
John Carter Brown
Library
Brown University



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME PREMIER.



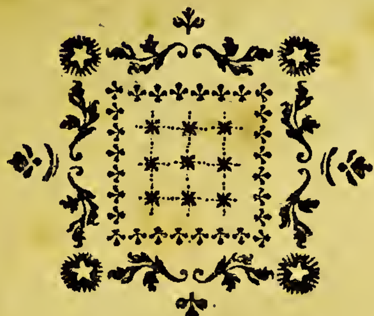
de la Rue Sc. à Bruxell.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS *RAYNAL.*

TOME PREMIER.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXXIII.

AVERTISSEMENT.

L'IMPERFECTION de l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes frappoit tous les bons eſprits. Ils auroient deſiré plus de richeſſe dans le fond, plus de dignité dans la forme.

J'ai fait tout ce qui étoit en moi pour m'élever à la hauteur de mon ſujet. Mais combien les gens d'un goût délicat me trouveront encore éloigné du ton réſervé aux Ecrivains de génie!

Il doit m'être permis de dire que, ſous un autre point de vue, on pourra n'être pas mécontent de mon travail. Les nouvelles recherches que j'ai faites, les ſecours que j'ai reçus de toutes parts m'ont mis heureuſement en état de donner à mon

Ouvrage toute l'étendue, toute l'exactitude dont il étoit susceptible. La plupart des détails qu'il renferme ont été tirés des Pieces originales. Ceux qui n'ont pas une base aussi solide, ont pour appui le témoignage des hommes les plus éclairés de toutes les Nations. Plusieurs des Tableaux qui terminent chaque volume, m'ont été envoyés avec la preuve de leur fidélité. J'ai fait dresser les autres sur des matériaux d'une autorité également incontestable.

Le Lecteur pourra s'étonner de la différence qu'il remarquera entre les Etats présentés au Parlement d'Angleterre touchant les Indes Orientales ou Occidentales, & ceux que j'ai cru devoir y joindre. La surprise cessera, si l'on fait attention que les résultats offerts au Sénat de la Nation ne portent que sur les productions & les marchandises qui n'ont pu échapper aux recherches du fisc; qu'ils ne

donnent à ces productions, à ces marchandifes que leur valeur originaire ; qu'ils fe terminent à l'année 1773. Moi, au contraire, je fais entrer dans mon calcul tous les objets ; je les porte au prix qu'ils ont après l'acquittement des droits ; je parle de l'époque actuelle où ils ont acquis une grande extenfion.

Depuis l'impreffion de mon Ouvrage, j'ai reçu fur Saint-Vincent des détails qu'il ne m'avoit pas été poffible d'obtenir auparavant. Cette ifle, l'une des Caraïbes, compte mille quatre cents foixante-onze perfonnes libres, & douze mille cent dix-neuf efclaves. Le Gouvernement Britannique y a concédé vingt-trois mille fix cents cinq acres, ou, fuivant une mefure plus ufitée dans cette partie du Nouveau-Monde, fept mille quatre cents cinquante-trois quarreaux de terre. De ces quarreaux, dix-neuf cents foixante-neuf font

occupés par soixante & une sucreries ; quatre cents quarante-deux par le café ; cent trente-un par le cacao ; trois cents soixante-neuf par le coton ; trente-neuf par l'indigo ; quatre cents cinquante-un par le tabac ; sept cents quatre-vingt-cinq par le manioc ; six cents soixante par les savanes ; & deux mille six cents par des bois.

Le globe est actuellement ensanglanté par une guerre qui a donné, qui a ôté des établissements utiles aux Puissances belligérantes. Lorsque les Traités auront confirmé ces conquêtes ou ces pertes, il sera temps d'annoncer ces révolutions.

La lecture de mon livre exigeoit un Atlas commode qui lui fût adapté : celui que j'ai fait dresser pour cette nouvelle édition, ne laissera rien à desirer. Je renvoie au surplus le Lecteur à l'analyse imprimée à la tête de cet Atlas.

Comme la connoiſſance des monnoies étrangeres n'eſt pas commune, on a cru devoir les réduire en livres tournois.

Le peu qui me reſte de forces ſera conſacré à l'*Hiſtoire de la révocation de l'Edit de Nantes*. Ce ne ſera pas un détail des atrocités qui accompagnerent cet événement malheureuſement célebre. Je ſuivrai ſur le globe entier les Réfugiés François ; & je retracerai, le mieux qu'il me ſera poſſible, le bien qu'ils firent aux régions diverſes où ils porterent leur activité, leurs larmes & leur induſtrie.



ÉVALUATION

DES MONNOIES.

	l.	ſ.	d.
Bourſe de Turquie.	1500		
Cruſade.	2	10	
Ecu Danois.	4		
Florin de Hollande.	2	4	
Livre des Colonies Françoiſes. . .		13	4
Livre ſterling.	22	10	
Piaſtre forte.	5	8	
Piaſtre courante.	4		
Roupie.	2	8	
Taël.	7	10	



TABLE
DES
INDICATIONS.

LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.



LIVRE SECOND.

Établissements, guerre, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

Fin de la Table du tome premier.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes.



LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.



INTRODUCTION.

Il n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espece humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau monde & le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une

révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie & le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur, se consomment dans les climats voisins du pôle; l'industrie du Nord est transportée au Sud; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs usages, de leurs maladies, de leurs remedes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout est changé, & doit changer encore. Mais les révolutions passées & celles qui doivent suivre, ont-elle été, seront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaisir? Son état sera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies : mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonstances? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du cap, des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes; d'autres qui faisoient trembler l'Europe, se sont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné. Il faut, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jetter un coup-d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; suivre en détail les événements dont elles ont été la cause, & finir

par confidérer l'état de l'Europe telle qu'elle eft aujourd'hui.

Telle eft la tâche effrayante que je me fuis propofé de remplir. J'y ai confacré ma vie. J'ai appellé à mon fecours les hommes inftruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivants & les morts : les vivants, dont la voix fe fait entendre à mes côtés ; les morts, qui nous ont tranfmis leurs opinions & leurs connoiffances, en quelque langue qu'ils ayent écrit. J'ai pefé leur autorité ; j'ai oppofé leurs témoignages ; j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé fous la ligne ou fous le pôle un homme en état de m'éclairer fur quelque point important, j'aurois été fous le pôle ou fous la ligne, le fommer de s'ouvrir à moi. L'image augufte de la vérité m'a toujours été préfente. O vérité fainte ! c'eft toi feule que j'ai refpectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les fiecles à venir, je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de paffions & de préjugés, ils ignorent la contrée où je pris naiffance ; fous quel gouvernement je vivois ; quelles fonctions j'exerçois dans mon pays ; quel culte je profeffai : je veux qu'ils me croyent tous leur concitoyen & leur ami. Le premier foin, le premier devoir, quand on traite des matieres importantes au bonheur des hommes, ce doit être de purger fon ame de toute crainte, de toute efpérance. Elevé au-deffus de toutes les confidérations humaines, c'eft alors qu'on plane au-deffus de l'athmofphere, & qu'on voit le globe au-deffous de foi. C'eft de-là qu'on laiffe tomber des larmes fur le génie perfécuté, fur le talent oublié, fur la vertu malheureufe. C'eft de-là qu'on verfe l'imprécation & l'ignominie fur ceux qui trompent les hommes, & fur ceux qui les oppriment. C'eft de-là qu'on voit la tête orgueil-

leuse du tyran s'abaisser & se couvrir de fange, tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieux. C'est-là que j'ai pu véritablement m'écrier : je suis libre, & me sentir au niveau de mon sujet. C'est-là enfin que, voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences & les arts, & que les ténebres de la barbarie avoient si long-temps occupées, je me suis demandé : qui est-ce qui a creusé ces canaux? qui est-ce qui a desséché ces plaines? qui est-ce qui a fondé ces villes? qui est-ce qui a rassemblé, vêtu, civilisé ces peuples? & qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles m'ont répondu : c'est le commerce, c'est le commerce.

En effet, les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçants. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans son territoire & dans sa puissance; & c'est la premiere dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout; il vit encore par sa renommée : c'est qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jetté sur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, sembloit l'avoir séparé, en quelque sorte, de la terre, pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir presque rien reçu de la nature; puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richesses!

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'Univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent, pour

ainsi dire, l'Afrique, l'Asie & l'Europe, les Phéniciens pouvoient, sinon lier entre eux les habitants de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité, que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galeres, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses essaims les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sydon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mere, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célebre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles d'un Nouveau-Monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage & de dégoûter de la guerre : mais elle eut au moins la gloire de disputer long-temps l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une République qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa

puiſſance dans des travaux utiles au genre-humain.

La Grece, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & ſéparée des grands continents, il ſembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquiſe. Placée entre l'Aſie & l'Europe pour policer l'une & l'autre, elle devoit jouir dans une juſte proſpérité du fruit de ſes travaux & de ſes bienfaits. Les Grecs, preſque tous venus de l'Egypte, ou de la Phénicie, en apporterent la ſageſſe & l'induſtrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Aſiatiques, fut commerçant.

Athenes ſe ſervit de ſes premiers vaiſſeaux pour trafiquer en Aſie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grece en avoit pu recevoir dans ſa naiſſance. Mais ces tranſmigrations furent une ſource de guerres. Les Perſes, ſoumis au deſpotiſme, ne vouloient ſouffrir, même ſur les bords de la mer, aucune eſpece de peuple libre; & les Satrapes du grand Roi lui perſuadoient que tout devoit être eſclave. De-là toutes les guerres de l'Aſie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de ſujets, qu'il y avoit de peuples inſulaires ou maritimes. Athenes agrandit ſon commerce par ſes victoires, & ſa puiſſance par ſon commerce. Tous les arts, à-la-fois, naquirent dans la Grece, avec le luxe de l'Aſie.

C'eſt par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouſe, s'aſſujettit une iſle qui devoit la nourrir; & après avoir chaſſé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grece dut trembler. Mais Alexandre fraya la

toute aux Romains; & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raison humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des Empires l'ont fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs, que son commerce est infiniment plus étendu, que notre imagination se porte sur des objets plus grands & plus variés depuis les progrès de la navigation, on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que, lorsque ce peuple connut les arts & le commerce, il sortoit, pour ainsi dire, des mains de la nature, & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit; au-lieu que les nations de l'Europe étoient asservies à des loix & à des institutions extravagantes. Dans la Grece, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités

de nos inſtitutions, nous nous ſommes occupés à les corriger; mais ſans oſer jamais renverſer entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains, inſtitués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raiſon & l'induſtrie. Ils ont donné au monde un grand ſpectacle; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt en attachant les nations au même joug, & non en les uniſſant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde; & lorſqu'ils l'eurent ſoumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur deſpotiſme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie, & dégraderent l'eſpece humaine.

Tout fut dans un plus grand déſordre encore après deux loix de Conſtantin, que Monteſquieu n'a pas oſé mettre parmi les cauſes de la décadence de l'Empire. La premiere, dictée par l'imprudence & le fanatiſme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut ſervir à nous faire voir qu'une grande innovation eſt ſouvent un grand danger; & que les droits primitifs de l'eſpece humaine, ne peuvent pas être toujours les fondements de l'adminiſtration. Cette loi déclaroit libres tous les eſclaves qui ſe feroient chrétiens. Elle rétabliſſoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu juſqu'alors qu'une exiſtence forcée; mais elle ébranla l'Etat, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faiſoient valoir leurs domaines, & qui, par-là, ſe trouverent réduits pour quelque temps à la plus cruelle indigence. Les nouveaux proſélytes eux-mêmes, ne pou-

voient réparer, en faveur de l'Etat, les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni ſubſiſtance aſſurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'Etat qui ne les nourriſſoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embraſſée que par ce penchant irréſiſtible, qui entraîne vers la liberté? Un autre édit défendit le paganiſme dans toute l'étendue de l'Empire; & ces vaſtes contrées ſe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux, ni à l'Etat, par les nœuds ſacrés de la religion & du ſerment. Sans prêtres, ſans temples, ſans morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir pour repouſſer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus?

Auſſi, les habitans du Nord qui fondirent ſur l'Empire, trouverent-ils les diſpoſitions les plus favorables à leur invaſion. Preſſés en Pologne & en Allemagne par des nations ſorties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chaſſés par des vainqueurs plus féroces qui les ſuivoient. C'étoient des flots qui ſe preſſoient, qui ſe changeoient les uns les autres. En ſe fixant dans les pays qu'ils venoient de dévaſter, ces barbares diviſerent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le haſard, le beſoin, ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient ſur les frontieres, repouſſoient toutes les liaiſons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ſes ſujets étoient ſéparés par des barrieres inſurmontables; parce que les brigands qui infeſtoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuſe. Les peuples de l'Europe

rejettés, par l'eſclavage & la conſternation ; dans cet état de ſtupidité & d'inertie, qui a dû long-temps être le premier de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur ſol, & n'avoient qu'une induſtrie tout-à-fait ſauvage. Les pays un peu éloignés, n'exiſtoient point pour eux ; & ils ne connoiſſoient leurs voiſins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que les écrivains racontent des richeſſes & de la magnificence du ſeptieme ſiecle, eſt fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'hiſtoire de leur temps. On s'habilloit de peaux & d'une laine groſſiere. On ignoroit les commodités de la vie. On conſtruiſoit, il eſt vrai, des édifices hardis & ſolides, qui nous montrent juſqu'à quel point de perfection un art peut être porté, lorſqu'il eſt le produit des efforts ſucceſſifs & continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, & dont les branches, en ſe recourbant, en s'entrelaçant, conduiſent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richeſſes que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoiſſance des arts, pour élever des maſſes de pierre avec les bras de ſes eſclaves. Ce qui démontre, ſans réplique, la pauvreté des peuples, c'eſt que les impôts ſe levoient en nature ; & même les contributions que le Clergé ſubalterne payoit à ſes ſupérieurs, conſiſtoient en denrées comeſtibles.

La ſuperſtition dominante épaiſſiſſoit les ténebres. Avec des ſophiſmes & de la ſubtilité, elle fondoit cette fauſſe ſcience, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoiſſances.

Dès le huitieme ſiecle, & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, ſans ſoldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aſpirer à la monarchie univerſelle. Elle arma les Princes les uns contre les autres, les peuples contre les Rois, les Rois contre les peuples. On ne connoiſſoit d'autre mérite, que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Egliſe. La dignité des Souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriſer les Princes, ſans inſpirer l'amour de la liberté. Quelques romans abſurdes, & quelques fables mélancoliques, nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandinavie & de la Cherſoneſe Cimbrique, ſe répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes preſſoient du côté du Midi. Ceux-là étoient diſciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet : deux hommes qui avoient répandu le fanatiſme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne ſut vaincre les uns, & réſiſter aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, ſans diſcipine, de mœurs atroces, pouſſé aux combats & à la mort par la miſere & la ſuperſtition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit ſi terribles, pour une religion qui les diſpoſeroit à obéir. Il lui fallut verſer des torrents de ſang, & il planta la croix ſur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérants de l'Aſie, de l'Afrique & de

l'Eſpagne : il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le beſoin de repouſſer les Arabes, & ſur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaiſſeaux ; & ce commencement de navigation reſſuſcita, pour un peu de temps, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'eſt la maniere de faire le commerce chez les peuples où il eſt encore au berceau.

Cependant, les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athenes & Carthage. Il eſt vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raiſon cultivée & aux progrès d'une bonne adminiſtration, qu'à l'étendue de leur puiſſance, & à la nature des pays qu'ils poſſédoient. Maîtres de l'Eſpagne, de l'Afrique, de l'Aſie-Mineure, de la Perſe, & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées de différentes parties de leur vaſte Empire. Ils s'étendirent par degrés juſqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négociants, tantôt en miſſionnaires, ſouvent en conquérants.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allerent prendre dans Alexandrie les marchandiſes de l'Afrique & de l'Inde, & les verſerent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & raſſaſiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres, & ils ont été la ſeule nation conquérante qui ait avancé la raiſon & l'induſtrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en aſtronomie, des machines nouvelles, des remedes

inconnus à l'antiquité; mais la poésie est le seul des beaux-arts qu'ils ayent cultivé avec succès.

Dans le même temps, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie, & ils s'étoient approprié les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tomberent bientôt avec leur Empire, qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes, que le fanatisme imbécille & lâche des querelles scholastiques & des controverses monacales. Les Moines y régnoient, & l'Empereur demandoit pardon à Dieu du temps qu'il donnoit aux soins de l'Etat. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons sculpteurs, & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, possesseurs d'un grand nombre d'isles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarrasins par le feu Grégeois : arme vaine & précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime; il fut abandonné aux Génois, qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe, dans les folles expéditions des Croisades, emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes, eux-mêmes, en porterent en France, en Angleterre, & jusqu'en Allemagne.

Ces Etats étoient alors sans vaisseaux & sans manufactures. On y gênoit le commerce, & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négociants à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les

courtisanes, les bâtards, les esclaves & les gladiateurs. Le système politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres insensés prirent pour base de leurs gouvernements, un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considérés que les possesseurs des fiefs, & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on sait, de petits Souverains qui abusoient de leur autorité, & résistoient à celle du Prince. Les Barons avoient du faste & de l'avarice, des fantaisies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits Etats, & tantôt ils les rançonnoient. C'est dans ces temps barbares que se sont établis les droits de péage, d'entrée, de sortie, de passage, de logements, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient, sous le bon plaisir du Prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples éléments du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le prix des denrées. Les négociants étoient souvent volés; & toujours mal payés par les Chevaliers & par les Barons. On faisoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs, de musiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoissoit ni les spectacles, ni les assemblées, ni les plaisirs sédentaires de la société privée, le temps des foires étoit celui des amusements, & ces amusements dégénéroient en dissolutions, qui autorisoient les décla-

mations & les violences du clergé. Les commerçants furent ſouvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des ſuperfluités à ſes tyrans, & qui s'aſſocioient à des hommes dont les mœurs bleſſoient ſes préjugés & ſon auſtérité groſſiere.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas beaucoup de conſidération. Ils furent alors dans toute l'Europe, ce qu'ils ſont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richeſſes qu'ils avoient, celles qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens; mais en exigeant un bénéfice proportionné au riſque que couroient ces fonds, en ſortant de leurs mains. Les ſcholaſtiques s'éleverent avec fureur contre une pratique néceſſaire, que proſcrivoient leurs barbares préjugés. Cette déciſion théologique ſur un objet civil & politique, eut d'étranges ſuites. Le Magiſtrat, entraîné par une autorité qu'on n'oſoit pas juger, même lorſqu'elle étoit injuſte, prononça des confiſcations & des peines infamantes contre l'uſure, que dans ces temps d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour ſe dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, ſe livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'eſtimer par le beſoin de celui qui prête, par le crédit de celui qui emprunte, par une infinité d'autres circonſtances, le prix de l'infamie qui eſt de peu de choſe, ou que rien au monde ne peut compenſer. Toutes les nations les déteſterent. On les perſécuta, on les pilla, on les proſcrivit. Ils

inventerent les lettres-de-change, qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire ; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendants des Princes, qui alors les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent, pour les petites sociétés qu'ils formoient, la protection de quelques gouvernements, qui dérogerent pour eux aux loix portées, dans des temps barbares, contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agents de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubeck ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs propres loix. Cette association, la premiere qui ait eu dans les temps modernes un systême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord, contre les productions de l'Asie, de l'Italie & des autres Etats du Midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devoit aussi à ses belles & nombreuses manufactures de draps; elle

la

la devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessin & la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas, la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande-Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des Rois. Dans leurs Etats, il n'y avoit de citoyens que la noblesse & les Ecclésiastiques. Les reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguerent les privileges. Aussi-tôt se formerent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces associations acquirent du crédit en acquérant des richesses. Les Souverains les opposerent aux Barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.

Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie & des richesses dans le peuple, que les Princes le compterent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux Rois contre les Barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amene toujours, & non l'esprit de la religion chrétienne, qui engagea les Rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux; parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le Pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude : mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux Rois de France &

d'Angleterre, qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. S'il eût été inſpiré par l'amour de la juſtice & de l'humanité, il n'eût pas dit que le chrétien, mais il eût dit que l'homme n'étoit pas né pour la ſervitude; que l'eſclave volontaire, eſt un lâche; qu'aucun lien n'enchaîne licitement l'eſclave involontaire; que celui qui ne peut le briſer par la force eſt innocent, s'il s'en délivre par la fuite; & que ſon prétendu maître eſt un aſſaſſin, s'il punit de mort une action autoriſée par la nature. Mais la religion chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que dans l'Allemagne Catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple eſt encore eſclave; & que les poſſeſſions eccléſiaſtiques y ont elles-mêmes des ſerfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, ſans que l'égliſe le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Piſe, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées ſur des loix ſages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui déſoloient ces délicieuſes contrées depuis tant de ſiecles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleuriſſoit & devoit bientôt y amener les lettres. Veniſe étoit au comble de ſa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ſes voiſins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit ſupérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuſe & des tréſors immenſes. Ses finances étoient bien adminiſtrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par beſoins. Les Vénitiens ont été les premiers qui ayent imaginé d'attacher au gouvernement les ſujets riches, en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Veniſe avoit des manufactures de ſoie,

d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux. Son orfévrerie étoit la meilleure, & preſque la ſeule de ce temps-là On reprochoit aux habitants de ſe ſervir d'uſtenſiles & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix ſomptuaires; mais ces loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoit des fonds dans l'Etat. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athenes. Enfin, il y avoit de la grandeur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des Pontifes. *Siamo Veneziani, poi Chriſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce temps, il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces miſérables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Veniſe, & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Au quinzieme ſiecle, l'Italie laiſſoit bien loin derriere elle tout le reſte de l'Europe. La ſuperſtition la plus cruelle, la plus inſenſée, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produiſoit tant de pratiques minutieuſes & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit devenue une puiſſance qui s'égaloit à la France même. Les

belles laines de Castille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthousiasme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur peninsule, & ne commerçant guere par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme, depuis plusieurs siecles, les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à-peu-près le même caractere : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille, & plus facile à conduire, depuis que, par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France, Louis XI venoit d'abaisser les grands vassaux, de relever la magistrature, & de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple François, moins dépendant de ses Seigneurs, devoit dans peu devenir plus industrieux, plus actif & plus estimable ; mais l'industrie & le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & sous le regne d'un Prince livré à la plus vile superstition. Les Barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une

foule de Gentilshommes désœuvrés, qui les défendoient contre les Souverains & contre les loix. La dépense de leur table étoit excessive ; & ce luxe sauvage, dont il reste encore trop de vestiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit, ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette sorte de décence qui distingue les premieres classes des citoyens, & qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux Chevaliers, il régnoit, parmi les grands, de la grossiéreté & de la rudesse. La nation avoit alors ce caractere d'inconséquence, qu'elle a eu depuis, & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manieres ne seront pas d'accord avec ses loix. Les conseils du Prince y donnoient des édits sans nombre, & souvent contradictoires; mais le Prince dispensoit aisément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les Souverains, a été souvent le remede à la légéreté avec laquelle les Ministres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins industrieuse que la France, avoit des Barons insolents, des Evêques despotes, & un peuple qui se lassoit de leur joug. La nation avoit déja cet esprit d'inquiétude, qui devoit tôt ou tard, la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie absurde de Guillaume-le-Conquérant, & au génie atroce de plusieurs de ses successeurs. L'abus excessif de l'autorité, avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs Souverains. On ne prononçoit chez eux le nom de Roi qu'avec crainte ; & ces sentiments, transmis de race en race, ont servi depuis à leur faire établir le gouvernement sous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les Maisons de Lancastre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience

de la servitude; mais elles avoient entretenu le désordre & la pauvreté. C'étoient les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, son plomb, son étain, étoient transportés sur les vaisseaux des villes Anséatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs surchargée d'une multitude de riches couvents & d'hôpitaux. Les nobles, sans aisance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissements superstitieux maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne, long-temps agitée par les querelles des Empereurs & des Papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une assiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie; & les peuples de cette vaste contrée, sans richesses, sans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différents Princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs Etats. Ils abusoient peu de leur autorité; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande-Anse, qu'il y avoit du commerce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les Princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands & le Clergé s'enivroient sans troubler l'Etat. On avoit de la peine à dégoûter les Gentilshom-

mes de voler ſur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces; & juſques dans les deux ſiecles ſuivants, les troupes Allemandes furent plus célebres par leurs cruautés, que par leur diſcipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les Prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient, n'avoit conſervé cet enthouſiaſme de gloire, que leur avoit autrefois inſpiré la Religion d'Odin; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix ſages, que de meilleurs Gouvernements ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puiſſance n'étoit rien; & une ſeule ville de la Grande-Anſe faiſoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la Religion, & ſous les loix de Fréderic & de Guſtave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la ſcience du gouvernement, ni la connoiſſance des arts, ni le goût du commerce; mais les Janiſſaires étoient la premiere milice du monde; & il n'a manqué qu'un ſeul verſet dans l'Alcoran, pour que des peuples, ſur leſquels la Religion a conſervé juſqu'ici la plus grande influence, ne devinſſent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit : *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avoit ajouté : *& tu mépriſeras les vaines connoiſſances de l'étranger; l'art de la guerre eſt le ſeul que tu en apprendras;* c'étoit fait de la liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, ſera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janiſſaires, ces compagnons d'un deſpote, qu'ils font reſpecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverſerent l'Empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la ſuperſ-

tition. Quelques habitants de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie subjuguée, & se réfugierent en Italie : ils y furent suivis par des artisans & des négociants. L'aisance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernements, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres; & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoissance des bons modeles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée; & si elle avoit été long-temps une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & sans industrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, presque toujours, a eu dans chaque siecle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-temps & si bien servie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raisonnement. Les Prêtres les moins éclairés, savent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui établissent leur autorité sur les esprits, en les occupant profondément de la Religion. Mais il y a des temps où ces moyens n'ont plus que des foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, & lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusements, le Clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendroient les peuples moins religieux, prof-

crivit ces jeux, excommunia les hiſtrions. Mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des ſpectacles, on vit naître les comédies ſaintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les égliſes; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des foux, à celle de l'âne, à celle des innocents, qui ſe célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui ſe jouoient dans les places publiques. Souvent, par un ſimple attrait de plaiſir, on quitta les danſes des Egyptiennes pour la proceſſion de la Saint-Jean. Lorſque l'Italie acquit de la politeſſe, & qu'elle en mit dans ſes plaiſirs, les ſpectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les Prêtres eurent une raiſon de moins de les cenſurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-temps les ſeuls hommes qui ſuſſent lire: mais ce mérite, devenu plus commun, ne leur donnoit plus de conſidération. Ils voulurent partager la gloire de réuſſir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les Papes, riches & paiſibles ſouverains dans la voluptueuſe Italie, perdirent de leur auſtérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner ſur les eſprits. Ils protégerent les talents; ils honorerent les grands artiſtes. Raphaël alloit être Cardinal, lorſqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon goût, ces plaiſirs nouveaux, pouvoient n'être pas conformes à l'eſprit de l'évangile: mais ils paroiſſoient l'être aux intérêts des Pontifes. Les arts & les lettres décorent l'édifice de la religion; c'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'Egliſe Romaine, favorable aux belles-lettres & aux beaux-arts,

fut-elle opposée aux sciences exactes. On couronna les poëtes; on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole, si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Il étoit temps que la philosophie & les lettres arrivassent au secours de la morale & de la raison. L'Eglise Romaine avoit détruit, autant qu'il est possible, les principes de justice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce seul dogme, qu'au Pape appartient la souveraineté de tous les Empires, renversoit les fondements de toute société, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-temps avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même, de haïr, de persécuter tous les hommes, dont les opinions sur la religion ne sont pas conformes à celles de l'Eglise Romaine. Les indulgences, espece d'expiations vendues pour tous les crimes, & si vous voulez quelque chose de plus monstrueux, des expiations pour les crimes à venir; la dispense de tenir sa parole aux ennemis du Pontife, fussent-ils de sa religion; cet article de croyance, où l'on enseigne que le mérite du juste peut être appliqué au méchant; les exemples de tous les vices dans la personne des Pontifes, & dans les hommes sacrés, destinés à servir de modele au peuple; enfin, le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'inquisition: toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de serpents, plutôt qu'une vaste contrée, habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la situation de l'Europe, lorsque les Monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voisins qui se déchiroient encore, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.

C'ÉTOIT une opinion généralement établie, que la mer Atlantique étoit impraticable ; que les côtes occidentales de l'Afrique, brûlées par la Zone Torride, ne pouvoient pas être habitées. Ce préjugé auroit pu être dissipé par quelques ouvrages de l'antiquité, qui avoient échappé aux injures du temps & de l'ignorance : mais on n'étoit pas assez familier avec ces savants écrits, pour y découvrir des vérités qui n'y étoient que confusément énoncées. Il falloit que les Maures & les Arabes, de qui l'Europe avoit déja reçu tant de lumieres, nous éclairassent sur ces grands objets. A travers un océan qui passoit pour indomptable, ces peuples tiroient des richesses immenses d'un pays qu'on croyoit embrasé. Dans des expéditions, dont la Barbarie fut le théâtre, l'on fut instruit des sources de leur fortune, & l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers de toutes les nations formerent ce projet. Henri, fils de Jean I, Roi de Portugal, fut le seul qui prit des mesures sages.

I.
Premieres navigations des Portugais, dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantide.

Ce Prince mit à profit le peu d'astronomie que les Arabes avoient conservé. Un observatoire, où furent instruits les jeunes Gentilshommes qui composoient sa cour, s'éleva par ses ordres à Sagres, ville des Algarves. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'astrolabe, & sentit le premier l'utilité qu'on pouvoit tirer de la boussole, qui étoit déja connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la navigation.

Les pilotes qui se formerent sous ses yeux, découvrirent en 1419 Madere, que quelques savants ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une isle Atlantide ? Si elle exista, quelle étoit sa situation, quelle étoit son étendue ? Ce sont deux questions sur les-

quelles on se décidera, selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile & à Platon, selon la maniere dont on les interprétera.

» Après avoir parcouru les isles voisines des co-
» lonnes d'Hercule, nous allons parler, dit le pre-
» mier, de celles qui sont plus avancées dans l'O-
» céan, en tirant vers le couchant. Dans la mer qui
» borde la Lybie, il en est une très-célebre éloi-
» gnée du Continent de plusieurs jours de navi-
» gation. "

Diodore s'étend ensuite sur la population, les mœurs, les loix, les monuments, la fécondité de cette isle. Puis il ajoute :

» Les Phéniciens, dans les temps les plus recu-
» lés, en firent la découverte. Ils franchirent les
» colonnes d'Hercule, & naviguerent dans l'O-
» céan. Proche les colonnes d'Hercule, ils fonde-
» rent Gadeïra ou Cadix. Ils avoient parcouru les
» mers au-delà des colonnes, & rangé celles de la
» Lybie, lorsqu'ils furent surpris d'une violente
» tempête qui les jetta dans la haute mer, en plein
» Océan. Après un mauvais temps qui dura plu-
» sieurs jours, ils toucherent à l'isle dont il est ques-
» tion. Ils publierent la relation de ce voyage.
» Ils projetterent un établissement dans cette con-
» trée nouvelle : mais les Carthaginois s'y oppo-
» serent, dans la crainte que le pays ne se dé-
» peuplât. "

Qu'est-ce que cette isle qu'on ne retrouve plus? qu'est-elle devenue? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le Dialogue intitulé Timée. » Solon étoit l'ami intime de
» Dropidas notre aïeul. Dropidas regrettoit beau-
» coup que les affaires publiques eussent détourné
» Solon du penchant qu'il avoit pour la poésie, &

» l'euſſent empêché de finir ſon poëme ſur les At-
» lantides. Il en avoit apporté le ſujet de ſon voyage
» d'Egypte. Solon diſoit que les habitants de Saïs,
» ville ſituée à la tête du Delta, à l'endroit où le
» Nil ſe diviſe en deux branches, ſe croyoient iſſus
» des Athéniens dont ils avoient conſervé la lance,
» l'épée, le bouclier, & les autres armes. Il attribue
» à cette opinion les honneurs qu'il reçut des Saï-
» tiques. Ce fut là que ce légiſlateur, poëte & phi-
» loſophe, conférant avec les Prêtres, & les entre-
» tenant de Prométhée, le premier des hommes,
» de Niobé, du déluge de Deucalion, & d'autres
» traditions pareilles, un Prêtre s'écria : ô Solon,
» Solon! vous autres Grecs, vous êtes encore des
» enfants. Il n'y a pas un ſeul vieillard parmi vous.
» Vous prenez des fables emblématiques pour des
» faits. Vous n'avez connoiſſance que d'un ſeul dé-
» luge que beaucoup d'autres ont précédé. Il y a
» long-temps qu'Athenes ſubſiſte. Il y a long-temps
» qu'elle eſt civiliſée. Il y a long-temps que ſon
» nom eſt fameux en Egypte, par des exploits
» que vous ignorez, & dont l'hiſtoire eſt conſignée
» dans nos archives. C'eſt là que vous pourrez vous
» inſtruire des antiquités de notre ville ".

Après une explication très-ſenſée & très-belle, des cauſes de l'ignorance des Grecs, le Prêtre ajoute :

» C'eſt là que vous apprendrez de quelle ma-
» niere glorieuſe les Athéniens, dans les temps an-
» ciens, réprimerent une puiſſance redoutable qui
» s'étoit répandue dans l'Europe & l'Aſie, par une
» irruption ſoudaine de guerriers ſortis du ſein de
» la mer Atlantique. Cette mer environnoit un
» grand eſpace de terre, ſitué vis-à-vis de l'em-
» bouchure du détroit appellé les colonnes d'Her-
» cule. C'étoit une contrée plus vaſte que l'Aſie

» & la Lybie ensemble. De cette contrée au dé-
» troit, il y avoit nombre d'autres isles plus pe-
» tites ".

» Ce pays, dont je viens de vous parler, ou
» l'isle Atlantique, étoit gouverné par des Souve-
» rains réunis. Dans une expédition, ils s'empare-
» rent d'un côté de la Lybie jusqu'à l'Egypte, &
» de l'autre côté de toutes les contrées jusqu'à
» la Tirrhénie. Nous fûmes tous esclaves, & ce
» furent vos aïeux qui nous remirent en liberté : ils
» conduisirent leurs flottes contre les Atlantistes,
» & les défirent. Mais un plus grand malheur les
» attendoit. Peu de temps après, leur isle fut sub-
» mergée ; & cette contrée, plus grande que l'Eu-
» rope & l'Asie ensemble, disparut en un clin
» d'œil ".

Quel sujet de méditation ! L'homme s'endort ou s'agite sur un amas de sables mouvants : il s'élance, par ses projets, dans l'éternité; & un concours de causes fatales peut se développer dans un instant, & l'anéantir lui & ses superbes demeures.

Ce qui acheve de fortifier les deux témoignages qui précedent, c'est que la mer, qui porte aujourd'hui le nom d'Atlantique, est restée basse, & qu'on retrouve, à de grandes distances de ses rives, le varech & les autres substances marines qui annoncent un ancien continent.

II. Découvertes de Madere. Etat actuel de cette Isle.

Quoi qu'il en soit de cette contrée, réelle ou imaginaire, c'est une tradition fort accréditée, qu'à l'arrivée des Portugais, Madere étoit couverte de forêts; qu'on y mit le feu, que l'incendie dura sept ans entiers, & qu'ensuite la terre se trouva d'une fertilité extraordinaire. Sur ce sol, qui a vingt-cinq milles de long & dix de large, les Portugais ont, selon le dénombrement de 1768, formé une

population de ſoixante-trois mille neuf cents treize perſonnes, de tout âge & de tout ſexe, diſtribuées dans quarante-trois paroiſſes, ſept bourgades, & la ville de Funchal, bâtie, ſans beaucoup de goût, ſur la côte méridionale, dans un vallon fertile, au pied de quelques montagnes dont la pente douce eſt couverte de jardins & de maiſons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruiſſeaux, plus ou moins conſidérables, la traverſent. Sa rade, la ſeule où il ſoit permis de charger ou décharger les bâtiments, & la ſeule par conſéquent où l'on ait établi des douanes, eſt très-ſûre durant preſque toute l'année. Quand, ce qui eſt infiniment rare, les vents viennent d'entre le Sud-Eſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, en paſſant par le Sud, il faut appareiller; mais heureuſement on peut prévoir le mauvais temps vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevaſſes des montagnes, la couleur noirâtre des pierres, la lave mêlée avec la terre : tout porte l'empreinte d'anciens volcans. Auſſi ne récolte-t-on que très-peu de grain; & les habitants ſont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils conſomment.

Les vignes ſont toute leur reſſource. Elles occupent la croupe de pluſieurs montagnes dont le ſommet eſt couronné par des châtaigniers. Des haies de grenadiers, d'orangers, de citronniers, de myrthes, de roſiers ſauvages, les ſéparent. Le raiſin croît généralement ſous des berceaux, & mûrit à l'ombre. Les ſeps qui le produiſent ſont baignés par de nombreux ruiſſeaux qui, ſortis des hauteurs, ne ſe perdent dans la plaine, qu'après avoir fait cent & cent détours dans les plantations. Quelques propriétaires ont acquis ou uſurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage; d'autres n'en ont la jouiſſance qu'une,

deux, trois fois la ſemaine. Ceux même qui veulent former un nouveau vignoble, ſous un climat ardent, dans un terrein ſec, où l'arroſement eſt indiſpenſable, n'en peuvent partager le privilege qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes ſe partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le Roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur.

L'iſle produit pluſieurs eſpeces de vin. Le meilleur & le plus rare ſort d'un plant tiré originairement de Candie. Il a une douceur délicieuſe, eſt connu ſous le nom de Malvoiſie de Madere, & ſe vend cent piſtoles la pipe. Celui qui eſt ſec ne coûte que ſix ou ſept cents francs, & trouve ſon principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures & qui ne paſſent pas quatre ou cinq cents livres, ſont deſtinées pour les Indes orientales, pour quelques iſles & le continent ſeptentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élevent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reſte eſt bu dans le pays même, ou converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la conſommation du Bréſil.

Le revenu public eſt formé par les dixmes généralement perçues ſur toutes les productions; par un impôt de dix pour cent ſur ce qui entre dans l'iſle, & de douze pour cent ſur ce qui en ſort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 livres. Tels ſont cependant les vices de l'adminiſtration, que, d'une ſomme ſi conſidérable, il ne revient preſque rien à la métropole.

La Colonie eſt gouvernée par un chef qui domine auſſi ſur Porto-Santo, qui n'a que ſept cents habitants & quelques vignes; ſur les Salvages,

ges, encore moins utiles; sur quelques autres petites isles entiérement désertes, hors le temps des pêches. On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement, que cent hommes de troupes régulieres : mais il dispose de trois mille hommes de milice, qu'on assemble & qu'on exerce un mois chaque année. Officiers & soldats, tout, dans ce corps, sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette isle que dans aucun lieu du monde.

III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.

Après la découverte de Madere, les Portugais tournerent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique. On croit assez généralement que ce furent les premiers Européens qui aborderent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siecle; & que ces navigateurs, trop peu connus, avoient formé quelques petits établissements, qui subsisterent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désoloient la France, ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premieres expéditions des Portugais, dans la Guinée, ne furent que des pirateries. Ces hardis & féroces navigateurs, couverts de fer, armés de la foudre, arrachoient à des peuples étonnés, divisés & lâches, ce que la nature ou le hasard leur avoient donné. Les brigandages, poussés à ce monstrueux excès, eurent un terme; & ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence, & il se fit quelques échanges; mais rarement fondés sur une liberté entiere & sur une justice exacte. Enfin, la Cour de Lisbonne crut qu'il convenoit à ses intérêts ou à sa gloire, d'assujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qu'on croyoit les plus fertiles, ou dont la po-

sition étoit la plus heureuse; & l'exécution de ce projet, plus brillant peut-être que sage, n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes, on crut devoir multiplier les forteresses, répandre la religion de l'Europe, & perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le regne de Jean II, Prince éclairé, qui, le premier, rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, les Portugais doublerent le cap qui est à l'extrêmité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des Tempêtes; mais le Prince, qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance.

IV. Arrivée des Portugais aux Indes.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 Juillet 1497, une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco de Gama.* Cet amiral, après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

V. Description géographique de l'Asie.

L'Asie, dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent, qui, selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisieme & le deux cent-septieme degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre, elle s'étend depuis le soixante-dix-septieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, comprise dans la Zone Tempérée, entre le trente-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue, tant au Nord qu'au Midi, par deux gran-

des chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers temps, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différents sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie, des débris d'un terrein stérile, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & assurent à ce continent une consistance, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparoître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siecles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer Caspienne, qui est vis-

blement le baſſin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques phyſiciens ont ſoupçonné que cette mer communiquoit avec l'Océan & la mer Noire par des voies ſouterraines, mais ſans aucune preuve. On peut oppoſer à ces prétentions, l'évaporation qui ſuffit pour vuider l'eau, à meſure que les fleuves l'y voiturent, & la facilité avec laquelle les conduits ſouterrains auroient été obſtrués par les vaſes & les ſables que l'eau y auroit entraînés. C'eſt auſſi pour cette raiſon que la mer Caſpienne eſt ſalée, comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves, ſans les verſer au-dehors. Il paroît certain, par les obſervations du barometre, faites à Aſtracan, que ſa ſurface eſt au-deſſous du niveau des deux mers voiſines; par conſéquent, elle n'eſt pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits ſouterrains, que de communiquer avec elles par des débordements ſuperficiels.

La mer Glaciale, qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Sibérie, les rend inacceſſibles, ſi l'on en croit les Ruſſes. On ne doit pas eſpérer, diſent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Scalaginſkoi, qui ſépare l'Ancien Monde du Nouveau, quoiqu'on ait franchi ce paſſage une fois. Mais peut-être les Ruſſes ne ſont-ils pas aſſez ſinceres, ou pas encore aſſez éclairés, pour mériter une créance entiere. Peut-être ne ſavent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils ſavent.

La mer des Indes, qui peſe & penche ſur le Midi de l'Aſie, eſt ſéparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines qui commencent à l'iſle de Madagaſcar, & continuant juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent

les bas-fonds & les rochers dont cette étendue eſt parſemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a conſidéré la terre en phyſicien, traçant la carte du monde ſur cette hypotheſe, veut que la mer compriſe en cette longue chaîne d'iſles & les côtes méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier, ſitué à l'Occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt terminé au Midi par cette chaîne d'iſles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe de Bengale. Le troiſieme eſt le grand Archipel, qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif, qui joint l'Aſie au continent auſtral, lequel ſoutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, eſt comme un nouveau baſſin, qui forme à l'Orient une chaîne de montagnes marines, qui ſe prolongent depuis les iſles Marianes, juſqu'à celles du Japon. Après ces iſles fameuſes, vient la chaîne des iſles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la preſqu'iſle de Kamſchatka; & cette chaîne renferme un cinquieme baſſin, où ſe jette le fleuve Amur, dont l'embouchure, rendue impraticable par les bambous qui y croiſſent, peut faire croire que cette mer n'a guere de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme néceſſaires pour diriger & fixer l'attention ſur le plus riche & le plus beau continent de l'Univers. Entrons-y par l'Indoſtan.

VI.
Deſcription phyſique de l'Indoſtan.

Quoique par le nom générique d'Indes Orientales, on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du Royaume de Perſe, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuvres célebres qui vont ſe jetter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va ſe terminer au cap Comorin, en ſéparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une ſingularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne eſt une barriere que la nature ſemble avoir élevée entre les ſaiſons oppoſées. La ſeule épaiſſeur de ces montagnes y ſépare l'été de l'hyver; c'eſt-à-dire, la ſaiſon des beaux jours de celle des pluies : car on ſait qu'il n'y a point d'hyver entre les Tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le temps de l'année où les nuages, que le ſoleil pompe au ſein de la mer, ſont pouſſés violemment par les vents contre les montagnes, s'y briſent & ſe réſolvent en pluies, accompagnées de fréquents orages. De-là ſe forment des torrents qui ſe précipitent, groſſiſſent les rivieres, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténebres humides, épaiſſes & profondes. Le jour même eſt obſcurci des plus noires vapeurs. Mais ſemblable à l'abyme qui couvroit les germes du monde avant la création, cette ſaiſon nébuleuſe eſt celle de la fécondité. C'eſt alors que les plantes & les fleurs ont le plus de ſeve & de fraîcheur; c'eſt alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été, ſans doute, conſerve mieux ſon caractere que l'hyver dans cette région du ſoleil. Le ciel, ſans aucun nuage qui intercepte ſes rayons, y pré-

ſente l'aſpect d'un airain embraſé. Cependant les vents de mer, qui s'élevent pendant le jour, & les vents de terre, qui ſoufflent pendant la nuit, y temperent l'ardeur de l'athmoſphere par une alternative périodique. Mais les calmes qui regnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, & laiſſent ſouvent les habitants en proie à une ſéchereſſe dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquée ſur les deux mers de l'Inde, où on les diſtingue ſous le nom de mouſſons ſeche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil, revenant ſur ſes pas, amene au printemps la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque ſur une mer tranquille, où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne, à ſon tour, changeant la face des éléments, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes ; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Equateur, aux deux ſaiſons de l'Equinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite & paiſibles à ſa gauche ; comme ſi l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux moments d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux Empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes, dogme dont l'homme ne s'affranchira peut-être jamais entiérement, tant qu'on ignorera les vues profondes de l'Etre tout-puiſſant qui créa l'Univers.

Pourquoi une éternité s'étant écoulée, ſans que ſa gloire eût beſoin de ſe manifeſter par ce grand ouvrage, & ſans que ſa félicité en exigeât l'exiſtence, ſe détermina-t-il à le produire dans le temps? Pourquoi ſa ſageſſe y laiſſa-t-elle tant d'imperfections apparentes? Pourquoi ſa bonté le peupla-t-elle d'êtres ſenſibles, qui devoient ſouffrir, ſans l'avoir mérité? Pourquoi le méchant qu'il hait, y proſpere-t-il ſous ſes yeux, & le bon qu'il chérit, y eſt-il accablé d'afflictions? Pourquoi les innombrables fléaux de la nature y frappent-ils indiſtinctement l'innocent & le coupable? Juſqu'à ce que ces obſcurités ſoient éclaircies, l'homme deviendra ſelon que l'ordre des choſes lui ſera favorable ou nuiſible, adorateur d'Oromaze ou d'Arima : car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix phyſiques & morales, que le climat a jetté par-tout les premiers fondements des ſyſtêmes de l'eſprit humain, ſur les objets importants au bonheur. Ainſi les Indiens, ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des éléments; les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événements, en faits de toute eſpece.

VII. Antiquité de l'Indoſtan.

Auſſi la philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont longtemps occupées des célebres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence de ſes premiers habitants. En effet, ſoit que l'on conſulte les monuments hiſtoriques, ſoit que l'on conſidere la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du con-

tinent & le plus éloigné des invaſions de la mer, on conviendra que c'eſt le ſéjour le plus aſſuré pour ſes habitants, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçants y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'eſpece humaine, eſt le plus anciennement peuplé? Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu ſe multiplier & s'étendre dans des régions affreuſes, où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature; ſi des ſables brûlants & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitants; ſi nous avons peuplé des déſerts & des forêts, où il falloit ſe défendre contre les éléments & les bêtes féroces: avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées délicieuſes, où l'homme, exempt de beſoins, n'avoit que des plaiſirs à deſirer; où jouiſſant, ſans travail & ſans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller, à juſte titre, l'être par excellence & le roi de la nature? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indoſtan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante; des arbres y préſentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les eſpeces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent ſubſiſter ailleurs qu'à force de ſe détruire; dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la ſûreté. Au-

jourd'hui même, que la terre devroit y être épuiſée par les productions de tant de ſiecles, & par leur conſommation dans des régions éloignées, l'Indoſtan ; ſi l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & ſablonneux, eſt encore le pays le plus fertile du monde.

VIII. Religion, Gouvernement, juriſprudence, mœurs, uſages de l'Indoſtan.

Le moral n'y eſt pas moins extraordinaire que le phyſique. Lorſqu'on arrête ſes regards ſur cette vaſte contrée, on ne peut voir ſans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'eſt guere moins deſtructeur, l'avidité des commerçants, ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aiſément les anciens habitants. La couleur de leur teint & leur forme extérieure, les diſtinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractere. Ce peuple, écraſé ſous le joug du deſpotiſme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ſes tyrans. Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractere. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariſer un Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage & le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé qui, en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablements briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des temps, con-

temple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thebes aux cent portes, ſi célebre dans l'antiquité : mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux, lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs ſur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit : mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés bizarres, on apperçoit les traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-raffinée ; & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des temps. Les traditions les plus anciennes préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé.

L'Empereur Mahmoud Akebar eut la fantaiſie de s'inſtruire des principes de toutes les religions répandues dans ſes vaſtes provinces. Dégagé de ſuperſtitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des proſélytes : mais il échoua dans ſes deſſeins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre perſonne dans la communion de leurs myſteres.

Toute la puiſſance & les promeſſes d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce Prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Fei-

zi, comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mysteres de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secretement envoyé à Benarès, le siege des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse que s'il eût été son fils. Après dix ans d'étude, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amants. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manieres & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus long-temps la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui découvre la fraude, & le supplie de lui pardonner son crime.

Le prêtre, sans lui faire aucun reproche, saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture, & alloit s'en frapper, si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer, protestant qu'il étoit prêt à tout faire, pour expier son infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les Bedas ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promit sans hésiter, & vraisemblablement il tint parole.

De temps immémorial, les brames seuls dépositaires des livres, des connnoissances & des réglements, tant civils que religieux, en avoient fait un secret que la présence de la mort, au milieu

des ſupplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune ſorte de terreurs & de ſéductions auxquelles ils n'euſſent réſiſté ; lorſque tout récemment M. Haſtings, Gouverneur général des établiſſements Anglois dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui ſoyent paſſés aux Indes, devint poſſeſſeur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames ; il fit ſentir à d'autres le ridicule des inconvénients de leur myſtérieuſe réſerve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-deſſus des préjugés de leur caſte, ſe prêterent à ſes vues, dans l'eſpérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé paſſoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de trente-cinq. Ils compulſerent dix-huit auteurs originaux Samskrets ; & le recueil des ſentences qu'ils en tirerent, traduit en Perſan, ſous les yeux des brames, le fut du Perſan en Anglois par M. Halhed. Les compilateurs du code rejetterent unanimement deux propoſitions ; l'une de ſupprimer quelques paragraphes ſcandaleux ; l'autre d'inſtruire M. Halhed dans le dialecte ſacré. Tant il eſt vrai que l'eſprit ſacerdotal eſt par-tout le même, & qu'en tout temps le Prêtre, par intérêt & par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance. Pour donner à l'ouvrage l'exactitude & la ſanction qu'on pouvoit deſirer, on appella des différentes contrées du Bengale, les plus habiles d'entre les pundits ou brames juriſconſultes. Voici l'hiſtoire abrégée de la création du monde, & de la premiere formation des caſtes, telle que ces religieux compilateurs l'ont expoſée à la tête du code civil.

Brama aime, dans chaque pays, la forme du culte qu'on y obſerve. Il écoute dans la moſquée

le dévot qui récite des prieres, en comptant des grains. Il eſt préſent aux temples, à l'adoration des idoles. Il eſt l'intime du Muſulman & l'ami de l'Indien, le compagnon du Chrétien & le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une ame élevée, ne voyent dans les contrariétés des ſectes & la diverſité des cultes religieux, qu'un des effets de la richeſſe qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité, ou l'Etre ſuprême, avoit formé la terre & les cieux, l'eau, l'air & le feu, lorſqu'il engendra Brama. Brama eſt l'eſprit de Dieu. Il eſt abſorbé dans la contemplation de lui-même. Il eſt préſent à chaque partie de l'eſpace. Il eſt un. Sa ſcience eſt infinie. Elle lui vient par inſpiration. Son intelligence comprend tout ce qui eſt poſſible. Il eſt immuable. Il n'y a pour lui, ni paſſé, ni préſent, ni futur. Il eſt indépendant. Il eſt ſéparé de l'Univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puiſſances de la nature. L'œil reçoit ſon action du ſoleil, le vaſe du feu, le fer de l'aimant, le feu des matieres combuſtibles, l'ombre du corps, la pouſſiere du vent, le trait du reſſort de l'arc, & l'ombrage de l'arbre. Ainſi, par cet eſprit, l'Univers eſt doué des puiſſances de la volonté & des puiſſances de l'action. Si cet eſprit vient du cœur, par le canal de l'oreille, il produit la perception des ſons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets viſibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet eſprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq éléments, les cinq ſens, les trois diſpoſitions de l'ame; cauſe la création ou l'anéantiſſement des choſes, contem-

plant le tout en ſpectateur indifférent. Telle eſt la doctrine du Reig-Beda.

Brama engendra de ſa bouche la ſageſſe, ou le brame, dont la fonction eſt de prier, de lire & d'inſtruire; de ſon bras, la force, ou le guerrier & le Souverain qui tirera de l'arc, gouvernera & combattra; de ſon ventre, de ſes cuiſſes, la nourriture, ou l'agriculture & le commerçant; de ſes pieds, la ſervitude, ou l'artiſan & l'eſclave, qui paſſera ſa vie à obéir, à travailler & à voyager.

La diſtinction des quatre premieres caſtes eſt donc auſſi vieille que le monde, & d'inſtitution divine.

Brama produiſit enſuite le reſte de l'eſpece humaine, qui devoit remplir ces quatre caſtes; les animaux, les végétaux, les choſes inanimées, les vices & les vertus. Il preſcrivit à chaque caſte ſes devoirs; & ces devoirs ſont à jamais conſignés dans les livres ſacrés.

Le premier Magiſtrat ou Souverain du choix de Brama, eut un méchant ſucceſſeur, qui pervertit l'ordre ſocial, en autoriſant le mêlange des hommes & des femmes des quatre caſtes qu'il avoit inſtituées; confuſion ſacrilege, de laquelle ſortit une cinquieme caſte, & de celle-ci une multitude d'autres. Les brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de ſon cadavre, il en naquit deux fils, l'un militaire ou magiſtrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en naquit une fille, que les brames marierent à ſon frere le guerrier, à qui ils accorderent la magiſtrature. Celui-ci avoit médité le maſſacre de la cinquieme caſte, & de toutes ſes branches. Les brames l'en diſſuaderent. Leur avis fut de raſſembler les individus qui la compoſoient, & de leur aſſigner différentes fonctions dans les ſciences, les arts & les

métiers, qu'ils exercerent, eux & leurs descendants, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de son origine, qu'il auroit cru se dégrader en ambitionnant la magistrature ou la souveraineté, & qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes respectables, en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de sortir de sa caste. La distribution des Indiens en castes, qui s'élevent les unes au-dessus des autres, caractérise la plus profonde corruption, & le plus ancien esclavage. Elle décele une injuste & révoltante prééminence des Prêtres sur les autres conditions de la société, & une stupide indifférence du premier Législateur pour le bonheur général de la nation.

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable, ou de plus insensé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu descendre du ciel. Les Bedas, ou les livres canoniques, ne sont ni moins révérés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le Juif ou par le Chrétien; & la foi dans les révélations de Brama, de Raom & de Kishen, est aussi robuste que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, chercherent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. Ce ne fut que par le progrès de la civilisation & des lumieres, qu'on s'enhardit à les examiner, & qu'on commença à rougir de sa croyance. D'entre les raisonneurs, les uns s'en moquerent & formerent la classe abhorrée des esprits forts; les autres par intérêt ou pusillanimité,

fillanimité, cherchant à concilier la folie avec la raison, recoururent à des allégories dont les instituteurs du dogme n'avoient pas eu la moindre idée, & que le peuple ne comprit pas ou rejetta pour s'en tenir purement & simplement à la foi de ses peres.

Les annales sacrées des Indiens datent des siecles les plus reculés, & se sont conservées jusqu'aux derniers temps sans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque, & que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. Ils distinguent quatre âges. L'âge de la pureté dont la durée fut de trois millions deux cents mille ans : alors l'homme vivoit cent mille ans, & sa stature étoit de vingt & une coudée. L'âge de réprobation, sous lequel un tiers du genre-humain étoit corrompu : sa durée fut de deux millions quatre cents mille ans, & la vie de l'homme de dix mille ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'espece, dont la durée fut d'un million six cents mille ans, & la vie de l'homme de mille ans. L'âge de la corruption générale ou l'ere présente, dont la durée sera de quatre cents mille ans; il y en a près de cinquante mille d'écoulés : au commencement de ce période, la vie de l'homme fut bornée à cent ans. Par-tout l'âge présent est le plus corrompu. Par-tout son siecle est la lie des siecles : comme si le vice & la vertu n'étoient pas aussi vieux que l'homme & le monde.

Quelque fabuleuses que ces annales nous paroissent, par qui pourroient-elles être contestées? Seroit-ce par le philosophe, qui croit à l'éternité des choses? seroit-ce par le Juif, dont la chronologie, les mœurs, les loix ont tant de conformité avec le

dernier âge de l'Indien? il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puiſſe rétorquer contre les nôtres; & nous n'employons aucune preuve à conſtater celle-ci, qu'on ne retrouve dans la bouche & les écrits du brame.

Les pundits ou brames juriſconſultes parlent aujourd'hui la langue originale des loix, langue ignorée du peuple. Les brames parlent & écrivent le ſamskret. Le ſamskret eſt abondant & concis. La grammaire en eſt très-compliquée & très-réguliere. L'alphabet a cinquante caracteres. Les déclinaiſons, au nombre de dix-ſept, ont chacune un ſingulier, un duel & un plurier. Il y a des ſyllabes breves, plus breves & très-breves; des ſyllabes longues, plus longues & très-longues, aiguës, plus aiguës & très-aiguës; graves, plus graves & très-graves. C'eſt un idiôme noté & muſical. La derniere ſyllabe du mot *bédéreo* eſt une eſpece de point d'orgue qui dure près d'une minute. La poéſie a toutes ſortes de vers, & la verſification toutes les ſortes de pieds & de difficultés des autres langues, ſans en excepter la rime. Les auteurs compoſent par ſtances, dont le ſujet eſt communément moral. *Un pere diſſipateur eſt l'ennemi de ſon fils. — Une mere débauchée eſt l'ennemie de ſes enfants. — Une belle femme eſt l'ennemie de ſon mari. — Un enfant mal élevé eſt l'ennemi de ſes parents.....* Voici un exemple de leurs pieces. — *Par la ſoif de l'or, j'ai fouillé la terre, & je me ſuis livré à la tranſmutation des métaux. — J'ai traverſé les mers, & j'ai rampé ſous les grands. — J'ai fui le monde; je me ſuis occupé de l'art des enchantements; & j'ai veillé parmi les tombeaux. — Il ne m'en eſt pas revenu un cowri. Avarice, retire-toi; j'ai renoncé à tes chimériques promeſſes.*

Quel laps de temps ne ſuppoſe pas une langue auſſi difficile & auſſi perfectionnée ? Que les folies modernes ſont vieilles ! Il eſt parlé dans le ſamskret des jugements de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe ! Au temps où le ſamskret étoit écrit & parlé, les ſept jours de la ſemaine portoient déjà, & dans le même ordre, les noms des ſept planetes ; la culture de la canne à ſucre étoit exercée ; la chymie étoit connue ; le feu grégeois étoit inventé ; il y avoit des armes à feu; un javelot qui, lancé, ſe diviſoit en fleches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point ; une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots & qui pouvoit tuer juſqu'à cent hommes en un inſtant. Mais c'eſt ſur-tout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les atteſtations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin, nous les poſſédons ces loix d'un peuple qui ſemble avoir inſtruit tous les autres, & qui, depuis ſa réunion, n'a ſubi dans ſes mœurs & ſes préjugés d'autres altérations que celles qui ſont inſéparables du caractere de l'homme & de l'influence des temps.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du Souverain ou Magiſtrat. On lit dans un paragraphe ſéparé, » qu'il ſoit aimé, reſpecté, inſ» truit, ferme & redouté. Qu'il traite ſes ſujets » comme ſes enfants. Qu'il protege le mérite & ré» compenſe la vertu. Qu'il ſe montre à ſes peu» ples. Qu'il s'abſtienne du vin. Qu'il regne d'a» bord ſur lui-même. Qu'il ne ſoit jamais ni joueur » ni chaſſeur. Que dans toute occaſion il épargne » le brame, & l'excuſe. Qu'il encourage ſur-tout la » culture des terres. Il n'envahira point la pro-

» priété du dernier de ses sujets. S'il est vainqueur
» dans la guerre, il en rendra graces aux Dieux du
» pays, & comblera le brame des dépouilles de
» l'ennemi. Il aura à son service un nombre de
» bouffons, ou parasites, de farceurs, de danseurs
» & de lutteurs. S'il ne peut saisir le malfaiteur, le
» méfait sera réparé à ses dépens. Si percevant le
» tribut, il ne protege pas, il ira aux enfers. S'il
» usurpe une portion des legs ou donations pieu-
» ses, il sera châtié pendant mille ans aux enfers.
» Qu'il sache que par-tout où les hommes d'un
» certain rang fréquentent les prostituées & se li-
» vrent à la débauche de la table, l'Etat marche à sa
» ruine. Son autorité durera peu, s'il confie ses
» projets à d'autres qu'à ses Conseillers. Malheur
» à lui s'il consulte le vieillard imbécille ou la fem-
» me légere. Qu'il tienne son Conseil au haut de
» la maison, sur la montagne, au fond du dé-
» sert, loin des perroquets & des oiseaux ba-
» billards ".

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses, qu'on y reconnoîtroit le doigt du Prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons, des danseurs, des farceurs à la Cour du Magistrat? Seroit-ce de le délasser de ses fonctions pénibles, de le récréer de ses devoirs sérieux?

Combien la formation d'un code civil, surtout pour une grande nation, ne suppose-t-elle pas de qualités réunies ? Quelle connoissance de l'homme, du climat, de la religion, des mœurs, des usages, des préjugés, de la justice naturelle, des droits, des rapports, des conditions, des choses, des devoirs dans tous les états, de la proportion des châtiments aux délits ! Quel jugement ! quelle impartialité ! quelle expérience! Le code des Indiens a-t-il été l'ouvrage du génie ou le résultat

de la sagesse des siecles? C'est une question que nous laisserons à décider à celui qui se donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt, le premier lien des hommes entre eux; de la propriété, le premier pas de l'association; de la justice, sans laquelle aucune société ne peut subsister; des formes de la justice, sans lesquelles l'exercice en devient arbitraire; des dépôts, des partages, des donations, des gages, des esclaves, des citoyens, des peres, des meres, des enfants, des époux, des femmes, des danseuses, des chanteuses. A la suite de ces objets, qui marquent une population nombreuse, des liaisons infinies, une expérience consommée de la méchanceté des hommes, on passe aux loyers & aux baux, aux partages des terres & aux récoltes, aux villes & aux bourgs, aux amendes, à toutes sortes d'injures & de rixes, aux charlatans, aux filoux, aux vols entre lesquels on compte le vol de la personne, à l'incontinence & à l'adultere; & chacune de ces matieres est traitée dans un détail qui s'étend depuis les especes les plus communes jusqu'à des délits qui semblent chimériques. Presque tout a été prévu avec jugement, distingué avec finesse, & prescrit, défendu ou châtié avec justice. De cette multitude de loix, nous n'exposerons que celles qui caractérisent les premiers temps de la nation, & qui doivent nous frapper ou par leur sagesse ou par leur singularité.

Il est défendu de prêter à la femme, à l'enfant & à son serviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à mesure que la caste de l'emprunteur descend: police inhumaine où l'on a plus consulté la sécurité du riche que le besoin du pauvre. Quelle que soit la durée du prêt, l'intérêt ne s'élevera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le

même effet à deux créanciers, ſera puni de mort: cela eſt juſte, c'eſt une eſpece de vol. Le créancier ſaiſira ſon débiteur inſolvable dans les caſtes ſubalternes, l'enfermera chez lui, & le fera travailler à ſon profit. Cela eſt moins cruel que de l'étendre ſur de la paille dans une priſon.

La femme de mauvaiſes mœurs n'héritera point, ni la veuve ſans enfants, ni la femme ſtérile, ni l'homme ſans principes, ni l'eunuque, ni l'imbécille, ni le banni de ſa caſte, ni l'expulſé de ſa famille, ni l'aveugle ou ſourd de naiſſance, ni le muet, ni l'impuiſſant, ni le maléficié, ni le lépreux, ni celui qui aura frappé ſon pere. Que ceux qui les remplacent les revêtent & les nourriſſent.

Les Indiens ne teſtent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions & les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de ſon éducation, ſera double de celle de l'enfant ignorant.

Preſque toutes les loix du code, ſur les propriétés, les ſucceſſions & les partages, ſont conformes aux loix romaines; parce que la raiſon & l'équité ſont de tous les temps, & dictent les mêmes réglements, à moins qu'ils ne ſoient contrariés par des uſages bizarres ou des préjugés extravagants, dont l'origine ſe perd dans la nuit des temps; que leur antiquité ſoutient contre le ſens commun, & qui font le déſeſpoir du légiſlateur.

S'il ſe commet une injuſtice au tribunal de la loi, le dommage ſe répartira ſur tous ceux qui y auront participé, ſans en excepter le juge. Il ſeroit à ſouhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il eſt coupable; par iniquité, il l'eſt bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine

du talion, on permet le faux témoignage contre une dépoſition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange aſſociation de ſageſſe & de folie !

Dans la détreſſe, le mari pourra livrer ſa femme, ſi elle y conſent; le pere vendre ſon fils, s'il en a pluſieurs. De ces deux loix, l'une eſt infame, l'autre inhumaine.. La premiere réduit la mere de famille à la condition de proſtituée; la ſeconde l'enfant de la maiſon à l'état d'eſclave.

Les différentes claſſes d'eſclaves ſont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchiſſement, qui a ſon cérémonial. L'eſclave remplit une cruche d'eau; y met du riz qu'il a mondé avec quelques feuilles d'un légume; il ſe tient debout devant ſon maître, la cruche ſur ſon épaule, le maître l'éleve ſur ſa tête, la caſſe, & dit trois fois, tandis que le contenu de la cruche ſe répand ſur l'eſclave: *Je te rends libre*, & l'eſclave eſt affranchi.

Celui qui tuera un animal, un cheval, un bœuf, une chevre, un chameau, aura la main ou le pied coupé; & voilà l'homme mis ſur la ligne de la brute. S'il tue un tigre, un ours, un ſerpent, la peine ſera pécuniaire. Ces délirs ſont des conſéquences ſuperſtitieuſes de la métempſycoſe, qui, faiſant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine, montre la mort violente d'un reptile comme une eſpece d'aſſaſſinat. Le brame, avant que de s'aſſeoir à terre, balayoit la place avec un pan de ſa robe, & diſoit à Dieu: *Si j'ai fait deſcendre ma bienveillance juſqu'à la fourmi, j'eſpere que tu feras deſcendre la tienne juſqu'à moi.*

La population eſt un devoir primitif, un ordre de la nature ſi ſacré, que la loi permet de trom-

per, de mentir, de ſe parjurer pour favoriſer un mariage. C'eſt une action mal-honnête qui ſe fait par-tout, mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne ſeroit-il pas de la ſageſſe du légiſlateur, dans pluſieurs autres cas, d'autoriſer ce qu'il ne peut, ni empêcher, ni punir?

La polygamie eſt permiſe par toutes les religions de l'Aſie, & la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les Royaumes de Boutan & du Thibet, une ſeule femme ſert ſouvent à toute une famille, ſans jalouſie & ſans trouble domeſtique.

La virginité eſt une condition eſſentielle à la validité de l'union conjugale. La femme eſt ſous le deſpotiſme de ſon mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtreſſe d'elle-même ſe conduira toujours mal, & qu'il ne faut jamais compter ſur ſa vertu.* Si elle n'engendre que des filles, ſon époux ſera diſpenſé d'habiter avec elle. Elle ne ſortira point de la maiſon ſans ſa permiſſion. Elle aura toujours le ſein couvert. A la mort de ſon mari, il *convient* qu'elle ſe brûle ſur le même bûcher; à moins qu'elle ne ſoit enceinte, que ſon mari ne ſoit abſent, qu'elle ne puiſſe ſe procurer ſon turban ou ſa ceinture, ou qu'elle ne ſe voue à la chaſteté ou au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de ſon mari, le ciel le plus élevé ſera ſa demeure, & elle y ſera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La légiſlation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente ſur certains crimes, tels que l'aſſaſſinat d'un eſclave, la pédéraſtie, la beſtialité, dont on obtenoit l'abſolution avec de l'argent, paroîtra ſans doute atroce ſur le commerce illicite des deux ſexes. C'eſt vraiſemblablement une ſuite de

la lubricité des femmes & de la foibleſſe des hommes ſous un climat brûlant; de la jalouſie effrénée de ceux-ci ; de la crainte du mélange des caſtes; des idées folles de continence, accréditées dans toutes les contrées, parmi des Prêtres incontinents, & une preuve de l'ancienneté du code. A meſure que les ſociétés s'accroiſſent & durent, la corruption s'étend ; les délits, ſur-tout ceux qui naiſſent de la nature du climat dont l'influence ne ceſſe point, ſe multiplient, & les châtiments tombent en déſuétude ; à moins que le code ne ſoit ſous la ſanction des Dieux. Nos loix ont prononcé une peine ſévere contre l'adultere. Qui eſt-ce qui s'en doute?

Ce que nous appellons commerce galant, le code l'appelle adultere. Il y a l'adultere de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment eſt pécuniaire; l'adultere des préſents, qui eſt châtié dans l'homme par la mutilation; l'adultere conſommé, qui eſt puni de mort. La fille d'un brame qui ſe proſtitue, eſt condamnée au feu. L'attouchement déshonnête, dont la loi ſpécifie les différences, parce qu'elle eſt ſans pudeur, mais que la décence ſupprime dans un hiſtorien, a ſa peine effrayante. L'homme d'une caſte ſupérieure, convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, ſera marqué ſur le front de la figure d'un homme ſans tête. Le brame adultere ſera marqué ſur le front des parties ſexuelles de la femme : on les déchirera à ſa complice, & elle ſera miſe à mort.

Les chanteuſes, danſeuſes & femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles ſont employées dans les ſolemnités: on les envoye à la rencontre des hommes publics. Cet état étoit moins mépriſé dans les an-

ciens temps. Avant les loix, la condition de l'homme différoit peu de la condition animale; & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

La courtisane qui aura manqué à sa parole, rendra le double de la somme qu'elle aura reçue. Celui qui l'avilira par une jouissance abusive, lui payera huit fois la même somme, & autant au Magistrat. Le châtiment sera le même, s'il l'a prostituée à un autre.

On ne jouera point sans le consentement du Magistrat. La dette du jeu clandestin ne sera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On versera de l'huile bouillante dans la bouche du sooder, ou de l'homme de la quatrieme caste, convaincu d'avoir lu les livres sacrés. S'il a entendu la lecture des Bedas, ses oreilles seront remplies d'huile chaude, & bouchées avec de la cire.

Le sooder qui s'asseoira sur le tapis du brame, aura la fesse percée d'un fer chaud, & sera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne sera point mis à mort. Tuer un brame est le plus grand crime qu'on puisse commettre.

La propriété d'un brame est sacrée : elle ne passera point en des mains étrangeres, pas même dans celles du Souverain. Et voilà, dans les premiers temps, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande suppléera au silence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'instrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne sera point confisqué. Que diroit l'Indien, s'il voyoit nos huissiers démeu-

bler la chaumiere du payſan, ſes bœufs, & ſes autres inſtruments de labour mis à l'encan?

Et pour terminer cette courte analyſe d'un code trop peu connu, ou par quelques grands traits, on lit au paragraphe du Souverain : » S'il n'y a » dans l'Etat ni voleurs, ni adulteres, ni aſſaſſins, » ni hommes de mauvais principes, le ciel eſt aſ- » ſuré au Magiſtrat. Son empire fleurira; ſa gloire » s'étendra pendant ſa vie; & ſa récompenſe ſera » la même après la mort, ſi les coupables ont été » ſévérement punis ": car, dit le code, avec autant d'énergie que de ſimplicité : » Le châtiment eſt le » magiſtrat; le châtiment inſpire la terreur à tous; » le châtiment eſt le défenſeur du peuple; le châ- » timent eſt ſon protecteur dans la calamité; le » châtiment eſt le gardien de celui qui dort; le » châtiment, au viſage noir & à l'œil rouge, eſt » l'effroi du coupable ".

Malgré les vices de ce code; dont les plus frappants ſont trop de faveur pour les Prêtres, & trop de rigueur contre les femmes, il n'en juſtifie pas moins la haute réputation de ſageſſe des brames, dans les ſiecles les plus reculés. Dans le grand nombre des loix ſenſées qu'on y remarque, s'il en eſt qui paroiſſent trop indulgentes ou trop ſéveres; d'autres qui preſcrivent des actions baſſes ou malhonnêtes; quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtiments légers pour des crimes atroces, l'homme ſage, avant que de blâmer, peſera les circonſtances, qui ne permettent ſouvent au Légiſlateur de donner à un peuple que les meilleures loix qu'il peut recevoir. Il conclura, ſans héſiter, de la régularité compliquée de la grammaire ſamskrete, de l'antiquité de cette langue commune autrefois, & depuis ſi long-temps ignorée, & de la confection

d'un code auſſi étendu que celui des Indiens; que dans l'Inde, il s'eſt écoulé un grand nombre de ſiecles entre l'état de barbarie & l'état policé, & que les Prêtres ſe ſont rendus coupables envers leurs compatriotes & les étrangers, par un ſecret myſtérieux, qui retardoit de toutes parts les progrès de la civiliſation.

Le ſceau qui fermoit la bouche au brame eſt rompu; & il eſt à préſumer qu'un avenir qui n'eſt pas éloigné, nous révélera ce qui reſte à ſavoir de la religion & de la juriſprudence anciennes des Indiens. En attendant, voyons quel eſt leur état actuel, & ſuppléons à quelques traits qui manquent au tableau de leur police & de leurs dogmes.

Les bramines, qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait en tout temps des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zele leur ſuggerent. Ces fonctions excluſives d'interpretes de la religion, leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques, ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le *Vedam*, pour le livre qui contient les principes de leur religion; mais la plupart d'entre eux different ſur pluſieurs points de dogme & de pratique. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction, qui gâta pendant tant de ſiecles la philoſophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mélange du platoniſme, qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indoſtan, les loix politiques, les uſages, les manieres font une partie de la religion; parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit Souverain; parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes, l'intention d'inſpirer aux peuples un profond reſpect, un grand amour pour leur pays; & qu'on y voit le deſſein d'oppoſer des loix ſéveres au vice du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres aux régions pour leſquelles elles ont été inſtituées.

C'eſt de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuſe, qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoſtan; l'Indus, le Kriſna & le Gange.

C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, & la vache dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

C'eſt lui qui a diviſé le peuple en tribus ou caſtes, ſéparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette inſtitution eſt antérieure à toutes les traditions, à tous les monuments connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuſe antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la ſociété, que cette diſtinction de claſſes parmi les membres d'un même Etat. Une ſemblable idée n'a pu être fondée que ſur un ſyſtême réfléchi de légiſlation, qui ſuppoſe déja un état de civiliſation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que cet uſage ſe ſoit conſervé tant de ſiecles, après que le principe & le lien en ont été détruits. C'eſt un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, ſanctifiés par des idées religieuſes.

La différence des caſtes ſe remarque au premier coup d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une reſſemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce ſont les mêmes habitudes, la même taille, le même ſon de voix, les mêmes agréments, ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs, un peu obſervateurs, ont été frappés de cet air de famille.

Il y a pluſieurs claſſes de Bramines. Les uns répandus dans la ſociété, ſont ordinairement fort corrompus. Perſuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas ſoumis à la juriſdiction civile, ils n'ont ni frein, ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compaſſion, de cette charité ſi ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent ſéparés du monde; & ce ſont des imbécilles ou des enthouſiaſtes, livrés à l'oiſiveté, à la ſuperſtition, au délire de la métaphyſique. On retrouve dans leurs diſputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphyſiciens, la ſubſtance, l'accident, la priorité, la poſtériorité, l'immutabilité, l'indiviſibilité, l'ame vitale & ſenſitive : avec cette différence, que ces belles découvertes ſont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de temps que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche, étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raiſonner par abſtraction nous eſt venue des philoſophes Grecs, ſur leſquels nous avons bien renchéri, on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoiſſances ridicules aux Indiens: à moins qu'on n'aime mieux ſoupçonner que les principes de la métaphyſique étant à la portée de toutes les nations, l'oiſiveté des Bramines & de

nos Moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, ſans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitants de ces deux contrées.

Tels ſont les deſcendants des anciens brachmanes, dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration; parce que l'affectation de l'auſtérité & du myſtere, & le privilege de parler au nom du ciel, en impoſent au vulgaire dans tous les ſiecles. C'eſt à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées ſur la nature du grand être, ſur les peines & les récompenſes futures.

A ces connoiſſances, qui flattent d'autant plus la curioſité de l'homme, qu'elles ſont plus au-deſſus de ſa foibleſſe, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuſes, que Pythagore adopta dans ſon école : le jeûne, la priere, le ſilence, la contemplation : vertus de l'imagination, qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaiſantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des Dieux, parce qu'ils paroiſſoient s'en occuper beaucoup; & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Auſſi le reſpect & la reconnoiſſance leur étoient-ils prodigués ſans meſure. Les Princes même, dans les circonſtances difficiles, alloient conſulter ces ſolitaires, à qui l'on ſuppoſoit apparemment le ſecours de l'inſpiration, puiſqu'on ne pouvoit pas leur ſuppoſer les lumieres de l'expérience. Il eſt cependant difficile de croire qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la ſcience, les aliments d'un eſprit doux & d'une ame pure, & qui, en s'élevant, par la penſée, vers le grand être, qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation ſublime, qu'une raiſon de plus

pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes de guerre eſt répandue par-tout, ſous différentes dénominations. On les appelle Naïrs au Malabar. Ces Naïrs ſont bien faits & braves; mais fiers, efféminés, ſuperſtitieux. Quelques-uns des plus heureux ſe ſont formés ſur cette côte, comme ailleurs, de petits états. D'autres ont quelques propriétés très-bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage, aux violences, eſt généralement connue; & c'eſt ſur les grands chemins qu'ils manifeſtent ſur-tout ces paſſions. Auſſi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne ſe faſſe accompagner par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paye pour ce ſervice, ſe laiſſeroient plutôt maſſacrer que de ſurvivre à l'étranger qui ſe ſeroit mis ſous leur protection. S'ils trahiſſoient cette confiance, leurs plus proches parents les mettroient en pieces. Ces mœurs ſont particulieres au Malabar, & les autres ſoldats de l'Indoſtan n'ont pas des inclinations ſi perverſes.

Indépendamment de la caſte des guerriers, il eſt des peuples, tels que les Canarins & les Marattes, qui ſe permettent généralement la profeſſion militaire : ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus vouées originairement aux armes, ſoit que le temps & les circonſtances ayent altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſieme claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux; ils entendent parfaitement la maniere de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde,

de, ce qu'ils feroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes ; lorfqu'ils ne font, ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette claffe, autrefois très-refpectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également facrés. Ils traçoient tranquillement des fillons, à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paifible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled ; jamais on n'abattoit les arbres ; & la religion toute-puiffante, pour le bien comme pour le mal, venoit ainfi au fecours de la raifon, qui enfeigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles : mais qui, feule, n'a pas affez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enfeigne.

La tribu des artifans fe fubdivife en autant de claffes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de fes parents. Voilà pourquoi l'induftrie & l'efclavage s'y font perpétués enfemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorfqu'ils n'ont pas le fecours du goût & de l'imagination, qui ne naiffent guere que de l'émulation & de la liberté.

A cette cafte, infiniment étendue, appartiennent deux profeffions remarquables par quelques ufages très-particuliers : l'une eft celle des feuls ouvriers auxquels il foit permis de creufer des puits & des étangs. Ce font les hommes les plus robuftes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux ; elles mangent même avec eux, par une prérogative que, dans tout l'Indoftan, elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers, auxquels tous les tranfports appartiennent, n'ont point de demeure fixe. Ils par-

courent la peninsule entiere. Ce sont des bœufs qui portent sur le dos, & leurs familles, & leurs marchandises. Soit usurpation, soit droit originaire, ils font paître ces animaux sur toutes les routes, sans rien payer. Une de leurs plus importantes fonctions est de nourrir les armées. On leur laisse librement traverser un camp, pour pourvoir aux besoins d'un autre. Leurs personnes, leurs bêtes de sommes, les provisions même qui leur appartiennent : tout est respecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduisent, appartinssent à l'ennemi, on les retiendroit : mais le reste continueroit paisiblement sa marche.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent, exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts, ils transportent les immondices, ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extrêmité des villes, ou forment des hameaux isolés dans les campagnes; & il leur est même défendu de traverser les rues occupées par des bramines. Comme tous les Indiens, ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture ; mais seulement pour les autres castes; & ils n'ont jamais des terres en propriété, ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle, que si, par hasard, ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu, on les priveroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des loix.

Telle est, même dans les contrées où une domination étrangere a un peu changé les idées, le sort de ces malheureux, connus à la côte de Co-

romandel ſous le nom de Parias. Leur dégradation eſt bien plus entiere encore au Malabar, qui n'a pas été aſſervi par le Mogol, & où on les appelle Pouliats.

La plupart ſont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent eſt une eſpece de hutte. Ils s'y réfugient lorſque des cris, toujours pouſſés de loin, leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent; & ils répondent ſans ſortir de leur aſyle. Ils prennent la même précaution, ſi un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puiſſe être. Le temps leur manque-t-il pour ſe cacher, ils ſe proſternent la face contre terre, avec toute l'humilité que doit leur donner le ſentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répondent pas à l'avidité d'un maître oppreſſeur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs, & il tire impitoyablement ſur eux, lorſque, ce qui arrive rarement, ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout eſt horrible dans la condition de ces malheureux, juſqu'à la maniere dont on les force de pourvoir à leurs plus preſſants beſoins. A l'entrée de la nuit, ils ſortent en troupes plus ou moins nombreuſes, de leur retraite; ils dirigent leurs pas vers le marché, & pouſſent des rugiſſements à quelque diſtance. Les marchands approchent : les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit, & on le dépoſe dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent deſtiné au payement. Lorſque les acheteurs peuvent être aſſurés que perſonne ne les verra, ils ſortent de derriere la haie qui les déroboit à tous les regards, & enlevent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une maniere ſi bizarre.

Cependant ces Pouliats, objet éternel du mé-

pris des autres caſtes, ont chaſſé, dit-on, de leur ſein les Poulichis, plus avilis encore. L'uſage du feu leur eſt interdit. On ne leur permet pas la conſtruction des cabanes, & ils ſont réduits à occuper des eſpeces de nids dans les forêts & ſur les arbres. Lorſqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commiſération des paſſants. Alors les plus charitables des Indiens vont dépoſer du riz ou quelque autre aliment, & ſe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre, ſans rencontrer ſon bienfaiteur, qui ſe croiroit ſouillé par ſon approche.

Cet excès d'aviliſſement où l'on voit plongée une partie conſidérable d'une nation nombreuſe, a toujours paru une énigme inexplicable. Les eſprits les plus clairvoyants n'ont jamais démêlé comment des peuples humains & ſenſibles avoient pu réduire leurs propres freres à une condition ſi abjecte. Oſerons-nous haſarder une conjecture? Des tourments horribles ou une mort honteuſe ſont, dans nos gouvernements à demi-barbares, le partage des ſcélérats qui ont, plus ou moins, troublé l'ordre de la ſociété. Ne ſe pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde, des loix modérées ſe fuſſent bornées à exclure de leurs caſtes tous les malfaiteurs? Ce châtiment devoit paroître ſuffiſant pour arrêter les crimes, & il étoit certainement le plus convenable dans un pays où l'effuſion du ſang fut toujours proſcrite par les principes religieux & par les mœurs. C'eût été ſans doute un grand bien que les enfants n'euſſent pas hérité de l'infamie de leurs peres : mais des préjugés indeſtructibles s'oppoſoient à cette réhabilitation. Il eſt ſans exemple qu'une famille chaſſée de ſa tribu y ſoit jamais rentrée.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces mal-

heureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par inſpirer aux Indiens une horreur preſque égale. Cette horreur ſubſiſte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu-à-peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées à jamais par des barrieres inſurmontables : elles ne peuvent ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette regle, eſt chaſſé de ſa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrieres dans les temples. C'eſt-là qu'on devroit ſe ſouvenir au moins que les diſtinctions de la naiſſance ſont de convention, & que tous les hommes, ſans exception, ſont freres, enfants du même Dieu. Il n'en eſt pas ainſi. Quelques tribus, il eſt vrai, ſe rapprochent & ſe confondent au pied des autels : mais les dernieres éprouvent les humiliations de leur état juſques dans les pagodes.

La Religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques eſprits inquiets des moyens bien ſinguliers pour partager avec les Bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde ſous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les caſtes honnêtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer, comme les Bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté : mais il faut les ſurpaſſer en mortifications.

Aussi les austérités que s'imposent nos plus enthousiastes cénobites n'approchent-elles pas des tourments horribles auxquels se condamne un Moine Indien. Courbés sous le poids de leurs chaînes; étendus sur leur fumier; exténués de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes, les Jogueys deviennent un spectacle intéressant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes où ils jouissent des hommages de la multitude, des grands même, qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant, pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtants. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils desirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préferent le séjour des bois, voyent accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour vivre enfermées, & principalement celles qui n'ont point d'enfants. Souvent elles trouvent dans leur pélerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles : mais ils y vivent toujours sous des tentes ou à l'air libre. C'est-là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués, qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se transporter même dans les palais où l'on se tiendroit le plus honoré de leur présence. Si quelquefois ils cedent aux supplications de quelque

femme très-considérable, leurs sandales qu'ils laissent à sa porte avertissent le mari qu'il ne lui est pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie Indienne est moins agréable & moins séduisant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émissaire, le pendant du bouc émissaire des Juifs. Ils admettent comme nous de bons & de mauvais anges. L'Eternel, dit le *Shaster*, forma la résolution de créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il dit, & les Anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du Créateur, & l'harmonie régnoit dans le Ciel, lorsque deux de ces esprits s'étant révoltés, en entraînerent une légion à leur suite. Dieu les précipita dans un séjour de tourments, & ne les en retira qu'à la priere des Anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à subir, sous différentes formes, dans la plus basse des quinze planettes, des châtiments proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque Ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt-sept transmigrations, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmigrations sont un état d'expiation, d'où l'on passe à un état d'épreuve, c'est-à-dire, que l'Ange transmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'est-là que le Créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté, dont le bon & le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre, en mourant, à l'Etre suprême. Le méchant recommence son temps d'expiation.

Ainsi, suivant cette tradition, la métempsycose est un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne sont que des êtres cou-

pables. Cette explication n'eſt pas, ſans doute, univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractere dur : car le dogme de la tranſmigration des ames ſemble annoncer, dans ſon origine, plus d'eſpérances que de craintes.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité, qui s'accrédita facilement dans un pays, où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence ! Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voyent mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître ! Une Religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte : les hommes préferent à ces idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déja fait leur bonheur; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe à dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que, ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois; le ſentiment adopta ce que rejettoit le raiſonnement. Heureux encore

les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables !

Le Shaſter a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la morale qu'il falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration, enviſagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les Anges avoient à remplir. Les principaux ſont, la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes peres. Ce dernier préjugé, ſur lequel il paroît que tous les peuples ſont d'accord, malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les inſtitution ont ſans doute, avec celles des Indes, des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Egypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune; au-lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il eſt évident, par le code civil, que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſitôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut, ſans doute, donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors; ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient, dans la ſuite, donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même aujourd'hui à

obſerver les loix de Brama, on peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre, & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques laboureurs & à quelques artiſans. D'autres ne ſe nourriſſent que de lait & de végétaux. Les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général, ces peuples ſont d'une ſobriété extrême, mais plus ou moins rigoureuſe, ſelon que leur profeſſion exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'uſage inſenſé d'enſevelir des vivants avec des morts, s'eſt trouvé établi dans l'ancien & le nouvel hémiſphere; chez des nations barbares & des nations policées; dans des déſerts & dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication, ont également offert ce cruel ſpactacle. L'orgueil, l'amour excluſif de ſoi, d'autres paſſions ou d'autres vices, peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit préſumer qu'une pratique ſi viſiblement oppoſée à la raiſon, a principalement tiré ſa ſource du dogme de la réſurrection des corps, & d'une vie à venir. L'eſpoir d'être ſervi dans un autre monde par les mêmes perſonnes à qui on avoit commandé dans celui-ci, aura fait immoler l'eſclave ſur le tombeau de ſon maître, la femme

ſur le cadavre de ſon mari. Auſſi tous les monuments atteſtent-ils que c'eſt ſur les triſtes reſtes des Souverains que ces homicides ſe ſont le plus ſouvent renouvellés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempſycoſe. Ils ont toujours cru, vraiſemblablement ils penſeront toujours, que les ames, à la diſſolution d'un corps, en vont animer un autre, & que ces tranſmigrations ſucceſſives & continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce ſyſtême, a-t-il pu s'établir qu'une épouſe mêleroit ſes cendres aux cendres d'un époux dont elle reſteroit éternellement ſéparée? C'eſt une des innombrables contradictions qui aviliſſent partout l'eſpece humaine.

On a ignoré ſur quelle baſe pouvoit être fondée cette inſtitution, juſqu'à ce que le code civil de l'Indoſtan, traduit du Samskret, ſoit venu fixer ſur ce point nos opinions.

Les veuves Indiennes, quelque penchant que tout être ſenſible ait pour ſa conſervation, ſe déterminent aſſez fiérement au ſacrifice de leur vie. Si elles s'y refuſoient, elles ſeroient dégradées, couvertes de haillons, deſtinées aux plus vils emplois, mépriſées par les derniers des eſclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque choſe dans leur réſolution; mais elles y ſont principalement pouſſées par la crainte de laiſſer une mémoire odieuſe, & de couvrir d'opprobre leurs enfants, qu'elles chériſſent avec une tendreſſe que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureuſement ces horribles ſcenes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européns ne les ſouffrent ſur le territoire où ils dominent. Quelques Princes Maures les ont également proſcrites

dans leurs Provinces. Ceux d'entre eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les desirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer long-temps aux travaux les plus humiliants & les plus rudes, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide.

La veuve d'un bramine, jeune, belle & intéressante, vouloit renouveller ces tragédies à Surate. On se refusoit à ses sollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardents dans ses mains; & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *Ne considere pas seulement les foiblesses de mon âge & de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les sortes de préjugés civils ou religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie le plus grand des biens, de la mort la plus grande des terreurs, & de la douleur le plus grand des maux. Législateurs imbécilles, pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort ? ou si vous l'avez connu, pourquoi n'en avez-vous pas su tirer parti, pour nous attacher à tous nos devoirs ? Quels peres, quels enfants, quels amis, quels citoyens n'eussiez-vous pas fait de nous, par la seule dispensation de l'honneur & de la honte ? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent, en quel endroit du monde ne résoudroit-elle pas une mere à allaiter son enfant, une épouse à garder la fidélité à son époux ?

Hors ce genre de courage, qui tient plus aux préjugés qu'au caractere, les Indiens sont foibles,

doux & humains. Ils connoiſſent à peine pluſieurs des paſſions qui nous agitent. Quelle ambition pourroient avoir des hommes deſtinés à reſter toujours dans le même état? Les pratiques répétées de la religion ſont le ſeul plaiſir de la plupart d'entre eux. Ce ſont les travaux paiſibles & l'oiſiveté qu'ils aiment. On leur entend ſouvent citer ce paſſage d'un de leurs Auteurs favoris : *Il vaut mieux être aſſis que marcher : il vaut mieux dormir que veiller ; mais la mort eſt au-deſſus de tout.*

Leur tempérament & la chaleur exceſſive du climat ne répriment pas en eux la fougue des ſens pour les plaiſirs de l'amour, comme on ne ceſſe de le répéter. La multitude des courtiſannes & l'attention des peres pour marier leurs enfants, avant que les deux ſexes puiſſent ſe rapprocher, atteſtent la vivacité de ce penchant. Ils ont de plus l'avarice, paſſion des corps foibles & des petites ames.

Leurs arts ſont très-peu de choſe. A l'exception des toiles de coton, il ne ſort rien des Indes qui ait du goût & de l'élégance. Les ſciences y ſont encore plus négligées. L'inſtruction des plus habiles bramines ſe réduit à calculer une éclipſe. Avant que les Tartares euſſent pénétré dans cette région, nul pont n'y rendoit le paſſage des rivieres praticable. Rien n'eſt plus miſérable que les lieux de prieres nouvellement conſtruits. Les anciennes pagodes étonnent, il eſt vrai, par leur ſolidité & leur étendue : mais la ſtructure & les ornements en ſont du plus mauvais genre. Toutes ſont abſolument ſans fenêtre, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, groſſiérement ſculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs, les murs intérieurs. Au milieu du temple, ſur un autel richement orné, eſt une divinité coloſſale, noircie par la fumée des flambeaux qu'on

fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ses adorateurs, auxquels l'entrée du sanctuaire est interdite, puissent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux au son des instruments & avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'est par des chants, des danses, des offrandes que l'idole est honorée. Si sa réputation est étendue, on voit accourir, des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes, des milliers de pélerins qui trouvent sur leur route tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne sont détournés de leurs pénibles courses par l'obligation de payer au gouvernement Mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les Provinces du Septentrion, & la presqu'isle n'est guere occupée que par des tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes qui prétendent que l'homme est un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande sont plus robustes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-temps que les hommes des autres classes qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence trop constante entre les habitants du Nord & ceux du Midi, pour l'attribuer uniquement aux aliments. Le froid d'une part, l'élasticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donne plus de faim & de force, de résistance & d'activité, de ressort & de durée aux organes. La chaleur du Midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre sans agir, une transpiration continuelle, une plus grande

prodigalité des germes de la population, plus de plaisir & de mollesse, un genre de vie sédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste, on voit que l'homme, sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une maniere analogue à la diversité des besoins qu'ils font naître : chasseur, ictiophage, frugivore, pasteur, laboureur, selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La Religion de Brama, assez simple à son origine, est divisée en quatre-vingt-trois sectes, qui conviennent entre elles sur quelques points principaux, & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions, parce que la leur ne leur prescrit pas de faire des conversions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'est assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait moins de ravages que celui des conversions : mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barriere de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées, qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins, les Indiens joignent un caractere compatissant, une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête : on ne peut s'empêcher de remonter, en gémissant, jusqu'à la source de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privileges & l'autorité, & rassemblé sur le reste des habitants les calamités & l'infamie. Quelle est la cause de cet étrange délire? N'en

doutons point; c'est la même qui perpétue sur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples.

Il suffit qu'une nation puissante & peu éclairée adopte une premiere erreur, que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le systême moral & politique : bientôt les penchants les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes, & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenants en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la premiere erreur que l'imposture a jettée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres, & soyez persuadés que si la vérité est plus lente à se répandre & à s'affermir que l'erreur, elle est aussi plus solide & plus durable. Les erreurs passent, & la vérité reste. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez

vez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les mysteres qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténebres; & que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois, vengent enfin la gloire de l'espece humaine.

Outre les indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient les descendants d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissements ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenants avoient ensuite passé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux extrêmités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les Souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanents dans les isles répandues sur cet Océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les Princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premieres dignités de ces petits Etats, & à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profiterent de l'ascen-

dant que leur donnoient leurs lumieres, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détacherent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négociants tout à la fois, avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formerent, avec le temps, un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne savent ni le Persan, ni l'Arabe, ni le Maure; & leur idiôme est celui des contrées où ils vivent. Leur religion est un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions Indiennes. Ils sont courtiers, écrivains, marchands, navigateurs à la côte de Coromandel, où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar, où on les appelle Mapoulès, ils exercent les mêmes professions, mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de leur caractere avare, perfide & sanguinaire.

IX. Conduite des Portugais au Malabar.

L'Indostan, que la force a depuis réuni presqu'entiérement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les Rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient plusieurs Souverains, plus ou moins puissants, parmi leurs tri-

butaires. Le dernier de ces Monarques, plus connu ſous le nom de Zamorin, qui répond à celui d'Empereur, que par celui de ſa ville capitale, avoit les Etats les plus maritimes, & étendoit ſa domination ſur tout le Malabar.

C'eſt une ancienne tradition, que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitieme ſiecle, le Souverain du Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion, que peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Calicut, où il s'embarqua, parut un lieu ſi cher, ſi vénérable aux Maures, qu'inſenſiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaiſſeaux. Ce port, tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint, par la ſeule force de cette ſuperſtition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, les épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie, y étoit apporté des diverſes contrées de l'Orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer : mais comme la navigation n'étoit pas auſſi ſûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphants.

Gama, inſtruit de ces particularités à Mélinde, où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui, frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mou-

zaide, à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le Roi son maître. On alloit conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du Prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidele guide, renvoya son frere sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre Général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, & allez instruire le Roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrêmités. Le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même, & l'Amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques représailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandises, les otages qu'il avoit laissés dans Calicut, & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple, aussi dévot qu'avide, se flattoit en même-temps, d'étendre sa religion, par la persuasion, & même par les armes. Les Papes, qui ne laissent pas échapper une occasion d'établir qu'ils sont maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, & rempli-

rent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On ſe préſentoit en foule pour monter ſur les nouvelles flottes deſtinées au voyage des Indes. Treize vaiſſeaux ſortis du Tage arriverent devant Calicut, ſous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ſes ſujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens ſe louerent des traitemens qu'ils avoient reçus : mais ils ne concilierent pas pour long-temps, aux Portugais, l'eſprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut, ſéduit par leurs intrigues, maſſacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral, pour les venger, brûla tous les vaiſſeaux Arabes qui étoient dans le port, foudroya la ville, & de-là ſe rendit à Cochin, & enſuite à Cananor.

Les Rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui propoſerent de s'allier avec lui contre le Zamorin, dont ils étoient tributaires. Les Rois d'Onor, de Culan, quelques autres Princes, firent, dans la ſuite, les mêmes ouvertures. Tous ſe flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontieres de leurs Etats, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Aſie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une ſi grande ſupériorité, qu'ils n'avoient qu'à ſe montrer pour donner la loi. Nul Souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en ſe reconnoiſſant vaſſal de la Cour de Lisbonne, qu'en ſouffrant qu'on bâtît une citadelle dans ſa capitale, qu'en livrant ſes marchandiſes au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former ſa cargaiſon qu'après les Portugais; & perſonne ne naviguoit dans ces mers,

qu'avec leurs passe-ports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guere leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipoit des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient partout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux, n'oserent plus paroître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'Orient, envoyoient, à tout moment, de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde, parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négociants des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât, ou affermît, ce qui n'avoit été, jusqu'alors, que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets : mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la Cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés, jusqu'alors, de ses intérêts, elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-Roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, puf-

ſent recouvrer leurs forces. Il ſentit que Lisbonne avoit beſoin de Goa.

X. Conquête de Goa par les Portugais.

Goa, qui s'éleve en amphithéâtre, eſt ſitué vers le milieu de la côte de Malabar, dans une iſle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui, tombée de Gates, ſe jette dans la mer, à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ſes murs un des plus beaux ports de l'Univers. De nombreux canaux formés par la nature ſeule, des bois touffus & bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maiſons de campagne placées ſur des ſites avantageux : tout rend délicieuſe cette iſle, qui peut avoir dix lieues de circonférence, & dont le terrein eſt agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninſules de Salfet & de Bardes, qui lui ſervent en même-temps, & de rempart & d'abri. Elles ſont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant leſquels doivent s'arrêter tous les vaiſſeaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins conſidérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poſte le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du Roi de Decan : mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'uſurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque ſe préſenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un ſi grand avantage.

Idalcan, averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ſes ennemis, qui n'y avoient guere moins d'intérêt que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête,

se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirerent sur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyerent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire, *que c'étoit par les armes, & non par la faim, qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'usage, dans les guerres de l'Inde, que les armées laissassent passer des subsistances à leurs ennemis. Albuquerque rejetta les offres qu'on lui faisoit, & répondit, *qu'il ne recevroit des présents d'Idalcan, que lorsqu'ils seroient amis.* Il attendoit toujours des secours qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à se retirer, & à renvoyer l'exécution de son projet chéri à un temps plus favorable, que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se remettre en campagne, pour préserver ses Etats d'une destruction totale, Albuquerque fondit à l'improviste sur Goa, qu'il emporta d'emblée, & où il se fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, vit son commerce & ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissements Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop divisés, pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens, & elle n'en oublia, n'en différa aucune.

XI. Maniere dont l'Europe commerçoit avec l'Inde, avant que les Portugais eussent

L'Egypte, que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques, la premiere source de la police, le berceau des sciences & des arts, l'Egypte; après avoir resté durant des siecles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitants négligerent long-temps la Méditerranée, où,

ſans doute, ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richeſſes.

doublé le cap de Bonne-Eſpérance.

A l'aſpect d'une région ſituée entre deux mers, dont l'une eſt la porte de l'Orient, & l'autre eſt la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le ſiege de ſon Empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce Prince, le plus éclairé des conquérants, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il ſe propoſoit, c'étoit dans un pays que la nature ſemble avoir attaché, pour ainſi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Aſie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand Capitaine que l'hiſtoire & la fable ayent tranſmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enſeveli ces grandes vues, ſi elles n'euſſent été ſuivies en partie par Ptolomée, celui de ſes Lieutenants qui, dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoiſſe, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau Souverain & de ſes premiers ſucceſſeurs, le commerce prit des accroiſſements immenſes. Alexandrie ſervoit au débouché des marchandiſes qui venoient de l'Inde. On mit, ſur la mer Rouge, le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creuſa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit ſe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence & d'un grand nombre d'écluſes ingénieuſement conſtruites, on parvint à donner à ce canal cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toiſes de large, & la profondeur dont pouvoient avoir beſoin les bâtiments deſtinés à le parcourir. Ce ſuperbe ouvrage, par des rai-

sons physiques qu'il seroit trop long de développer, ne produisit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit se ruiner insensiblement.

On y suppléa, autant qu'il étoit possible. Le gouvernement fit construire, dans les déserts arides & sans eau qu'il falloit traverser, des hôtelleries & des cîternes où les voyageurs & les caravanes se reposoient avec leurs chameaux.

Un Ecrivain, qui s'est profondément occupé de cet objet, & qui nous sert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaisseaux que ces liaisons avoient fait construire, se bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyssins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns descendoient à droite vers le Midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, jusqu'à l'isle de Madagascar, les autres montoient à gauche vers le sein Persique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitants de ses bords, & sur-tout avec les Grecs, qu'Alexandre y avoit entraînés dans ses expéditions. D'autres, plus enhardis encore par la cupidité, reconnoissoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'isle de Ceylan, connue des anciens sous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchissoient le Coromandel, pour remonter le Gange, jusqu'à Palybotra, la plus célebre ville de l'Inde par ses richesses. Ainsi l'industrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les trésors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en aliments de luxe & de volupté.

On n'employoit, à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels à-peu-près qu'on les voyoit flotter sur le Nil. Avant que la boussole eût agrandi les vaisseaux, & les eût poussés en

haute mer à plusieurs voiles, ils étoient réduits à raser les côtes à la rame, à suivre terre à terre toutes les sinuosités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profondeur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou sur les sables & les bas-fonds. Aussi les voyages, dont la traversée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faisons en moins de six mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On suppléoit alors à la petitesse des navires, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébene, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la cannelle, des aromates, & sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des Dieux, aux délices des Rois. Son prix étoit si cher, que les négociants le falsifioient, sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer, étoient nuds, tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'attelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte, acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage & Corinthe eurent succombé sous les vices de leur opulence, les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils pousserent

leurs voyages jusqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livroient à des profusions, dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopatre, avec qui finit leur Empire & leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse. Mais malgré ces dépenses incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorsqu'ils eurent été subjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence, qui devoit l'enfler sans l'agrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération, qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pu être les profits dans des temps reculés, où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Egypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'Empire, par les richesses des Indes qu'elle y faisoit couler. Mais l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand Empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse, il se rompit, & il en résulta deux grands débris.

L'Egypte fut annexée à l'Empire d'Orient qui se soutint plus long-temps que celui d'Occident, parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa position & ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne sut opposer que des ruses à un ennemi, qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion, à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barriere ne pou-

voit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septieme siecle, il engloutit plusieurs Provinces, entre autres l'Egypte, qui, après avoir été l'un des premiers Empires de l'antiquité, le modele de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolerent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux déja très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'est-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtiments, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riches de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitants.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtiments Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique, & déposoient leur cargaison sur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée en un ou deux jours à Palmyre, qui faisoit passer ces marchandises aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit, sans doute, donné naissance, à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des

arbres, de l'eau & des terres ſuſceptibles de culture. Quoique ſituée entre deux grands Empires, celui des Romains & celui des Parthes, il lui fut long-temps permis d'être neutre. A la fin, Trajan la ſoumit : mais ſans lui rien faire perdre de ſon opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie Romaine, que s'éleverent dans ſes murs, ſur le modele de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidélement décrites, nous ont récemment cauſé tant de ſurpriſe & d'admiration. Ces proſpérités lui devinrent fatales, ſi elles déterminerent ſa ſouveraine à vouloir ſortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurélien ruina de fond en comble cette cité célebre. Ce Prince, il eſt vrai, permit depuis de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie : mais il eſt plus aiſé de détruire que de réparer. Le ſiege du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint ſucceſſivement un lieu obſcur, une fortereſſe peu importante, & enfin un miſérable village compoſé de trente ou quarante cabanes, conſtruites dans l'enceinte ſpacieuſe d'un édifice public autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, ſe fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, pouſſa le cours & la pente des richeſſes juſqu'à Conſtantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage ſeul auroit pu ſoutenir l'Empire dans le penchant de ſa décadence, & peut-être lui rendre ſon ancienne gloire : mais il l'avoit due à ſes armes, à des vertus, à des mœurs frugales; & tout ce qui conſerve la proſpérité, lui manquoit. Corrompus par les richeſſes prodigieuſes

qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oisive & molle qu'amene le luxe, aux frivoles jouissances des arts brillants & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matieres de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les Empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'Etat. Le gouvernement, toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus, pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-temps retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet II les chassa de Caffa, où, dans les derniers temps, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de se rouvrir la route d'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croisades, & à-peu-près sem-

blable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui, à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne heure aux combats. Un chef, & un conseil, composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux, exerçoient l'autorité. Ce corps militaire, que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent, pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution : mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement, & les suites rapides qu'il eut, causerent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister, & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs Princes, divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la justice & de la politique, pour détruire un Etat qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux; & Louis XII lui-même, qui de tous ces Princes avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII, par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre

tre de ſemblables alliés, & la prudence de la république, l'avoient ſauvée de ce danger, le plus éminent en apparence : mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jettoit la découverte du paſſage aux Indes par le cap de Bonne-Eſpérance.

Elle vit auſſi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le ſien, & par conſéquent ſa puiſſance. Elle fit jouer tous les reſſorts que put lui fournir l'habileté de ſes adminiſtrateurs. Quelques-uns de ces émiſſaires intelligents, qu'elle ſavoit partout acheter & employer à propos, perſuaderent aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou ſur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cauſe étant la même que celle de Veniſe, ils devoient s'unir avec elle contre une nation qui venoit s'emparer de la ſource commune de leurs richeſſes.

Les cris de cette ligue arriverent au Soudan d'Egypte, déja réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes, qui formoient la principale branche de ſes revenus, par le droit de cinq pour cent que les marchandiſes des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix qu'elles payoient à leur ſortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & inévitables, aigriſſoient les eſprits contre le gouvernement, toujours reſponſable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, ſe permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puiſſance, que dans des temps de proſpérité. L'Egypte étoit également malheureuſe, & par le commerce que faiſoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte; mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois & d'autres matériaux. On les conduisit, par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célebre qu'on fit partir pour l'inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galeres & trois galiottes.

XII. Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.

Les Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, persuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'isle de Socotora, située à cent quatre-vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en possession du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce suc & lui donne son nom, a des feuilles épaisses & charnues, du milieu desquelles sort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, & l'on en exprime, par une pression légere, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossieres & épaissie au soleil, constitue l'aloës soccotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur fauve, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer & aromatique.

Tristan d'Acunha, parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette isle. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du Roi des

Fartaques, ſouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune Prince fut tué dans l'action. Les Portugais aſſiégerent, & bientôt emporterent d'aſſaut la ſeule place qui étoit dans l'iſle, quoiqu'elle fût défendue, juſqu'à la derniere extrêmité, par une garniſon plus nombreuſe que leur petite armée. Les ſoldats de cette garniſon ne voulant point ſurvivre au fils de leur Souverain, refuſerent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'iſle étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui ſortoient de la mer Rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître pour entrer dans ce golfe. Auſſi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'Océan Indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes, ſe trouvoient conſidérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts, & reprirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armements qui continuerent à partir d'Egypte, furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes, qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, Albuquerque crut devoir y mettre fin par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La mer Rouge, qui ſépare l'Arabie de la haute Ethiopie & d'une partie de l'Egypte, a trois cents

cinquante lieues de long, sur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppose à la force du flux de la mer, elle participe d'une maniere plus sensible aux mouvements de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, situées à-peu-près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages, & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud, qui sont périodiques comme la mousson dans l'Inde, & qui fixent invariablement, dans cette mer, le temps de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette, navigable jour & nuit, sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, sont préférées par les gens du pays, qui, obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtiments, ne gagnent le grand canal que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, d'aborder les ports répandus sur la côte, fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux, qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'isles désertes, arides & sans eau.

Albuquerque, malgré ses talents, son expérience & sa fermeté, ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte, qui avoit souffert de continuelles incommodités, & couru de fort grands dangers. Une politique inquiete & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'Empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jetter dans la mer Rou-

ge. L'Egypte feroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il fe propofoit de jetter dans l'Arabie, par le golfe Perfique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit fuffifants pour aller piller Médine & la Mecque. Il penfoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus folide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprifes moins hafardeufes, & plus utiles pour le moment, le porterent à différer la ruine d'une puiffance dont il fuffifoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs, quelques années après, rendit néceffaire de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de faifir la chaîne des événements qui avoient précédé & fuivi le paffage du cap de Bonne-Efpérance, de porter des conjectures profondes fur les bouleverfements que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameufe découverte comme la plus grande époque de l'hiftoire du monde.

XIII. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préfervé l'Europe.

L'Europe commençoit à peine à refpirer & à fecouer le joug de la fervitude, qui avoit avili fes habitants depuis les conquêtes des Romains & l'établiffement des loix féodales. Les tyrans fans nombre qui opprimoient des multitudes d'efclaves, avoient été ruinés par le délire des croifades. Pour foutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder, à prix d'argent, à leurs vaffaux quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette forte d'indépendance, fans laquelle

la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premieres étincelles de liberté qui ayent éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la premiere fois, au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui, des extrêmités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir, comme eux, le fléau du genre-humain; & à nos barbares institutions auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France, pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne, pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattants, l'Europe entiere ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme qui succede aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissention qui les divise les exposent à l'invasion &

à l'oppreſſion. La conduite dépravée du clergé auroit encore favoriſé les progrès d'un culte étranger, & nous ſerions ſans retour dans les chaînes de l'eſclavage. En effet, de tous les ſyſtêmes politiques & religieux qui affligent l'eſpece humaine, il n'en eſt point qui laiſſe moins de carriere à la liberté que celui des Muſulmans. Dans preſque toute l'Europe, une religion étrangere au gouvernement, & dont les premiers pas ſe ſont preſque toujours faits à ſon inſu; une morale répandue ſans ordre, ſans préciſion, dans des livres obſcurs & ſuſceptibles d'une ſeule bonne interprétation, entre une infinité de mauvaiſes; une autorité en proie aux Prêtres & aux Souverains, qui ſe diſputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles ſans ceſſe en contradiction avec la religion dominante, qui condamne l'inégalité & l'ambition; une adminiſtration inquiete & entreprenante, qui, pour dominer avec plus d'empire, oppoſe continuellement une partie de l'Etat à l'autre partie : tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les eſprits une fermentation violente. Eſt-il ſurprenant qu'au milieu de ces mouvements, la nature s'éveille & crie au fond des cœurs : *L'homme eſt né libre ?*

Mais ſous le joug d'une religion qui conſacre la tyrannie, en fondant le trône ſur l'autel, qui ſemble impoſer ſilence à l'ambition, en permettant la volupté, qui favoriſe la pareſſe naturelle en interdiſant les opérations de l'eſprit, il n'y a point d'eſpérance pour les grandes révolutions. Auſſi les Turcs, qui égorgent ſi ſouvent leur maître, n'ont-ils jamais penſé à changer leur gouvernement. Cette idée eſt au-deſſus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier; elle étoit perdue, ſi le peuple de la chré-

tienté, le plus superstitieux, & peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans, & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à se donner l'empire du golfe Persique.

XIV. Les Portugais acquierent la domination dans le golfe Persique.

Au débouché du détroit de Moçandon, qui conduit dans ce bras de mer, est située l'isle de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzieme siecle une ville, devenue, avec le temps, la capitale d'un Royaume qui, d'un côté, s'étendoit assez avant dans l'Arabie, & de l'autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit ses richesses & sa puissance qu'à sa situation. Il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes : commerce très-considérable dans un temps où les Persans faisoient passer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandises qui venoient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de presque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient, tout concouroit, avec les intérêts

du commerce, à y attirer les négociants. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maiſons, rendoient les ardeurs du ſoleil ſupportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vaſes dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbuſtes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perſe, ainſi que les parfums & les aliments les plus exquis. On entendoit la meilleure muſique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Aſie, inſtruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richeſſes, un commerce immenſe, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A ſon arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévaſtations, qui ſont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans ſon caractere : mais il ſe les permettoit, dans l'eſpérance d'engager une puiſſance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à ſe préſenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorſqu'il crut avoir inſpiré une terreur néceſſaire à ſes deſſeins, il ſe préſenta devant la capitale, dont il ſomma le Roi de ſe rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perſe. Cette propoſition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte compoſée de bâtimens Ormuziens, Arabes & Perſans, vint combattre l'eſcadre d'Albuquerque, qui détruiſit toutes ces forces avec cinq vaiſſeaux. Le Roi découragé, conſentit

que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque, qui connoissoit le prix du temps, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministere, rougit d'avoir sacrifié l'Etat à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par sa lâcheté. Il sut gagner, corrompre, désunir & brouiller si bien les Portugais entre eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnerent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur Général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au temps qu'il savoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-Roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit.

Le Souverain de la Perſe oſa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des grenades & des ſabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paye le Roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiſſance Portugaiſe ſe trouva aſſez ſolidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perſe, ſur la côte de Malabar, pour qu'on pût ſonger à l'étendre dans l'Eſt de l'Aſie.

XV. Etabliſſement des Portugais à Ceylan.

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Dans les ſiecles les plus reculés, elle étoit très-connue ſous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées, n'eſt pas venu juſqu'à nous. Tout ce que l'hiſtoire nous apprend de remarquable, c'eſt que les loix y furent autrefois ſi reſpectées, que le Monarque n'étoit pas plus diſpenſé de leur obſervation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort : mais avec cette diſtinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du ſupplice. Tout commerce, toute conſolation, tous les ſecours de la vie lui étoient refuſés, & il finiſſoit miſérablement ſes jours dans cette eſpece d'excommunication.

Si les peuples connoiſſoient leurs prérogatives, cet ancien uſage de Ceylan ſubſiſteroit dans toutes les contrées de la terre ; & tant que les loix ne ſeront faites que pour les ſujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront, ils ne ſeront que des eſclaves. La loi n'eſt rien, ſi ce n'eſt pas un glaive qui ſe promene indiſtinctement ſur toutes les têtes, & qui abat ce qui s'éleve au-deſſus du plan horiſontal ſur lequel il ſe meut. La loi ne commande à perſonne ou commande à tous. Devant la loi, ainſi que devant Dieu, tous ſont égaux. Le châtiment

particulier ne venge que l'infraction de la loi : mais le châtiment du Souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le Souverain même ne la brave pas impunément ? La mémoire de cette grande leçon dure des siecles, & inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan, ils le trouverent très-peuplé. Deux nations, différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie septentrionale de l'isle, & dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus, qui se regardent comme une seule famille, & qui n'obéissent qu'à un chef, dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nuds. Du reste, ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de chose de leur religion, & il est douteux qu'elles ayent un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitants primitifs de l'isle.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente.

Ils reconnoiſſent un Etre ſuprême; & au-deſſous de lui, des divinités du ſecond, du troiſieme ordre. Toutes ces divinités ont leurs Prêtres. Ils honorent, particuliérement dans les dieux du ſecond ordre, un Buddou, qui eſt deſcendu ſur terre pour ſe rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les Prêtres de Buddou ſont des perſonnages fort importants à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le Prince, quand même ils auroient attenté à ſa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont ſu faire uſage de la nature de leur pays de montagnes, pour ſe défendre contre les Européens, qu'ils ont ſouvent vaincus. Ils ſont fourbes, intéreſſés, complimenteurs, comme tous les peuples eſclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des ſavants. Par-tout où cet uſage eſt établi, il a donné aux Prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouiſſoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'iſle. On y trouvoit des éléphants ſans nombre, des pierres précieuſes, une grande quantité d'excellente cannelle. C'étoit ſur la côte ſeptentrionale & ſur la côte de la Pêcherie, qui en eſt voiſine, que ſe faiſoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & ſa poſition étoit au-deſſus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce ſemble, établir toute leur puiſſance dans cette iſle. Elle eſt au centre de l'Orient. C'eſt le paſſage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépenſes en hommes & en argent, on ſeroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des eſcadres nombreuſes, parties de toutes les rades de cette iſle, auroient fait reſpecter le nom de ſes maîtres dans

toute l'Aſie, & les vaiſſeaux qui auroient croiſé dans ſes parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-Roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandiſes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaiſe cannelle, aſſez de poivre, du cardamome, ſorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand uſage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitants, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, ſont les peuples les plus doux & les plus induſtrieux de l'Indoſtan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eſt admirablement placée pour recevoir les marchandiſes de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établiſſement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il ſavoit que cette côte eſt dépourvue de ports, qu'elle eſt inabordable dans certains temps de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas ſecourir des colonies. Enfin, il penſa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par ſon prédéceſſeur d'Almeyda, & porté depuis à ſa perfection, les Portugais le ſeroient du commerce de Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eſt à cette conquête qu'il ſe détermina.

XVI. Les Portugais font la conquête de Malaca.

Le pays, dont cette ville étoit la capitale, eſt un langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du Nord, où il confine à l'Etat de Siam, ou plutôt au Royaume de Johor, qui en a été dé-

membré. Tout le reste est baigné par la mer, qui le sépare de l'isle de Sumatra, par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, sain & rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la Zone Torride ; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient suffire à l'homme sauvage, ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société ; des bois d'une verdure éternelle ; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes ; un air parfumé des odeurs vives & suaves, qui, s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais : mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient poussé des racines jusque sous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abréger & se perdre que dans l'usage & l'excès des plaisirs. C'est-là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote, que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un Sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel, versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante & péril-

leuse, sur mer & sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célebre dans tout l'Orient sous le nom d'isles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies, ses loix, ses mœurs, ses usages, &, ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux : les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes orientales moins éloignées : les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entre eux, & avec les habitants, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrerent d'abord à Malaca comme simples négociants. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect, & les Arabes communiquerent si rapidement leur animosité contre ces conquérants, qu'on s'occupa du soin de les détruire. On leur tendit des pieges, où ils tomberent. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaisseaux, qui se sauverent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom

Portugais.

Portugais. Le temps auroit affoibli une impreſſion qu'il croyoit lui être avantageuſe ; il ne différa pas d'un inſtant ſa vengeance. Cette activité avoit été prévue ; & il trouva, en arrivant devant la place, au commencement de 1511, des diſpoſitions faites pour le recevoir.

Un obſtacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du Général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des priſonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr au moment où commenceroit le ſiege. Albuquerque étoit ſenſible, & il étoit arrêté par le danger de ſon ami, lorſqu'il en reçut ce billet : *Ne penſez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; ſi je ne puis être un inſtrument de votre victoire, que je n'y ſois pas au moins un obſtacle.* La place fut attaquée & priſe, après bien des combats douteux, ſanglants & opiniâtres. On y trouva des tréſors immenſes, de grands magaſins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuſe, & l'on y conſtruiſit une citadelle pour garantir la ſtabilité de la conquête.

Comme les Portugais ſe bornerent à la poſſeſſion de la ville, ceux des habitants, tous ſectateurs d'un mahométiſme fort corrompu, qui ne voulurent pas ſubir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou ſe répandirent ſur la côte. En perdant l'eſprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais ſans un poignard, qu'il appelle *crid.* Il ſemble avoir épuiſé toute l'invention de ſon génie ſanguinaire, à forger cette arme meurtriere. Rien de ſi dangereux que de tels hommes avec un tel inſtrument. Embarqués ſur un vaiſſeau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde ſécurité. Depuis qu'on a connu leur perfi-

die, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas ſe ſervir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchériſſant ſur leurs anciennes mœurs, où le fort ſe faiſoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont, avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaiſſeaux, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repouſſés, ce n'eſt pas, du moins, ſans emporter avec eux la conſolation de s'être abreuvés de ſang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non ſoumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richeſſes ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une adminiſtration douce, qui puiſſent le civiliſer. Il faut le rendre ou le laiſſer à lui-même, avant de former avec lui des liaiſons qu'il repouſſe. La voie de la conquête ſeroit, peut-être, la derniere qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les ſentiments de la ſociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déſerts, pour être libres. Les tempêtes, les ſables, les forêts, les montagnes & les cavernes, ſont l'aſyle & les remparts de tous les êtres indépendants. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples inſulaires & ſauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares ſans fruit ; elles ſemeront la haine dans la dévaſtation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la priſe de Malaca, les Rois de Siam, de Pégu, pluſieurs autres, conſternés d'une victoire ſi fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des Ambaſſadeurs pour le féliciter, lui

offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XVII. Etablissement des Portugais aux Moluques.

Dans ces circonſtances, une eſcadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces iſles, ſituées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, ſont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu ſouterrein. Des monts orgueilleux, dont la cime ſe perd dans les nues; des rochers énormes, entaſſés les uns ſur les autres; des cavernes hideuſes & profondes; des torrents qui ſe précipitent avec une violence extrême; des volcans, annonçant ſans ceſſe une deſtruction prochaine : un pareil cahos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces iſles furent d'abord peuplées; mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais leur ont donné ſucceſſivement des loix. Leurs habitants étoient, au commencement du ſeizieme ſiecle, des eſpeces de ſauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de Rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs ſujets. Ils avoient ajouté, depuis peu, les ſuperſtitions du mahométiſme à celles du paganiſme, qu'ils avoient long-temps profeſſé. Leur pareſſe étoit exceſſive. La chaſſe & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoiſſoient aucune eſpece de culture. Cette inaction étoit favoriſée par les reſſources que leur fourniſſoit le cocotier.

Le cocotier, naturel dans preſque toutes les ré-

gions de l'Inde, eſt un arbre d'une très-belle forme, qui s'éleve à la hauteur de quarante & plus communément de ſoixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuſes. Son tronc, légérement courbé vers la baſe, eſt droit dans le reſte de ſa longueur, d'une forme cylindrique, d'une groſſeur médiocre, marqué de pluſieurs inégalités circulaires, formées par la baſe des feuilles qui ſont tombées. Son bois léger & ſpongieux ne peut être employé, ni dans la conſtruction des navires, ni dans aucun édifice ſolide, & les bateaux formés de ce bois, ſont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier ſe couronne de dix ou douze feuilles aîlées, rétrécies vers le ſommet, fort larges à leur origine, & couvertes dans leur premier âge d'un réſeau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale, longue de douze pieds, eſt profondément ſillonnée ſur la ſurface intérieure. On forme avec ces feuilles les toîts des maiſons; on en fait des paraſols, des voiles, des filets pour la pêche; les plus jeunes même peuvent être ſubſtituées au papier, & recevoir l'impreſſion des caracteres tracés avec un ſtylet. Du milieu de cette touffe s'éleve une ſpathe ou enveloppe épaiſſe, membraneuſe, roulée ſur elle-même, renflée dans ſon milieu, & terminée en pointe. Lorſqu'elle eſt parvenue à une groſſeur déterminée, elle s'ouvre d'un côté & laiſſe appercevoir un panicule fort conſidérable, dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à ſix diviſions profondes & autant d'étamines; dans celles-là, les étamines ſont remplacées par un piſtil, qui devient un fruit de forme ovale, légérement triangulaire, & de plus d'un demi-pied de diametre. L'aſſemblage de pluſieurs fruits tenant à un même panicule, ſe nomme

régime. Le même arbre donne succceſſivement plusieurs régimes dans une ſeule année.

Ce fruit a une écorce filandreuſe, épaiſſe de trois doigts, connue ſous le nom de caire, dont on fabrique quelques étoffes groſſieres & des cordages pour les vaiſſeaux. Elle recouvre une noix fort dure, de la groſſeur & de la forme d'un petit melon, percée de trois trous à l'une de ſes extrémités, propre à faire de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. La pulpe qui tapiſſe l'intérieur de cette noix, fournit une nourriture très-ſaine, dont on exprime au preſſoir une huile qui eſt fort douce dans ſa nouveauté, & d'un grand uſage aux Indes. Elle contracte de l'amertune en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler. Le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des temps de diſette. Le centre de la noix eſt rempli d'une eau claire, rafraîchiſſante, légérement ſucrée, qui ſert à déſaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens, cette eau ſe diſſipe, & fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans ſon intérieur une concrétion pierreuſe, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus: ils la regardent comme le gage d'un heureux ſuccès, & ne manquent guere de s'en munir dans leurs entrepriſes.

Les avantages qui viennent d'être rapportés, ne ſont pas les ſeuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui eſt reçue dans un vaſe attaché à leur extrémité. Bue dans ſa nouveauté, elle eſt douce. C'eſt la manne du déſert. Qui ſait même ſi l'idée de celle-ci n'a pas été priſe dans des livres plus Orien-

taux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte ? L'Inde eſt, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curioſités de la nature ſont une ſource féconde pour l'impoſture ; elle convertit des phénomenes ſinguliers en prodiges. L'hiſtoire naturelle d'un pays devient ſurnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'alterent en s'éloignant de leur origine. Les vérités ſe changent en erreur, & la diſtance des temps & des lieux faiſant diſparoître les cauſes occaſionelles des fauſſes opinions, donne aux menſonges populaires un droit impreſcriptible ſur la confiance des ignorants & ſur le ſilence des ſavants. Les uns n'oſent douter, les autres n'oſent diſputer.

Quoi qu'il en ſoit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Iſraélites & la boiſſon des Indiens, ſi la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au ſoleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre utile. Diſtillée dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe ; & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur, avortent néceſſairement, & ne ſe développent plus, parce qu'ils ont perde la matiere qui devoit ſervir à la formation & à l'accroiſſement des fruits

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une eſpece particuliere de palmier, qu'on nomme ſagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces iſles, differe du précédent par ſes feuilles plus longues, par ſon tronc beaucoup moins élevé, par ſes fruits plus petits. Sa végétation eſt d'abord fort lente. Dans les commencements, c'eſt un arbriſſeau garni d'épines, qui rendent ſon approche difficile. Mais dès que ſa tige eſt formée, elle s'éleve

en peu de temps à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence, & perd insensiblement ses épines. Son écorce est épaisse d'un pouce. Tout l'intérieur est rempli d'une moëlle qui se réduit en farine. L'arbre qui semble ne croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussiere fine & blanche, dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, sans s'embarrasser des fruits dont ils ne font aucuns cas, & ils le dépecent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une espece de tamis, qui retient les parties les plus grossieres. Ce qui a passé est jetté dans des moules de terre, où la pâte seche & durcit pour des années entieres. On mange le sagou simplement délayé avec de l'eau, bouilli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des siecles avec la farine de sagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'univers, n'en négligerent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célebres, & ils s'en étoient approprié les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arra-

cher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérants, n'empêcherent pas qu'on ne consentît à leur laisser bâtir un fort. Dès ce moment, la Cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces, & elles ne tarderent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les Lieutenants d'Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques, ce Général achevoit de soumettre le Malabar, qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille, après ses nouveaux succès, dans le centre de ses conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la discipline militaire, & se montra actif, prévoyant, sage, juste, humain, désintéressé. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens, que, long-temps après sa mort, ils alloient à son tombeau, pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515, sans richesses, & dans la disgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu suspect.

XVIII. Causes de la grande énergie des Portugais.

Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires, & de la rapidité de ses conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration, les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander! Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance, faire de si grandes choses? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes, & ils faisoient trembler l'Empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent, & ils attaquoient des troupes, qui, souvent avec des armes égales, disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les

Portugais, & quels resſorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Il y avoit près d'un ſiecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorſque le Comte Henri, de la maiſon de Bourgogne, débarqua en Portugal avec pluſieurs Chevaliers François, dans le deſſein d'aller faire la guerre en Caſtille ſous le célebre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les ſeconder contre les infideles; les Chevaliers y conſentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'inſtitution de la Chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine, cet amour de la gloire ſubſtitué à celui de la patrie; cet eſprit épuré de la lie des ſiecles barbares, né des vices même du gouvernement féodal, pour en réparer ou temporer les maux: la Chevalerie reparut alors ſur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans ſa naiſſance en France & en Angleterre. Les Rois chercherent à la conſerver, à l'étendre, par l'établiſſement de pluſieurs ordres formés ſur le modele des anciens, & dont l'eſprit étoit le même; c'eſt-à-dire, un mélange d'héroïſme, de galanterie & de dévotion.

Les Rois élevoient encore l'eſprit de la nation par la ſorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la Nobleſſe, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils aſſembloient ſouvent les Etats généraux, ſans leſquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces Etats qu'Alphonſe reçut le ſceptre après la priſe de Lisbonne. Ce fut avec eux que ſes ſucceſſeurs donnerent long-temps des loix. Pluſieurs de ces loix étoient propres à inſpirer l'amour de grandes choſes. La nobleſſe étoit accordée à des ſervices de diſtinction; à celui qui avoit tué ou pris un Général ennemi,

ou ſon écuyer ; à celui qui, priſonnier chez les Maures, avoit refuſé de racheter ſa liberté par le ſacrifice de ſa religion. On ôtoit la nobleſſe à quiconque inſultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguiſoit la vérité au Roi.* Si cet uſage a ceſſé, eſt-ce la faute des ſujets qui n'ont pas oſé dire la vérité aux Souverains, ou la faute des Souverains qui n'ont pas voulu l'entendre ?

Les guerres que les Portugais avoient ſoutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même-temps des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatiſme féroce, mais brillant, que les Papes avoient répandu dans le temps des croiſades. Les Portugais étoient donc des Chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfants, & pour leurs Rois, Chevaliers comme eux. C'étoient encore des croiſés qui, défendant le chriſtianiſme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puiſſance très-bornée : or ce n'eſt guere que dans les petits Etats, ſouvent en danger, qu'on ſent pour la patrie un enthouſiaſme que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouiſſent de plus de ſécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne ſe perdirent pas après l'expulſion des Maures. On pourſuivit ces ennemis de l'Etat & de la foi juſqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les Rois de Caſtille & de Léon. Enfin, pendant les temps qui précéderent les expéditions de l'Inde, la Nobleſſe, éloignée des villes & de la Cour, conſervoit dans ſes châteaux les portraits & les vertus de ſes peres.

Dès qu'il fut queſtion de tenter des conquêtes en Afrique & en Aſie, une paſſion nouvelle s'u-

nit à tous les resſorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette paſſion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, ſervir l'Etat & faire des converſions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, juſqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richeſſes, qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les paſſions nobles firent place au luxe & aux jouiſſances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foibleſſe des ſucceſſeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choiſit lui-même pour vice-Rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, ſuccéda à ſes projets. Il abolit une coutume barbare établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples conſultoient des ſorciers ſur la deſtinée de leurs enfants. Si les devins promettoient à ces enfants une deſtinée heureuſe, on les laiſſoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conſerver ces enfants. Il eut à lutter quelque temps contre les mouvements dont ſa nation étoit menacée aux Indes. Lorſqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne ſongea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet Empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le deſſein. Il avoit rencontré à Malaca des vaiſſeaux & des négociants Chinois, & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politeſſe, d'attachement aux bienſéances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la Nobleſſe même. Il invita les

Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance, la richesse, les mœurs de leur vaste Empire, & il fit part de ses découvertes à la Cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée, en Europe, de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme, cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce Capitaine; on crut ce qu'il disoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un Ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andréade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux; il fit part aux Mandarins qui commandoient à Canton, du sujet de son arrivée, & il leur remit l'Ambassadeur, qui fut conduit à Pékin.

Cet Ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'Empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance & la variété de leurs productions; l'extérieur sage & doux des peuples; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'Ambassadeur Portugais,

accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

XX. Etat de la Chine, selon ses panégyristes.

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être sortira-t-il de ce contraste quelque lumiere propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est un image du cahos où étoit la matiere avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les Etats & les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus ; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulieres. Mais dans les Etats, la société trouble & rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, & tantôt un peuple informe & sauvage, engloutir dans ses irruptions une foule d'Etats brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet Empire, borné au Nord par la Tartarie Russe, au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient, par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, le fanatisme, le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la briéveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts,

ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un Etat durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui environnoit ces heureux habitants a dû ſe réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle preſque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a ſouffertes : plus heureuſe d'avoir policé ſes vainqueurs, que ſi elle eût détruit ſes ennemis.

Une région ſi anciennement policée doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'induſtrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit poſſible. La plupart n'ont conſervé que la pente qu'exigeoit la facilité des arroſements, regardés, avec raiſon, comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de ſucs aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de boſquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des ſpectateurs oiſifs, ſemble interdite au peuple, & cachée à ſes yeux, comme ſi l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à ſa ſubſiſtance ? La terre n'y eſt pas ſurchargée de ces parcs, de ces forêts immenſes qui fourniſſent moins de bois aux beſoins de l'homme, qu'ils ne détruiſent de guérets & de moiſſons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaiſir des grands & le déſeſpoir du laboureur. A la Chine, le charme des maiſons de campagne ſe réduit à une ſituation heureuſe, à des cultures agréablement diverſifiées, à des arbres irréguliérement plantés, à quelques monceaux d'une pierre poreuſe, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux ſont généralement coupés en terraſſes, ſoutenues par des murailles ſeches. On y reçoit les pluies & les ſources dans des réſervoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivieres qui baignent le pied d'une colline, en arroſent la cime & la pente, par un effet de cette induſtrie, qui, ſimplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes ce que mille ne ſavent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une eſpece de radis qui fournit de l'huile, ſuccede le coton, qui, lui-même eſt remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'eſt pas invariable, mais il eſt commun.

On voit ſur la plupart des montagnes, qui refuſent de la nourriture aux hommes, des arbres néceſſaires pour la charpente des édifices, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux beſoins de l'Empire. Celles d'or ont été abandonnées, ſoit qu'elles ne ſe ſoyent pas trouvées aſſez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, ſoit que les parties que les torrents en détachent, ayent été jugées ſuffiſantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans des eſpaces de temps proportionnés aux maſſes d'eau; la mer qui fait un pas en dix ſiecles, mais dont chaque pas fait cent révolutions ſur le globe, couvroit autrefois les ſables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce ſont les plus belles Provinces de l'Empire. Les Chinois ont repouſſé, contenu, maîtriſé l'Océan, comme les Egyptiens dompterent le Nil. Ils ont rejoint au Continent des terres que

les eaux en avoient ſéparées. Ces peuples oppoſent à l'action de l'Univers, la réaction de l'induſtrie; & tandis que les nations les plus célebres ont ſecondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du temps dans la dévaſtation du globe, ils combattent & retardent les progrès ſucceſſifs de la deſtruction univerſelle, par des efforts qui paroîtroient ſurnaturels, s'ils n'étoient continuels & ſenſibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainſi dire, la culture des eaux. Du ſein des rivieres, qui, communiquant entre elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que ſur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan, lui-même, eſt couvert & ſillonné de milliers de barques, dont les mâts reſſemblent de loin à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs établis ſur ces bâtiments, de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail pour conſidérer ſon vaiſſeau le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe qui paroiſſoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangere à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien.

Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'Empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les Provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz qui eſt continuellement ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz qui a moins

de volume, moins de goût, moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi abondants & d'auſſi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrêmité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils ſont plus multipliés au Sud, où, avec le poiſſon, ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'uſage eſt général dans d'autres Provinces. Mais ce qu'on connoît, ce qu'on pratique univerſellement, c'eſt l'amélioration des terres. Tout engrais eſt conſervé, tout engrais eſt mis à profit avec la vigilance la plus éclairée ; & ce qui ſort de la terre féconde y rentre pour la féconder encore. Ce grand ſyſtême de la nature, qui ſe reproduit de ſes débris, eſt mieux entendu, mieux ſuivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde.

La premiere ſource de l'économie rurale des Chinois, eſt le caractere de la nation la plus laborieuſe que l'on connoiſſe, & l'une de celles dont la conſtitution phyſique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année ſont pour elle des jours de travail, excepté le premier, deſtiné aux viſites réciproques des familles, & le dernier, conſacré à la mémoire des ancêtres. L'un eſt un devoir de ſociété, l'autre un culte domeſtique. Chez ce peuple de ſages, tout ce qui lie & civiliſe les hommes eſt religion, & la religion elle-même n'eſt que la pratique des vertus ſociales. C'eſt un peuple mûr & raiſonnable, qui n'a beſoin que du frein des loix civiles pour être juſte. Le culte intérieur eſt l'amour de ſes peres, vivants ou morts ; le culte public eſt l'amour du travail ; & le travail le plus religieuſement honoré, c'eſt l'agriculture.

On y révere la générosité de deux Empereurs, qui, préférant l'Etat à leur famille, écarterent leurs propres enfants du trône pour y faire asseoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs qui jetterent les germes du bonheur & de la stabilité de l'Empire, dans le sein fertile de la terre; source intarissable de la réproduction des moissons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces Rois agricoles, tous les Empereurs de la Chine le sont devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, est d'ouvrir la terre au printemps, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire, des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur solemnel que le Prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus, comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un Roi : c'est le pere des peuples, qui, la main appesantie sur le soc, montre à ses enfants les véritables trésors de l'Etat. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jetter les semence que la terre demande. L'exemple du Prince est suivi dans toutes les Provinces; & dans la même saison, les Vice-Rois y répetent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton, ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but est d'encourager au travail, ne soit pas substituée dans nos climats à tant de fêtes religieuses, qui semblent inventées par la fainéantise pour la stérilité des campagnes.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la Cour de Pékin se livre sérieusement à des travaux cham-

pêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le Prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage, rendu par le Souverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion, eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs, qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la Cour pour éclairer le Prince ; & l'Etat le fait voyager dans les Provinces, pour former les peuples à ſa méthode. Enfin, dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle ; dans un pays où l'on ne diſtingue, ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mérite ; pluſieurs des Magiſtrats & des hommes élevés aux premieres charges de l'Empire, ſont choiſis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragements qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui, de ſa nature, ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt en commun ; tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe, ſont libres. Un citoyen qui poſſede un champ, acquis ou tranſmis, ne ſe le voit pas diſputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les Prêtres même, ſi hardis par-tout à former des prétentions ſur les terres & ſur les hommes, n'ont jamais oſé le tenter à la Chine. Ils y ſont, à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouiſſent, quoique ſouvent

mendiants, de poſſeſſions trop vaſtes; mais du moins ne perçoivent-ils pas ſur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit ſoutenu que les aumônes qu'il recevoit, étoient une rétribution due à la ſainteté de ſon caractere.

La modicité des impôts acheve d'aſſurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'Empire. Le premier, qui eſt perſonnel, eſt payé par chaque citoyen, depuis vingt juſqu'à ſoixante ans dans la proportion de ſes facultés; le ſecond, qui porte ſur les productions, ſe réduit au dixieme, au vingtieme, au trentieme, ſuivant la qualité du ſol. Sans doute quelques Empereurs, quelques Miniſtres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes; mais comme c'eſt une entrepriſe longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſe flatter de vivre aſſez pour en voir le ſuccès, on y aura renoncé. Les méchants veulent jouir ſans délai, & c'eſt ce qui les diſtingue des bons adminiſtrateurs. Ceux-ci ſe contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, ſans eſpérance de les voir eux-mêmes proſpérer : mais ils aiment la génération à naître comme la génération vivante.

La maniere de lever les contributions à la Chine, eſt auſſi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impoſe au contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, eſt qu'on envoye chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, juſqu'à ce qu'ils ayent payé leur dette à l'Etat. C'eſt la commiſération, c'eſt l'humanité qu'on va ſolliciter dans le cœur du citoyen, par le ſpectacle de la miſere, par les cris & les pleurs de

la faim, & non pas révolter ſon ame, & ſoulever ſon indignation par les recherches & les viſites importunes de la finance Européenne, par la violence des ſaiſies, par les menaces d'une ſoldateſque inſolente, qui vient s'établir, à diſcrétion, dans une maiſon ouverte aux cent bouches du fiſc.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres, & en argent la capitation. Les officiers municipaux verſent ces produits dans le tréſor de l'Etat, par les mains du receveur de la province. La deſtination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On ſait qu'une partie de cette redevance eſt employée à la nourriture du magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne ſort du fiſc que pour les beſoins publics. Enfin, il en reſte dans les magaſins pour les temps de diſette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les temps d'abondance.

Des peuples, qui jouiſſoient de tant d'avantages, ont dû ſe multiplier prodigieuſement dans une région où les femmes ſont extrêmement fécondes; où rien n'eſt ſi rare que la débauche; où l'étendue des droits paternels inſpire néceſſairement la paſſion d'une poſtérité nombreuſe; où il regne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impoſſible; où le genre de vie eſt généralement ſimple, peu diſpendieux, & tend toujours à la plus auſtere économie; où les guerres ne ſont, ni fréquentes, ni meurtrieres; où le célibat eſt proſcrit par les mœurs; où la ſalubrité du climat repouſſe les épidémies. Auſſi n'y a-t-il pas dans l'Univers de contrée auſſi peuplée. Elle l'eſt même trop, puiſque les annales de l'Empire atteſtent qu'il y a peu de mauvaiſes récoltes qui n'occaſionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les cauſes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du deſpotiſme. Ces révolutions fréquentes ſuppoſent un peuple aſſez éclairé pour ſentir que le reſpect qu'il porte au droit de la propriété, que la ſoumiſſion qu'il accorde aux loix, ne ſont que des devoirs du ſecond ordre ſubordonnés aux droits impreſcriptibles de la nature, qui n'a dû former des ſociétés que pour le beſoin de tous les hommes qui les compoſent. Ainſi, lorſque les choſes de premiere néceſſité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoiſſent plus une puiſſance qui ne les nourrit pas. C'eſt le devoir de conſerver les peuples, qui fait le droit des Rois. Ni la religion, ni la morale, ne dictent d'autres maximes à la Chine.

L'Empereur ſait qu'il regne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles font ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cet eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun & ſi contagieux, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en un fantôme religieux, à qui tout eſt permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis ſur le trône. Il eſt ſi convaincu que le peuple connoît ſes droits & les fait défendre, que, lorſqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque ſans examen, & le livre à un tribunal qui le pourſuit, s'il eſt coupable. Mais ce magiſtrat, fût-il innocent, il ne ſeroit pas remis en place. C'eſt un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un inſtituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ſes enfants lui portoient. Une complaiſance, qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y ſeroit la ſource d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la

Chine, où les habitans ſont naturellement doux & juſtes, & où le gouvernement eſt conſtitué de maniere que ſes délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette néceſſité où eſt le Prince d'être juſte, doit le rendre plus ſage & plus éclairé. Il eſt à la Chine, ce qu'on veut faire croire aux autres Princes qu'ils ſont par-tout, l'idole de la nation. Il ſemble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine eſt une famille dont l'Empereur eſt le patriarche. Ce n'eſt pas comme conquérant, ce n'eſt pas comme légiſlateur, qu'il a de l'autorité; c'eſt comme pere; c'eſt en pere qu'il eſt cenſé gouverner, récompenſer & punir. Ce ſentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les ſoldats du monde & les artifices des miniſtres n'en peuvent donner aux deſpotes des autres nations. On ne ſauroit imaginer quel reſpect, quel amour les Chinois ont pour leur Empereur, ou, comme ils le diſent, pour le pere commun, pour le pere univerſel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation domeſtique. A la Chine, un pere, une mere conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfants, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial, ſont le reſſort de cet Empire: c'eſt le ſoutien des mœurs: c'eſt le lien qui unit le prince aux ſujets, les ſujets au Prince, & les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu, par les degrés de ſa perfection, au point d'où tous les autres ſont partis, & d'où ils ſemblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui eſt celui de la nature même.

Cependant cette morale ſublime, qui perpétue depuis tant de ſiecles le bonheur de l'Empire Chi-

nois, se seroit peut-être insensiblement altérée, si des distinctions chimériques attachées à la naissance, eussent rompu cette égalité primitive, que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talents & aux vertus. Dans tous nos gouvernements d'Europe, il est une classe d'hommes qui apportent, en naissant, une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance, tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espece particuliere ; & sûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution, à laquelle on a dû tant de ministres médiocres, de magistrats ignorants, & de mauvais généraux ; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'Empire, n'a d'autres avantages, au moment de sa naissance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On ennoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importants : mais cette distinction purement personnelle, est enfermée avec lui dans le tombeau ; & il ne reste à ses enfants que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux, qu'ils sont tous freres. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux ; il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces diſtinctions frivoles, que la naiſſance établit entre les hommes, dans preſque tout le reſte de l'univers, le mérite perſonnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes ſages & éclairés ſe livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'adminiſtration publique. Ce ſont les talents & les connoiſſances qui font ſeules admettre dans ce corps reſpectable. Les richeſſes n'y donnent aucun droit. Les mandarins choiſiſſent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'aſſocier, & ce choix eſt toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes claſſes de mandarins, & l'on s'éleve des uns aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'eſt parmi ces mandarins que l'Empereur, par un uſage auſſi ancien que l'Empire même, choiſit les Miniſtres, les Magiſtrats, les Gouverneurs de Province; en un mot, tous les adminiſtrateurs qui, ſous différentes qualités, ſont appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guere tomber que ſur des ſujets capables, éprouvés; & le bonheur des peuples eſt ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette conſtitution, il n'y a de dignité héréditaire que celle de l'Empereur: & l'Empire même ne paſſe pas toujours à l'aîné des Princes, mais à celui que l'Empereur & le Conſeil ſuprême des mandarins en jugent le plus digne. Auſſi l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle juſque dans la famille impériale. C'eſt le mérite qui brigue le trône, & c'eſt par les talents qu'un héritier y parvient. Des Empereurs ont mieux aimé chercher des ſucceſſeurs dans une maiſon étrangere, que de laiſſer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les Vice-Rois & les Magistrats participent à l'amour du peuple, comme à l'autorité du Monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent, comme il en a pour celles du Chef de l'Empire. Il n'est pas enclin aux séditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaisance, le respect pour les loix. Ils répandent sans cesse ces sentiments dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le Prince même ne donne pas un édit, qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La superstition qui, par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le despotisme ou renverse les trônes, la superstition est sans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolerent, mal-à-propos peut-être; mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés, qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes, les devoirs de la morale, & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer sur le sort de l'Etat.

Confucius, dont les actions servirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la

mémoire eſt également honorée, la doctrine également chérie de toutes les claſſes & de toutes les ſectes ; Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'eſt que la loix naturelle, qui devroit être la baſe de toutes les religions de la terre, le fondement de toute ſociété, la regle de tous les gouvernements. La raiſon, dit Confucius, eſt une émanation de la Divinité ; la loi ſuprême n'eſt que l'accord de la nature & de la raiſon. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du Ciel.

Ce Ciel eſt Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'eſt point au ciel viſible & matériel que nous adreſſons des ſacrifices*, dit l'Empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710 : *c'eſt au Maître du ciel.* Ainſi l'athéiſme, quoiqu'il ne ſoit pas rare à la Chine, n'y eſt point avoué ; on n'en fait pas une profeſſion publique. Ce n'eſt point un ſignal de ſecte, ni un objet de perſécution. Il y eſt ſeulement toléré comme la ſuperſtition.

L'Empereur, ſeul Pontife de la nation, eſt auſſi juge de la religion : mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte ; comme l'un & l'autre ont été formés pour la ſociété, le Souverain n'a ni intérêts, ni intention d'employer cette unité de puiſſance qu'il a dans les mains, à tyranniſer le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le Prince l'abus du pouvoir deſpotique, il eſt d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'eſt plus difficile que de les changer, parce qu'elles ſont inſpirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoiſſe. On ne ſe preſſe point d'inſtruire les enfants avant l'âge de cinq ans,

Alors on leur apprend à écrire; & ce ſont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choſes ſenſibles, dont on tâche en même-temps de leur donner des idées juſtes. Enſuite on remplit leur mémoire de vers ſentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'eſt la philoſophie de Confucius qu'on leur enſeigne. Telle eſt l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfants qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même : mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différents états de la vie.

Les mœurs, à la Chine, ſont preſcrites par les loix, & maintenues par les manieres, que preſcrivent auſſi les loix. Les Chinois ſont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes ſur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politeſſe eſt fort long; & les dernieres claſſes des citoyens en ſont inſtruites, & s'y conforment comme les mandarins & la Cour.

Les loix de ce code ſont inſtituées, ainſi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'eſt qu'une famille, & pour preſcrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il eſt vrai, la cérémonie à la place du ſentiment : mais combien ſouvent ne le font-elles pas revivre ! Elles ſont une ſorte de culte qu'on rend ſans ceſſe à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le reſpect pour la vertu même; & ſi, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient auſſi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme

il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompenſe la vertu par des honneurs. Ainſi l'honneur eſt un des reſſorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'eſt pas le reſſort principal; il y eſt plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles inſtitutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes ſont le plus humains. Auſſi voit-on l'humanité des Chinois juſque dans ces occaſions où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice, & la juſtice que de la rigueur. Les priſonniers ſont détenus dans des logements propres & commodes, où ils ſont bien traités juſqu'au moment de leur ſentence. Souvent toute la punition d'un homme riche ſe réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque temps chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique ſont l'hiſtoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a preſque pas beſoin de ſes ſentiments : cependant on inſpire les uns pour donner du prix aux autres.

L'eſprit patriotique, cet eſprit ſans lequel les Etats ſont des peuplades, & non pas des nations, eſt plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'eſt peut-être dans aucune république. C'eſt une choſe commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs, d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui reſſentent plutôt l'humanité bienfaiſante que l'oſtentation de la généroſité, ne ſont pas rares à la Chine.

Il y a des temps où elles ont été communes, d'autres temps où elles l'ont été moins : mais la

corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoient. La derniere invasion des Tartares les avoit changées : elles s'épurent à mesure que les Princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leurs pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre la caractere estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille, ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'éleve aux emplois que des hommes de la secte des lettrés, dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres seront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui, depuis très-long-temps, en tenoit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manieres arrêtent les mouvements de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets

d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité, les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies, ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siecles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences, il y a trois cents ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet Empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la premiere étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au-lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique : si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savants sur la population & la subsistance; si chacun, outre les devoirs publics dont la connoissance même est une longue science, a des devoirs particuliers, soit de famille ou de profession, chez un tel peuple, les sciences spéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois, toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation, dont toute la vie est réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des usages publics & domestiques, doit être naturellement souple, modérée, paisible & pa-

cifique. La raiſon & la réflexion, qui préſident à ſes leçons & à ſes penſées, ne ſauroient lui laiſſer cet enthouſiaſme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit ſon ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effuſion du ſang, le pillage & le maſſacre ſi familiers à tout peuple ſoldat. Avec cet eſprit, eſt-il étonnant que les Chinois ne ſoient pas belliqueux? Leur milice eſt innombrable, mais ignorante, & ne ſait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas ſu combattre : mais ils ont ſu mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'eſprit guerrier : mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la ſcience de la guerre. Quand on ſoumet ſes conquérants par les mœurs, on n'a pas beſoin de dompter ſes ennemis par les armes.

Quel eſt l'homme aſſez indifférent au bonheur d'une portion conſidérable de l'eſpece humaine, pour ne pas deſirer que l'Etat de la Chine ſoit tel que nous venons de l'expoſer? Ecoutons cependant ceux qui croyent pouvoir en douter.

XXI. Etat de la Chine, ſelon ſes détracteurs.

Pour juger, diſent-ils, d'une nation, également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigenes qui n'ont pas celle d'en ſortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu ſolides peut-être, mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce feront les faits même allégués par les admirateurs de la Chine. Nous les avouerons ſans les diſcuter, & nous nous contenterons d'en tirer les conſéquences qui en découlent néceſſairement.

1°. La Chine jouiſſoit ou étoit affligée d'une population immenſe, lorſqu'elle fut conquiſe par les

les Tartares ; & de ce que les loix de cet Empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien ſages.

Cette ſoumiſſion du Tartare au gouvernement Chinois, ne nous paroît pas une preuve de ſa bonté. La nature veut que les grandes maſſes commandent aux petites ; & cette loi s'exécute au moral comme au phyſique. Or, ſi l'on compare le nombre des conquérants de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare, il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les uſages, les mœurs, la légiſlation de cinquante mille hommes ; & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaiſes, n'en ayant point à leur ſubſtituer ? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'eſt la lâcheté de la nation, c'eſt ſon indifférence pour ſes maîtres, un des principaux caractères de l'eſclave. Paſſons à la population de la Chine.

2°. L'agriculture a été de temps immémorial en honneur à la Chine. C'eſt un fait ſur lequel il n'y a pas deux ſentiments. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix ; qui n'éprouve point de révolutions ſanglantes ; qui n'eſt ni opprimée par la tyrannie, ni dévaſtée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramaſſer dans la plaine un panier de terre, le porter au ſommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites paliſſades, doit abonder en habitants. En effet, ces habitants ſe livreroient-ils à des travaux inſenſés, ſi la plaine où ils ont ramaſſé la poignée de terre, étoit inculte, déſerte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper ? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, reſteroient-ils entaſſés aux environs des

villes? La Chine & toute la Chine eſt donc très-peuplée.

Le pays eſt coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux ſeroient ſuperflus, s'ils n'établiſſoient pas une communication néceſſaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, ſinon un grand mouvement intérieur, & conſéquemment une population très-conſidérable?

Toute contrée agricole, où les diſettes ſont fréquentes, où ces diſettes ſoulevent des milliers d'hommes; où dans ces ſoulevements il ſe commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillages qu'il ne s'en commettroit dans l'irruption d'une horde de ſauvages, & où, le temps de la diſette & de la révolte paſſé, l'adminiſtration ne recherche pas le coupable, renferme certainement plus d'habitants qu'elle n'en peut nourrir. Ne ſeroit-ce pas le plus abſurde des peuples que le Chinois, ſi le défaut accidentel des ſubſiſtances provenoit de ſa négligence, ſoit à cultiver ſes terres, ſoit à pourvoir à ſes approviſionnements? Mais la Chine, pays immenſe, contrée fertile, ſi bien cultivée, ſi merveilleuſement adminiſtrée, n'en eſt pas moins expoſée à cette ſorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitants que d'arpents de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un ſentiment ſi naturel qu'il eſt commun à l'homme & à la brute, la tendreſſe des peres & des meres pour leurs petits, & où l'on ſe réſout à les tuer, à les étouffer, à les expoſer, ſans que la vindicte publique s'y oppoſe, a trop d'habitants, ou eſt habité par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre ſur la ſurface du globe. Or, c'eſt ce qui ſe paſſe à la Chine; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce ſeroit jetter de l'incertitude ſur tous les autres.

Mais un dernier phénomene qui acheve de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences & des arts, depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus sublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problême des trois corps. C'est-là sur-tout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent parmi nous : *A quoi cela sert-il ?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdise l'oisiveté, l'esprit de méditation, & qui tienne la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins. La Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle est la plus corrompue ? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui la composent ? Et que me répliqueroit-on si j'assurois que les mœurs Chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'Empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger au Chinois, donne de l'éclat aux vertus & tempere les vices ?

Ne puis-je pas demander quel est & quel doit être le caractere d'un peuple où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une Province fondre sur une autre Province, & en égorger impitoyablement, impunément les habitants ? Si ce peuple peut

avoir des mœurs bien douces? Si une nation où les loix ne préviennent ni ne puniſſent l'expoſition ou le meurtre des nouveaux-nés, eſt civiliſée ou barbare? Si le ſentiment de l'humanité, la bienfaiſance, la commiſération y ſubſiſtent dans un degré bien éminent? & ſi un peuple, que les circonſtances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, eſt bien ſage, lorſqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remede auſſi ſimple, auſſi ſûr, à des malheurs effroyables & toujours renaiſſants?

Il eſt difficile juſqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoiſe. Voyons ſi l'examen de la conſtitution de l'Empire, de la conduite du Souverain & de ſes Miniſtres, de la ſcience des lettrés & des mœurs du peuple, ne nous en donneront pas une idée plus ſublime.

3°. Un auteur grave, qui n'eſt pas dans la foule des admirateurs de la ſageſſe chinoiſe, dit expreſſément que *le bâton eſt le ſouverain de la Chine.* Sur ce mot plaiſant & profond, on aura, je crois, quelque peine à ſe perſuader qu'une nation, où l'homme eſt traité comme on traite ailleurs les animaux, ait quelque choſe des mœurs ombrageuſes & délicates de notre Europe, où un mot injurieux ſe lave dans le ſang, où la menace du geſte ſe venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & bénin. Tant mieux, ajouteront nos antagoniſtes.

Cependant, c'eſt comme pere de ſes ſujets que le Prince, à la Chine, eſt conſidéré, obéi, reſpecté..... Et nous ajouterons à notre tour : tant pis. Cela me garantit bien l'humble ſoumiſſion des enfants, mais non la bonté du pere. Veut-on précipiter un peuple dans une abjection dont il ne ſe relevera jamais? On n'a qu'à conſacrer le titre de deſpote par celui de pere. Par-tout les enfants

qui osent lever la main sur leurs parents, sont des monstres rares; & , malgré l'autorité des loix qui limitent l'autorité paternelle, les parents qui maltraitent leurs enfants ne sont malheureusement partout que des monstres trop communs. L'enfant ne demande point à son pere compte de sa conduite; & la liberté, sans cesse en péril, si le chef est à l'abri de toute poursuite par sa qualité infiniment respectacle de pere, sera nulle sous un despote qui imposera un silence absolu sur son administration.

Nous nous trompons peut-être : mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie; de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux, les plus insinuants, les plus respectueux, les plus timides, les plus vils & les moins dangereux des esclaves; à moins qu'il ne se soit fait, en leur faveur, une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les siecles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme parternel? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrete pour ses peres. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil? La bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit..... *L'Empereur sait qu'il regne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur*.... Y a-t-il entre le Chinois & l'Européen quelque différence sur ce point?.... *L'Empereur sait que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône*.... Est-ce que les histoires anciennes & modernes n'offrent pas des exemples de ce juste &

terrible châtiment ? Qu'ont-ils produit ? Dira-t-on que le Chinois ſouffre l'oppreſſion plus impatiemment que l'Anglois ou le François, ou que la Chine n'a été, n'eſt, & ne ſera jamais gouvernée que par des monarques accomplis ? O révérence des temps paſſés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de ſottiſes ! La clémence, la fermeté, l'application, les lumieres, l'amour des peuples, la juſtice, ſont des qualités que la nature n'accorde, même ſéparées, qu'à des hommes rares ; & il n'en eſt preſque aucun en qui elles ne ſoient malheureuſement plus ou moins affoiblies par la dangereuſe jouiſſance du pouvoir ſuprême. La Chine ſeule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres ſociétés, & qui durera autant qu'elles.

Aſſurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours ſubſiſtant, qui tient un compte fidele & rigoureux des actions de l'Empereur....* Et ce tribunal n'exiſte-t-il pas dans toutes les contrées ? Les Souverains l'ignorent-ils ? le redoutent-ils ? le reſpectent-ils ? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'eſt que le nôtre, compoſé de la maſſe entiere de la nation, eſt incorruptible, & que le tribunal Chinois n'eſt composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuſe contrée que la Chine ! O la contrée unique, où l'hiſtoriographe du Prince n'eſt ni puſillanime, ni rampant, ni acceſſible à la ſéduction, & où le Prince, qui peut faire couper la tête ou la main à ſon hiſtoriographe, pâlit d'effroi, lorſque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons Rois qui craigniſſent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la poſtérité.

Auſſi, les Souverains de la Chine ſont-ils bons, juſtes, fermes, éclairés..... Tous, ſans exception ;

Il en eſt, je crois, du palais Impérial de la Chine comme du palais du Souverain de toutes les autres contrées. Il eſt un, au milieu de la multitude innombrable des habitations des ſujets : c'eſt-à-dire, que pour une fois qu'il arrive au génie & à la vertu de tomber du ciel ſur la demeure du maître, cent mille fois ils doivent tomber à côté. Mais cette loi de la nature n'a peut-être pas lieu à la Chine comme en Europe, où nous ſerions trop heureux, ſi, après dix mauvais ſucceſſeurs d'un bon Roi, il en naiſſoit un qui lui reſſemblât.

Mais l'autorité ſouveraine eſt limitée à la Chine.... Où ne l'eſt-elle pas? Comment, par qui eſt-elle limitée à la Chine? Si la barriere qui protege le peuple n'eſt pas hériſſée de lances, d'épées, de baïonnettes dirigées vers la poitrine ou la tête ſacrée de l'Empereur, pere & deſpote, nous craindrons, mal-à-propos peut-être, mais nous craindrons que cette barriere ne ſoit à la Chine qu'une grande toile d'araignée ſur laquelle on auroit peint l'image de la juſtice & de la liberté, mais au travers de laquelle, l'homme qui a de bons yeux apperçoit la tête hideuſe du deſpote. Y a-t-il eu un grand nombre de tyrans dépoſés, empriſonnés, jugés, mis à mort? Voit-on ſur la place publique un échafaud ſans ceſſe dégouttant du ſang des Souverains? Pourquoi cela n'eſt-il pas?

Pourquoi?... *C'eſt que la Chine eſt revenue, par une ſuite de révolutions, à l'état dont les autres contrées ſe ſont éloignées, au gouvernement patriarchal....* Nous en demandons pardon à nos adverſaires : mais le gouvernement patriarchal d'une contrée immenſe, d'une famille de deux cents millions d'individus, nous paroît une idée preſque auſſi creuſe que celle d'une République de

la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain ſuppoſe une contrée aſſez étroite pour le prompt & facile concert des volontés ; le gouvernement patriarchal, un petit peuple Nomade renfermé ſous des tentes. La notion du gouvernement patriarchal de la Chine eſt une eſpece de rêverie qui feroit ſourire l'Empereur & ſes mandarins.

4°. *Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, l'Empire eſt en paix....* Choſe ſinguliere ! L'Empire eſt en paix, & cela par la raiſon même qui devroit ſouvent le troubler ; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique, lorſqu'il vouloit que les grandes places ne fuſſent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

Ces hommes d'Etat n'excitent point de troubles : c'eſt un fait..... Et ç'en eſt peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parents à protéger, point de flatteurs à combler de graces, point de mignons ou de maîtreſſes à enrichir : également ſupérieur à la ſéduction & à l'erreur. Mais ce qui eſt très-inconteſtable, c'eſt que les Magiſtrats ou chefs de la juſtice promenent eux-mêmes, ſans pudeur, les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or, qu'eſt-ce qu'un Magiſtrat portant ſa banniere ou l'enſeigne de ſon aviliſſement, ſans en être moins fier ? Qu'eſt-ce qu'un peuple chez lequel ce Magiſtrat n'eſt pas moins honoré ?

5°. Après le Souverain & le Mandarin ſe préſente le Lettré ; & qu'eſt-ce que le Lettré ?...... C'eſt un homme élevé dans une doctrine qui inſpire l'humanité, qui la prêche ; qui prêche l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les loix ; qui répand ces ſentiments dans le peuple, & lui en montre l'utilité....

Et n'avons-nous pas dans nos écoles, dans nos chaires, parmi nos Eccléſiaſtiques, nos Magiſtrats & nos Philoſophes, des hommes qui ne le cedent, je crois, aux lettrés, ni en lumieres, ni en bonnes mœurs; qui exercent les mêmes fonctions, de vive voix & par écrit, dans la capitale, dans les grandes villes, dans les moindres cités, dans les bourgs & dans les hameaux. Si la ſageſſe d'une nation étoit proportionnée au nombre de ſes docteurs, aucune ne ſeroit plus ſage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes claſſes de l'Empire. Deſcendons maintenant aux conditions inférieures, & jettons un coup-d'œil ſur les mœurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous? d'infâmes ſcélérats exerçant les fonctions de la police; l'innocent condamné, battu, fouetté, empriſonné; le coupable abſous à prix d'argent, ou châtié ſi l'offenſé eſt plus puiſſant: tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maiſons, avec un aſpect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus juſtes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance eſt-elle formée à la Chine? On y contraint un enfant à reſter aſſis des heures entieres, immobile, en ſilence, les bras croiſés ſur la poitrine, dans l'état de méditation & de recueillement. Quel fruit eſpérer d'un exercice habituel auſſi contraire à la nature? Un homme d'un bon ſens ordinaire répondroit, la taciturnité, la fineſſe, la fauſſeté, l'hypocriſie, & tous ces vices accompagnés du ſang-froid particulier au méchant. Il penſeroit qu'à la Chine, la franchiſe, cette aimable franchiſe qui charme dans les enfants, cette naïve ingénuité qui ſe fane à meſure qu'ils avancent en âge, & qui

concilie la confiance univerſelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conſerver, eſt étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politeſſe chinoiſe eſt fort long.....* Un homme d'un bon ſens ordinaire en concluroit qu'elle ceſſe d'être à la Chine l'expreſſion ſimple & naturelle des égards & de la bienveillance; que ce n'eſt qu'une étiquette; & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embraſſent, s'adreſſent les noms les plus tendres & ſe ſecourent, comme une eſpece de momerie d'uſage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manieres......* Un homme d'un bon ſens ordinaire ſoupçonneroit que la juſtice y eſt mieux adminiſtrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; & il douteroit beaucoup que, ſous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer ſon reſſort. Il penſeroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; & ſans avoir vécu ni à Pékin, ni à Nankin, il prononceroit qu'il n'y a aucune contrée ſur la terre où on ſe ſoucie moins de la vertu, & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois, conviennent unanimement que l'on ne ſauroit trop prendre de précautions, ſi l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougiſſent pas même de leur mauvaiſe foi.

Un Européen, arrivé pour la premiere fois dans l'Empire, acheta des marchandiſes d'un Chinois, qui le trompa ſur la qualité & ſur le prix. Les marchandiſes avoient été portées à bord du vaiſſeau, & le marché étoit conſommé. L'Européen ſe flatta

que peut-être il toucheroit le Chinois par des repréſentations modérées, & il lui dit : Chinois, tu m'as vendu de mauvaiſes marchandiſes... Cela ſe peut, lui répondit le Chinois, mais il faut payer.... Tu as bleſſé les loix de la juſtice, & abuſé de ma confiance.... Cela ſe peut, mais il faut payer..... Mais tu n'es donc qu'un fripon, un malheureux ?.... Cela ſe peut, mais il faut payer...... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois ſi renommés par leur ſageſſe ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.... Cela ſe peut, mais il faut payer.... L'Européen après avoir renchéri ſur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta, ſans en avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés : *Cela ſe peut, mais il faut payer*, délia ſa bourſe, & paya. Alors le Chinois prenant ſon argent, lui dit : Européen, au-lieu de tempêter comme tu viens de faire, ne valoit-il pas mieux te taire, & commencer par où tu as fini ? car qu'y as-tu gagné ?

Le Chinois n'a donc pas même un reſte de pudeur commune à tous les frippons qui veulent bien l'être, mais qui ne ſouffrent pas qu'on le leur diſe. Il eſt donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce ſoit ici un exemple particulier. Ce flegme eſt l'effet naturel de cette réſerve qu'inſpire l'éducation chinoiſe.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois obſervent entre eux une fidélité dont ils ſe croyent diſpenſés avec l'étranger. Cela n'eſt pas, parce que cela ne peut être. On n'eſt pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'eſt fait l'habitude de tromper l'étranger, eſt trop ſouvent expoſé à la tentation de tromper ſes concitoyens, pour y réſiſter conſtamment.

11°. Mais à vous entendre, me dira-t-on, la

Chine est presque une contrée barbare.... C'est pis encore. Le Chinois, à demi-civilisé, est à nos yeux un barbare à prétentions, un peuple profondément corrompu, condition plus malheureuse que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare, par un enchaînement de circonstances favorables : mais nous n'en connoissons pas, nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois, en qui ce germe est, non pas étouffé, mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'il *a deux yeux, que nous n'en avons qu'un, & que le reste de la terre est aveugle*? Ce préjugé, l'excessive population, l'indifférence pour les Souverains, qui peut-être en est une suite, l'attachement opiniâtre à ses usages, la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer pendant une suite indéfinie de siecles dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir, ou qui méprise ce qu'il ignore ? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage ? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait ? Nous osons le prédire, le Chinois ne s'améliorera, ni par la guerre, ni par la peste, ni par la famine, ni par la tyrannie plus insupportable, & par cette raison même plus propre que tous les fléaux réunis, à régénérer une nation en l'accablant.

12°. Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois, mais à quoi les Chinois sont-ils bons pour le reste de la terre ? Il semble que leurs panégyristes ayent affecté de leur donner une grandeur colossale, & de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupés, nous, à les montrer tels qu'ils sont : & jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pékin

des ouvrages de philosophie supérieurs à ceux de Descartes & de Locke ; des Traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton, de Leibnitz & de leurs successeurs ; des morceaux de poésie, d'éloquence, de littérature, d'érudition que nos grands écrivains daignent lire, & dont ils soient forcés d'avouer la profondeur, la grace, le goût & la finesse ; des discours sur la morale, la politique, la législation, la finance & le commerce, où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons esprits ; des vases, des statues, des tableaux, de la musique, des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes ; des instruments de physique, des machines où notre infériorité soit bien démontrée : jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos, & nous lui dirons qu'il a peut-être un œil, que nous en avons deux, & nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en-arriere, & qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius dont on parle tant, si l'on le compare à Sidney & à Montesquieu ?

13°. *La nation Chinoise est la plus laborieuse que l'on connoisse....* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille, & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitants ? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le temps du repos, l'entraîne à des actions atroces, & détruit dans son ame l'honneur, la délicatesse, la morale, & même le sentiment d'humanité.

14°. Et l'on ose s'opiniâtrer, après ce que l'on vient d'entendre, à appeller la nation Chinoise *un*

peuples de ſages ! ... Un peuple de ſages, chez lequel on expoſe, on étouffe les enfants; où la plus infâme des débauches eſt commune; où l'on mutile l'homme; où l'on ne ſait, ni prévenir, ni châtier les forfaits occaſionnés par la diſette; où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen; où la connoiſſance de la langue eſt le dernier terme de la ſcience; où l'on garde depuis des ſiecles un idiôme & une écriture à peine ſuffiſants au commerce de la vie; où les inſpecteurs des mœurs ſont ſans honneur & ſans probité; où la juſtice eſt d'une vénalité ſans exemple chez les peuples les plus dépravés; où le légiſlateur, au nom duquel les fronts s'inclinent, ne mériteroit pas d'être lu, ſi l'on n'excuſoit la pauvreté de ſes écrits par l'ignorance du temps où il a vécu; où, depuis l'Empereur juſqu'au dernier de ſes ſujets, ce n'eſt qu'une longue chaîne d'êtres rapaces, qui ſe dévorent, & où le Souverain ne laiſſe engraiſſer quelques-uns de ces intermédiaires que pour les ſucer à ſon tour, & pour obtenir, avec la dépouille du concuſſionnaire, le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il eſt vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine, ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chaſſe, eſt à tous; c'eſt un ordre de choſe fort raiſonnable. Mais un peuple ſi nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ſes moiſſons à la pâture des animaux? Et ſi les hautes conditions s'étoient arrogé une jouiſſance excluſive des forêts & des eaux, ne s'en ſeroit-il pas ſuivi une prompte & juſte vengeance. Tâchons de ne pas confondre les loix de la néceſſité avec les inſtitutions de la ſageſſe.

16°. Les Chinois n'ont-ils pas des Moines plus intrigants, plus diſſolus, plus oiſifs & plus nom-

breux que les nôtres. Des Moines ! des sangsues dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révere.

17°. Il seroit peut-être très-avantageux que dans toutes les régions, ainsi qu'on l'assure de la Chine, l'administration ne fût attachée à aucun dogme, à aucune secte, à aucun culte religieux. Cependant cette tolérance ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'Empire. Le Christianisme a été proscrit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés, soit que les intrigues de ceux qui la prêchoient ayent allarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confere la noblesse à son pere, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages. Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant, pour ne pas s'efforcer d'y répondre ? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres, & sur ce point nous serons aussi sages que les Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la maniere dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au-lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit, sur ses ustensiles, sur ses meubles, sur ses bestiaux, sur sa personne ; au-lieu de le traîner dans une prison, ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumiere dépouillée, il vaut mieux, sans doute, le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit de cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il

pas auſſi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares? On affoiblit, autant qu'on peut, les reproches que mérite la nation Chinoiſe; on releve cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas juſqu'à dire que nous ſommes foux : mais on prononce, ſans héſiter, que c'eſt à la Chine qu'habite la ſageſſe, & l'on ajoute tout de ſuite que, par le dernier dénombrement, il y avoit environ ſoixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologiſtes inſenſés de la Chine, vous écoutez-vous? Concevez-vous bien ce que c'eſt que deux cents millions d'individus entaſſés les uns ſur les autres! Croyez-moi, ou diminuez de la moitié, des trois quarts cette épouvantable population; ou ſi vous perſiſtez à y croire, convenez, d'après le bons ſens qui eſt en vous, d'après l'expérience qui eſt ſous vos yeux, qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir, ni police, ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante....* Cela eſt impoſſible. Enfants, amis du merveilleux, juſques à quand vous bercera-t-on de pareils contes! Tout peuple obligé de lutter ſans ceſſe contre les beſoins, ne ſauroit penſer qu'au moment; & ſans les honneurs rendus publiquement aux ancêtres, cérémonies qui doivent réveiller & entretenir dans les eſprits quelque foible idée, qui s'étende au-delà du tombeau, il faudroit tenir pour démontré, que s'il y a un coin de la terre où le ſentiment de l'immortalité & le reſpect de la poſtérité ſoient des mots vuides de ſens, c'eſt à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême, & qu'il réſulte de ces opinions outrées des contradictions palpables; qu'une exceſſive population eſt incompatible avec de bonnes mœurs, & qu'on décore une multitude

dépravée

dépravée des vertus de quelques rares perſonnages.

Lecteur, on vient de ſoumettre à vos lumieres les arguments des partiſans & des détracteurs de la Chine. C'eſt à vous de prononcer. Et qui ſommes-nous, pour aſpirer à l'ambition de diriger vos arrêts? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que, quoique les deux ſyſtêmes ſoyent appuyés ſur des témoignages reſpectables, ces autorités n'ont pas le grand caractere qu'exigeroit une foi entiere. Peut-être, pour ſe décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes déſintéreſſés, judicieux, & profondément verſés dans l'écriture & dans la langue, de faire un long ſéjour à la Cour de Pékin, de parcourir les Provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine lorſque les Portugais y aborderent, comme ils ne ſe propoſoient que d'en tirer des richeſſes & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernements, qu'ils n'auroient pas profité de ſa ſageſſe. Thomas Perès, leur Ambaſſadeur, trouva la Cour de Pékin diſpoſée en faveur de ſa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Aſie. Elle avoit l'eſtime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andréade, qui commandoit l'eſcadre Portugaiſe, devoit encore augmenter cette eſtime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorſqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir ſatisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès alloit conclure un traité, lorſque Simon d'Andréade, frere de Ferdinand, parut ſur les côtes avec une nouvelle eſcadre. Celui-

ci traita les Chinois, comme, depuis quelque temps, les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit, sans permission, un fort dans l'isle de Taman, & de-là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte ; il fit des Chinois esclaves ; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équiperent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment, & s'échapperent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'Empereur fit mettre Thomas Perès en prison, où il mourut ; & la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite, les Chinois s'adoucirent, & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'isle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espece, des porcelaines, des vernis, des plantes médicinales, & le thé, qui depuis, est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des Mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate, nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite isle de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports

de la Chine. Il fit même le ſiege de Canton. Les Mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaiſſeaux à Sanciam; ils accoururent au ſecours de Canton, & ils en firent lever le ſiege. Ils remporterent une victoire complete ſur le pirate, qu'ils pourſuivirent juſques dans Macao, où il ſe tua.

L'Empereur de la Chine, informé du ſervice que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoiſſance, & leur fit préſent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint floriſſante. Cette place fut avantageuſe au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces iſles.

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaiſſeau Portugais ſur les côtes de ces iſles fameuſes. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour ſe rafraîchir & ſe radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu, & ils apprirent au vice-Roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zele des miſſionnaires, à l'induſtrie des négociants. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand Empire, peut-être le plus ancien du monde après celui de la Chine. Ses annales ſont mêlés de beaucoup de fables; mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie qui s'eſt depuis perpétuée dans la même famille. Ces Souverains, nommé Daïris, étoient à la fois les Rois, les Pontifes de la nation; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les reſſorts de l'autorité ſuprême. Les Daïris étoient des perſonnes ſacrées, les deſcendants, les repréſentants des dieux. La plus légere dé-

sobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtiment sa famille entiere.

Vers le onzieme siecle, ces Princes, plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de la royauté, partagerent l'Etat en plusieurs gouvernements, dont l'administration politique fut confiée à de grands Seigneurs, connus par leurs lumieres & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris souffrit de ce changement. Ils laisserent flotter, comme au hasard, les rênes de l'Empire. Leurs Lieutenants, dont l'ambition étoit inquiete & clairvoyante, trouverent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entre eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entiere fut le fruit de ces mouvements. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes isles qui composent cet Empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans, sujettes à ces grands accidents de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un Etre suprême, l'immortalité de l'ame, & elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand-Prêtre des dieux dont

il étoit iſſu, avoit long-temps régné ſur ſes ſujets avec tout le deſpotiſme que la ſuperſtition exerce ſur les ames. Mais Empereur & grand Pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ſes peuples; ce qui n'eſt pas impoſſible dans les Etats où le ſacerdoce eſt uni à l'Empire.

On ne voit pas que la ſecte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes; manie ſi dangereuſe pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatiſme ſombre, & cette crainte des dieux, qu'on trouve dans preſque toutes les religions, le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient conſacrées à viſiter ſes amis, à paſſer avec eux la journée en feſtins, en réjouiſſances. Les prêtres du Sintos diſoient que les plaiſirs innocents des hommes, étoient agréables à la divinité; que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir, dès ce monde, du bonheur dont ils jouiſſent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois, après avoir fait la priere dans des temples, toujours ſitués au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtiſanes qui habitoient des maiſons ordinairement bâties dans ces lieux conſacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuſes, ſoumiſes à un ordre de moines, qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus ſacré de la nature

Dans toutes les religions, les femmes ont influé ſur le culte, comme prêtreſſes ou comme victimes des dieux. La conſtitution phyſique de leur ſexe, les expoſe à des infirmités ſingulieres, dont les cau-

ſes & les accidents ont quelque choſe d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'eſt par elles, c'eſt en elles que s'operent ces prodiges, dont leur foibleſſe & leur vanité ſe repaiſſent, & que l'aſcendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement faſcinés par l'ignorance & par l'amour. Les impoſteurs ont toujours profité de ces diſpoſitions, pour étayer leur puiſſance ſur la foibleſſe des femmes pour le merveilleux, ſur la foibleſſe des hommes pour les femmes. Les extaſes, les apparitions, les frayeurs & les raviſſements, toutes les ſortes de convulſions appartiennent à la ſenſibilité du genre nerveux. Comme c'eſt ſur tout après la puberté que les ſpaſmes & les vapeurs ſe manifeſtent, le célibat eſt très-propre à les entretenir dans le ſexe le plus ſuſceptible de ces ſymptômes. Auſſi la virginité fut-elle de tout temps convenable à la religion. La dévotion s'empare aiſément d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'hommes. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes; les Romains des veſtales; & le Midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion!

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monaſtique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les inſtitutions contraires, que le climat a dû, ſans doute, établir en des régions où le ciel & le ſol parlent ſi puiſſamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la Zone-Tempérée, d'étouffer les deſirs qui portent les deux ſexes à s'aimer, à s'unir; céder à ce penchant, eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la ſageſſe à le changer en culte. Quel ſujet de reconnoiſſance envers l'Être des êtres, que d'attendre & de recevoir, comme un préſent de ſa main, le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie; l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir; les enfants, gages d'un bonheur qu'ils ſentiront à leur tour! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenſes de la vertu: mais qu'elle profane & dénature, quand elle les repréſente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines! Oh que les hommes ſe ſont éloignés des fondements de la morale, en s'écartant des premiers ſentiments de la nature! Ils ont cherché les liens de la ſociété dans des erreurs périſſables & funeſtes. Si l'homme avoit beſoin d'illuſions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchants de ſon cœur? Quel moraliſte, quel légiſlateur ſublime ſaura trouver, dans les beſoins qui tendent à la conſervation, à la réproduction de l'eſpece, les moyens les plus ſûrs de multiplier les individus, & de les rendre heureux? Qu'il faut plaindre les ames froides, inſenſibles, malheureuſes & dures, à qui ces ſenti-

ments, ces vœux d'un cœur honnête, paroîtroient un délire ou même un attentat!

Tels sont les Budsoïstes, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont espéré l'emporter sur cette religion, par une morale plus sévere. Les Budsoïstes adorent, outre la divinité des Sintoïstes, un Amida, sorte de médiateur entre Dieu & les hommes; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes, par l'excès de son austérité, par les bizarreries de ses pratiques & de ses mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence, crainte excessive, rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots, de passer une partie de leur vie dans les supplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un despotisme & une cruauté, dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée, si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractere du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lu-

mieres d'une ſaine morale, un peu de philoſophie, une éducation ſage, auroient pu ſervir de remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la ſociété des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monſtres des déſerts.

A la Chine, on met entre les mains des enfants, des livres didactiques, qui les inſtruiſent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu : aux enfants Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes, où ſont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la vie & le courage du ſuicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthouſiaſme. L'éducation des Chinois regle l'ame, la diſpoſe à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïſme. On les conduit toute leur vie par le ſentiment, & les Chinois par la raiſon & les uſages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ſes livres, ſe contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonois, avide de jouiſſances, aime mieux ſouffrir que de ne rien ſentir. Il ſemble qu'en général, les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuoſité de l'ame ; les Japonois, ſon engourdiſſement & ſa foibleſſe.

Un tel caractere devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Auſſi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empreſſement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits Rois du pays chercha à les attirer dans ſes Etats. On ſe diſputoit à qui leur feroit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privileges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négociants firent un commerce immenſe. Ils tranſportoient au Japon les marchandiſes de l'Inde

qu'ils tiroient de différents marchés, & celles de Portugal auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïri; les usurpateurs de ses droits Souverains; les grands de l'Empire; la nation entiere : tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrein du Japon est en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les seuls grains auxquels il soit propre, ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvrent. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, seroient réduits à mourir de faim, sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'Empire ne fournit aucune production qui puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses atteliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritieres du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

XXIII. Etendue de la domination Portugaise aux Indes.

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse & des deux presqu'isles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les isles de la Sonde; & leur établissement à Macao leur assuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug

les terres & les mers. Leur defpotifme ne laiffoit aux chofes & aux perfonnes, qu'une exiftence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier, ne naviguoient, ne faifoient le commerce fans leur aveu & leurs paffe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la cannelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérants s'étoient réfervé la vente exclufive. Mille objets précieux, fur lefquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui, dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs feules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres abfolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Afie.

Au milieu de tant de gloire, de tréfors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, comprife entre le cap de Bonne-Efpérance & la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les temps, par la richeffe de fes productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plufieurs fiecles. Ils y avoient formé fur la côte de Zanguebar, plufieurs petites fouverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, prefque toutes de l'aifance. Ces établiffements devoient leur profpérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fourniffoient une partie de l'or qui fervoit à l'achat des marchandifes de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richeffes & à les ôter à leurs concurrents. Ces marchands Arabes furent aifément fubjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un Empire, qui s'étendoit depuis Sofala juf-

qu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'iſle de Mozambique. Elle n'eſt ſéparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui eſt excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaiſſeaux du vainqueur. C'eſt là qu'ils attendoient ces vents réglés, qui, dans certains temps de l'année, ſoufflent conſtamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres temps des vents oppoſés ſoufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

XXIV. Corruption des Portugais dans l'Inde.

Tant d'avantages pouvoient former une maſſe de puiſſance inébranlable : mais les vices & l'ineptie de quelques Commandants, l'abus des richeſſes, celui de la puiſſance, l'ivreſſe des ſuccès, l'éloignement de leur patrie, avoient changé les Portugais. Le fanatiſme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne ſe faiſoient aucun ſcrupule de piller, de tromper, d'aſſervir des idolâtres. Ils penſoient que le Pape, en donnant aux Rois de Portugal les Royaumes d'Aſie, n'avoit pas refuſé à leurs ſujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaiſſeaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes, ils inſultoient les Princes, & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le Roi de Tidor fut enlevé dans ſon palais, & maſſacré avec ſes enfants, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceylan, les peuples n'y cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquiſition à Goa ; & quicon-

que étoit riche, devenoit la proie des ministres de cet infâme tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires Malais, Chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des Empereurs de la Chine dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar, & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le Roi de Pégu, & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons, & crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nunès d'Acunha voulut se rendre maître de l'Isle de Damam, sur la côte de Cambaie : les habitants offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richesses. Cette grace fut refusée, & Nunès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le Capitaine vint à son bord, & lui présenta, de la part d'un Général Portugais, une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *je supplie les Capitaines des vaisseaux du Roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les Etats où ils commandoient étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mélange

d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient, la plupart, sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les Commandants, les principaux Officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses & de ces danseuses, dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les Officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit soumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guere sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le Monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante Princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des Souverains, le produit des douanes, qui devoit être immense, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries sur les peuples du continent & des isles, ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il seroit triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se seroit signalée par des exploits utiles au genre-humain, qui auroit éclairé le monde, ou procuré la splendeur & la félicité de sa contrée, sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie, & des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étran-

ger, ou qui la font ſouffrir à ſes innocents & malheureux habitants. *Sers ou meurs*, diſoient inſolemment les Portugais à chaque peuple qui ſe trouvoit ſur leurs pas rapides & enſanglantés. Il eſt doux d'entrevoir la chûte de cette tyrannie. Il eſt conſolant d'eſpérer le châtiment des trahiſons, des meurtres, des cruautés qui la précedent ou qui la ſuivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérants, c'eſt de la ſage politique de Juan de Caſtro que je m'affligerois, parce qu'elle ſemble promettre la renaiſſance de ce que le vulgaire appelle l'héroïſme des Portugais, & que peut-être moi-même entraîné par l'habitude, je n'ai pas traité avec l'indignation que je reſſentois. Si cela m'eſt arrivé, j'en demande pardon à Dieu; j'en demande pardon aux hommes.

Barbares Européens! l'éclat de vos entrepriſes ne m'en a point impoſé. Leur ſuccès ne m'en a point dérobé l'injuſtice. Je me ſuis ſouvent embarqué par la penſée ſur les vaiſſeaux qui vous portoient dans ces contrées lointaines: mais deſcendu à terre avec vous, & devenu témoin de vos forfaits, je me ſuis ſéparé de vous, je me ſuis précipité parmi vos ennemis, j'ai pris les armes contre vous; j'ai baigné mes mains dans votre ſang. J'en fais ici la proteſtation ſolemnelle; & ſi je ceſſe un moment de vous voir comme des nuées de vautours affamés & cruels, avec auſſi peu de morale & de conſcience que ces oiſeaux de proie, puiſſe mon ouvrage, puiſſe ma mémoire, s'il m'eſt permis d'eſpérer d'en laiſſer une après moi, tomber dans le dernier mépris, être un objet d'exécration!

XXV. Brillante adminiſtra-

Caſtro étoit fort inſtruit pour ſon ſiecle. Il avoit l'ame noble, élevée, & la lecture des anciens l'a-

tion de Castro. voit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers temps de sa sage & brillante administration, Cojè-Sophar, Ministre de Mahmoud, Roi de Cambaie, sut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'esclavage, au ministere & au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman; il n'avoit aucune religion : mais il savoit faire usage de la haine que les Portugais avoient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des Officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le siege de la citadelle.

Cette place, située dans une petite isle, sur les côtes de Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le temps que les navigateurs ne s'écartoient par des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais, & elle étoit enfin tombée sous leur domination du temps de d'Acunha. Mascarenhas, qui en étoit Gouverneur au temps dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cents hommes, & n'en avoit que trois cents. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s'il n'eût reçu de

prompts

prompts ſecours. Caſtro lui en fit paſſer ſous la conduite de ſon fils, qui fut tué. Cojè-Sophar le fut auſſi, & ſa mort ne ralentit pas le ſiege.

Caſtro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des compliments à leurs parents de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de ſon fils aîné. Le ſecond de ſes fils préſidoit aux jeux funéraires, & partit auſſitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à ſon frere. La garniſon repouſſoit tous les aſſauts, ſe ſignaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-deſſus de l'homme. *Heureuſement*, diſoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruiſiſſent pas l'eſpece humaine.*

Caſtro amena lui-même un plus grands ſecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré ſi on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, impoſa ſilence, & dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Caſtro. Les Portugais marcherent aux retranchements, & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer; les fonds manquoient, & Caſtro les emprunta en ſon nom.

Il voulut, à ſon retour dans Goa, donner à ſon armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il penſoit que ces honneurs ſerviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le faſte de cette cérémonie impoſeroit à l'imagination des peuples. Les portes, à

son entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapissées; les femmes, parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jettoient des fleurs & des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dansoit au son des instruments. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses, qui marchoient en ordre. Le vice-Roi, couronné de feuilles de palmier, étoit monté sur un char superbe, les Généraux ennemis suivoient son char, les soldats prisonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés paroissoient renversés & traînants sur la poussiere : on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chansons, harangues, feu de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouverent ridicule, & les bigots l'appellerent profane. La Reine de Portugal dit à cette occasion, *que Castro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI. Les Portugais s'amollissent & ne sont plus redoutables.

La vigueur des Portugais que Castro avoit ranimée, ne se soutint pas long-temps, & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les classes des citoyens. Un vice-Roi imagina d'établir, dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jetter des mémoires, & lui donner des avis. Un semblable établissement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs : mais chez une nation superstitieuse & corrompue, quel bien pouvoit-il faire ?

Il ne restoit plus aucun des premiers conquérants de l'Inde, & leur patrie, épuisée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenseurs des établissements Portugais étoient nés en Asie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les aliments, avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conserverent pas assez de courage pour se faire craindre, en se livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monstres familiarisés avec le poison, les incendies, les assassinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays; ils se déchiroient entre eux. Le Gouverneur qui arrivoit, mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or versé à pleines mains assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'isle d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique, un Portugais saisit une très-belle femme; & sans aucun égard pour les bienséances, il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires, nommé Genulio, ayant armé ses concitoyens, assembla les Portugais, & leur dit: » Les cruels affronts que nous avons reçus de vous » demanderoient des effets, & non des paroles. » Cependant, écoutez. Le Dieu que vous nous » prêchez se plaît, dites-vous, dans les actions » vertueuses des hommes; & le vol, le meurtre, » l'impudicité, l'ivrognerie, sont vos habitudes; » tous les vices sont entrés dans vos ames. Nos » mœurs & les vôtres ne peuvent s'accorder. En » vain la nature l'avoit prévu, en nous séparant par » des mers immenses: vous avez franchi ces bar-

» rieres. Cette audace, dont vous oſez vous enor-
» gueillir, eſt une preuve de la corruption de vos
» cœurs. Croyez-moi, laiſſez en paix des peuples
» qui vous reſſemblent ſi peu; allez habiter avec
» des hommes auſſi féroces que vous: votre com-
» merce ſeroit le plus funeſte des fléaux dont votre
» Dieu pourroit nous accabler. Nous renonçons,
» pour toujours, à votre alliance. Vos armes ſont
» meilleures que les nôtres: mais nous avons pour
» nous la juſtice, & nous ne vous craignons pas.
» Les Itons ſont d'aujourd'hui vos ennemis décla-
» rés; fuyez leur pays, & gardez-vous d'y repa-
» roître ".

Ce diſcours, qui, trente ans auparavant, auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

XXVII. Il ſe forme une conſpiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la diſſipe.

Egalement déteſtés par-tout, ils virent ſe former une confédération pour les chaſſer de l'Orient. Toutes les grandes puiſſances de l'Inde entrerent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en ſecret des préparatifs. La Cour de Lisbonne en fut informée. Le Roi Sébaſtien, qui, ſans l'excès de ſon fanatiſme, auroit été un grand Roi, fit partir pour l'Inde Ataïde, & tous les Portugais qui s'étoient diſtingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les poſſeſſions éloignées, & raſſembler ſes forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde penſât qu'on avoit fait trop d'établiſſements, il ne conſentit pas à les ſacrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conſerver; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrein.* Auſſi-tôt il expédia des ſecours pour toutes les places menacées, & fit les diſpoſitions néceſſaires à la défenſe de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le Roi de Bambaie attaqua Chaul, Daman, Baçaim. Le Roi d'Achem fit le fiege de Malaca. Le Roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La Reine de Garcopa tenta de les chaffer d'Onor.

Ataïde, au milieu des foins & des embarras du fiege de Goa, envoya cinq vaiffeaux à Surate : ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca : le Roi d'Achem & fes alliés leverent le fiege de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandifes. On lui repréfenta qu'au-lieu de fe priver du fecours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défenfe de l'Inde. *Nous y fuffirons*, dit Ataïde, *l'Etat eft dans le befoin, & il ne faut pas tromper fon efpérance.* Cette réponfe étonna, & la flotte partit. Dans le temps que la capitale fe voyoit le plus vivement preffée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au fecours de Cochin, & des vaiffeaux à Ceylan. L'Archevêque, dont l'autorité étoit fans bornes, voulut s'y oppofer. *Monfieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais, arrivés d'Europe, firent, au fiege de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut fouvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plufieurs, malgré fes défenfes, fortoient en fecret la nuit, pour aller attaquer les affiégeans dans leurs lignes.

Le vice-Roi ne comptoit fi abfolument fur la force de fes armes, qu'il ne crut devoir employer

la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses qu'il avoit amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre, & lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce Prince, qui voyoit ses tentes ruinées, ses troupes diminuées, ses éléphants tués, sa cavalerie hors d'état de servir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le siege, & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractere, en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien, en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son Souverain, balanceroit-elle de vendre l'honneur de son souverain, à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son Roi, elle auroit assez d'élévation dans l'ame pour dédaigner de devenir sa courtisane; & lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant, lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée, que peut en attendre la nation? La corruption des mœurs de son amant, la corruption des mœurs de ses favoris; la déprédation du fisc, l'élévation des hommes les plus ineptes & les plus infâmes aux places les plus importantes; la honte d'un long regne. Souverains, un homme de mœurs austeres vous interdiroit toute liaison illicite! mais si vos pénibles fonctions sollicitent notre indulgence, du moins que votre vice soit couvert par de grandes vertus. Ayez une maîtresse, s'il faut que vous en ayiez une: mais qu'étrangere aux affaires publiques, son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusements.

Ataïde vole ſur le champ au ſecours de Chaul, aſſiégée par Nizamaluc, Roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défenſe de Chaul avoit été auſſi intrépide que celle de Goa. Elle fut ſuivie d'une grande victoire qu'Ataïde, à la tête d'une poignée de Portugais, remporta ſur une armée nombreuſe, & aguerrie par un long ſiege.

Ataïde marcha enſuite contre le Zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce Prince s'engageoit à ne plus avoir de vaiſſeaux de guerre.

Telle fut la fin déſaſtreuſe d'une conſpiration ourdie avec beaucoup de concert, d'art & de ſecret contre des uſurpateurs inſolents & oppreſſeurs. On gémit de la défaite de tant de peuple, & l'on ſouhaiteroit que les talents, que les vertus d'Ataïde euſſent été employés dans une meilleure cauſe. Pour concilier l'admiration qu'inſpire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui deſirerois une mort glorieuſe.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un ſeul vaiſſeau, commandé par Lopès-Caraſco, ſe battit pendant trois jours contre la flotte entiere du Roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon pere avoit été tué: *C'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins; il faut vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau; & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui ſuivent le courage: tant eſt puiſſant ſur les nations, même les plus corrompues, l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de

faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jetter à ses pieds, & partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue: ils s'embrassoient; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le Général Portugais; *allez vivre heureux où vous voudrez*.

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuisible aux Etats, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïsme renaissant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de son administration.

XXVIII. Etat où tombe le Portugal, subjugué par l'Espagne.

Un gouvernement est toujours une machine très-compliquée qui a son commencement, ses progrès & son moment de perfection, lorsqu'il est bien conçu; son commencement, ses progrès & son moment d'extrême corruption, lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas, il embrasse un si grand nombre d'objets, tant au-dedans qu'au-dehors, que sa dissolution amenée, soit par l'imbécillité du chef, soit par l'impatience des sujets, ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir, une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie, à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal, par l'indolence ou la foiblesse du Souverain, incapable de tenir les rênes de l'Empire, le sang est épargné, mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction, se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour, comme on voit dans les

campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent ſans effort d'une contrée ſans défenſe. Alors les peuples paſſent ſous un état pire qu'au ſortir de la barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du peuple conquis; les uſages de l'un contre les uſages de l'autre; ſes mœurs contre ſes mœurs, ſa religion contre ſa religion; la langue ſe confond avec un idiôme étranger. C'eſt un cahos, dont il eſt difficile de préſager la fin; un cahos qui ne ſe débrouille qu'après le laps de pluſieurs ſiecles, & dont il reſte des traces que les événements les plus heureux n'effacent jamais entiérement.

Telle eſt l'image du Portugal à la mort du Roi Sébaſtien, juſqu'à ce que ce Royaume paſſa peu-à-peu ſous la domination de Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns ſe rendirent indépendants; d'autres ſe firent corſaires, & ne reſpecterent aucun pavillon. Pluſieurs ſe mirent au ſervice des Princes du pays, & ceux-là devinrent preſque tous Miniſtres ou Généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune; ils agiſſoient ſans zele & ſans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernements, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différents. Les ſoldats & les Officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire. Les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés. Les mœurs ſe dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & to-

lérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'Empire.

XXIX.
Quelles ſont les autres cauſes qui amenent la ruine des Portugais dans l'Inde.

On peut dire que dans le temps des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des Etats, ſur les avantages des conquêtes, ſur la maniere d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes & en rapporter des marchandiſes, étoit ſage. Les bénéfices que faiſoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juſte émulation dans les Portugais : mais une ſi louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation ſe trouvant tout-à-coup maîtreſſe du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt compoſée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruiſoient de longues navigations. Elle perdit auſſi le fondement de toute puiſſance réelle, l'agriculture, l'induſtrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre ſon commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante, & embraſſa une étendue de terrein qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conſerver ſans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuiſoit ſans ceſſe en ſoldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuſe ne lui permit pas d'admettre au rang de ſes citoyens, les peuples de l'Orient & de l'Afrique, & il lui falloit par-tout, & à tout moment, combattre ſes nouveaux ſujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ſes

projets de commerce en projets de conquêtes, la nation, qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection, où elles sont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lasserent, & ils ravirent de force aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus excessive richesse, la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes; & le laboureur, qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail, les artisans, qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême misere.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la Cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit éleveroient l'Etat, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des Puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguerent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des Ministres oserent dire que, pour courir après des métaux, après des objets brillants, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les

guerres, les naufrages, les épidémies, les accidents de tous les genres, énerveroient pour jamais le Royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de ſon centre par une ambition démeſurée, attireroit, par violence ou par ſéduction, les citoyens aux extrémités de l'Aſie; que le ſuccès même de l'entrepriſe ſuſciteroit à la Couronne des ennemis puiſſants, qu'il lui ſeroit impoſſible de repouſſer. Inutilement on entreprit, quelque temps après, de détromper des hommes ſages, en leur montrant les Indiens ſoumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience les ſoutinrent contre l'éclat impoſant des proſpérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévaſtation, la confuſion de toutes choſes, pouſſées au dernier période. Le temps, ce juge ſuprême de la politique, ne tarda pas à juſtifier leurs prédictions.

XXX. Etat actuel des Portugais dans l'Inde.

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Aſie, il ne leur reſte que Macao, une partie de l'iſle de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaiſons que ces miſérables établiſſements entretenoient entre eux, celles qu'ils avoient avec le reſte de l'Inde & avec le Portugal, étoient très-languiſſantes. Elles ſe ſont encore reſſerrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie excluſive pour la Chine & pour le Mozambique.

Actuellement, Macao envoye à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques foibles bâtiments de peu de valeur. Il en envoye cinq ou ſix à Goa, chargés de marchandiſes rébutées à Canton, & qui, la plupart, appartiennent à des négociants Chinois. Ces derniers navires ſe chargent en retour du bois de ſandal, de ſafran d'Inde, du gingembre, du poivre,

des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter ſur la côte de Malabar ou à Surate, avec ſon vaiſſeau de ſoixante canons, avec ſes deux frégates, & avec ſes ſix chaloupes armées en guerre.

Il réſulte de cette inaction, que la colonie ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que trois ou quatre cargaiſons, dont la valeur ne paſſe pas 3,175,000 livres, même depuis 1752, que ce commerce a ceſſé d'être ſous le joug du monopole, ſi l'on en excepte le ſucre, le tabac en poudre, le poivre, le ſalpêtre, les perles, le bois de ſandal & d'aigle, que la Couronne continue à acheter & à vendre excluſivement. Les bâtiments qui les portoient relâchoient autrefois au Bréſil ou en Afrique, & y vendoient une partie de leurs marchandiſes: mais depuis quelque temps, ils ſont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel eſt l'état de dégradation où ſont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la ſubjuguerent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, eſt devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Autrefois un vice-Roi, & depuis 1774, un Gouverneur-général, deſpote & cruel; une milice turbulente & indiſciplinée, formée par ſix mille deux cents ſoixante-ſeize ſoldats noirs ou blancs; des Magiſtrats d'une vénalité publique; une adminiſtration avide & injuſte: tous ces genres d'oppreſſion qui anéantiroient le peuple le plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation pareſſeuſe, dégradée & corrompue? Que la Cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux, & bientôt un pavillon, oublié depuis long-temps, reprendra quelque conſidération. Il ne figurera point parmi les grandes Puiſſances commerçantes; mais il pourra, ſans éclat, enrichir ſon pays. Nous allons voir

dans l'exemple des Hollandois, dont les entreprises vont nous occuper, ce que peut un petit peuple, quand la patience, la réflexion & l'économie dirigent ses spéculations.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

Des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes.



LIVRE SECOND.

Etabliſſements, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.

La République de Hollande offre en naiſſant un grand ſpectacle aux nations, & doit reſter un puiſſant objet d'intérêt pour nous, & de curioſité pour notre poſtérité la plus reculée. Son induſtrie & ſon audace ont éclaté par-tout ; mais plus particuliérement ſur les mers & le continent des Indes. Avant de la ſuivre dans ces vaſtes régions, nous remonterons juſqu'à l'époque la plus ancienne de ſon hiſtoire. C'eſt ſur-tout dans un ouvrage de la nature

de celui-ci, qu'il convient d'embrasser d'un coup d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, si ce qu'elle étoit à son origine annonçoit ce qu'elle est devenue depuis; & si les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puissance Romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices de Nassau, repousserent la sombre & odieuse tyrannie de Philippe II.

I. Anciennes révolutions de la Hollande.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siecle avant l'ere chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allerent s'établir dans l'isle que forment le Waal & le Rhin, sur un terrein marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitants. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les Rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, prises dans la multitude, servoient de surveillants à chaque Comte, & de chefs aux différents hameaux. La nation entiere étoit, en quelque sorte, une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le Capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce Général Romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoient passé le Rhin, & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition, dont l'audace & le succès tenoient du prodige,

prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains, trop passionnés pour leur patrie, assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome : mais ils se soumirent, en effet, à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves, des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refusé d'obéir au Sénat; quand, assuré de l'empire absolu que le temps & son caractere lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires, il attaqua ses ennemis en Espagne, en Italie, en Asie : ce fut alors que, reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instruments de ses victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain.*

Révoltés dans la suite des injustices de quelques Gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrerent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fideles : mais ces troubles s'appaiserent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul Etat n'avoit encore atteint, où nul Etat n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles & des principes austeres qui avoient posé les fondements de son élévation; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie, les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit poussés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, se déborderent vers le Midi. L'Empire s'écroula de tous côtés, & ses plus belles Provinces

devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs, en particulier, lui arracherent les Gaules; & la Batavie fit partie du vaste & brillant Royaume que ces conquérants fonderent dans le cinquieme siecle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvénients presque inséparables des Etats naissants, & trop ordinaires encore dans les gouvernements les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul Prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des dissentions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins; & plus souvent, des peuples venus du Nord porterent le ravage dans ses Provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses Rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs Ministres. Des Pontifes orgueilleux sapperent les fondements du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succéderent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confiants jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent, après sa mort, dans le cahos d'où elles étoient sorties sous Pepin, son pere, & plus encore sous lui-même. L'Empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Celui de ses petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixieme siecle. Comme les

autres Princes François n'avoient ni le courage, ni les forces néceſſaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briſerent aiſément un joug étranger. Ceux de la nation qui, ſous l'autorité du Monarque, régiſſoient les cinq cercles dont l'Etat étoit composé, choiſirent un d'entre eux pour chef. Il ſe contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puiſſants, que des devoirs plus gênants auroient pu pouſſer à une indépendance entiere. Leurs obligations ſe réduiſirent au ſervice féodal.

Les Comtes de Hollande, qui, comme les autres Gouverneurs de Province, n'avoient exercé juſqu'alors qu'une juriſdiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vaſſaux d'Allemagne. Ils augmenterent dans la ſuite, leurs poſſeſſions par les armes, par les mariages, par les conceſſions des Empereurs, & réuſſirent, avec le temps, à ſe rendre tout-à-fait indépendants de l'Empire. Les entrepriſes injuſtes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même ſuccès. Leurs ſujets ne furent ni intimidés par les violences, ni ſéduits par les careſſes, ni corrompus par les profuſions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis; du Comte, des nobles & des villes. L'eſprit républicain étoit encore l'eſprit dominant de la nation, lorſque des événements extraordinaires la firent paſſer ſous la domination de la Maiſon de Bourgogne, qui étoit déja puiſſante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés, qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet Etat, formé ſucceſſivement de pluſieurs autres Etats, ſeroit d'un grand poids dans le ſyſtême politique de l'Europe. Le génie de ſes habitants, l'avantage de ſa ſituation, ſes forces

réelles: tout lui présageoit un agrandissement presque sûr & fort considérable. Un événement qui, quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des espérances qui ne devoient pas tarder à se réaliser. La ligne masculine s'éteignit dans cette Maison; & Marie, son unique heritiere, porta en 1477 dans la Maison d'Autriche, le fruit de plusieurs hasards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injustices.

A cette époque, si célebre dans l'histoire, chacune des dix-sept Provinces des Pays-Bas avoit des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement presque isolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuse, de laquelle dépendent également le bonheur & la sûreté des Empires & des Républiques. Une longue habitude avoit familiarisé les peuples avec cette espece de cahos, & ils ne soupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'administration plus raisonnable. Le préjugé étoit si ancien, si général & si affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers Princes Autrichiens, qui jouirent de l'héritage de la Maison de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flatterent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables pour exécuter avec sûreté, ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

II. Fondation de la République de Hollande.

Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la boussole, amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naissance dans les temps de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient guéris des superstitions Romaines. Ils étoient blessés de l'abus

que les Papes faisoient de leur autorité ; des tributs qu'ils levoient sur les peuples ; de la vente des expiations, & sur-tout de ces subtiles absurdités, dont ils avoient chargé la religion simple de Jesus-Christ.

Mais ce ne furent pas ces bons esprits qui commencerent la révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les Princes de l'Europe, les uns adopterent la religion des réformateurs, d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînerent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions ; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employerent plusieurs moyens ; mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Hussites. On releva les gibets, on ralluma les bûchers, pour y envoyer les novateurs.

Aucun Souverain ne fit plus d'usage de ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie ; & le fanatisme y persécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. Les Pays-Bas furent plus particuliérement le théâtre de ces violences ; & des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se révolterent. On vit alors se renouveller le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siecles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie, & qui ne trouvoit plus d'asyle sur la terre, all le chercher sur les eaux. Sept petites Provinces, au Nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivie-

res; ſouvent ſubmergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues; n'ayant pour richeſſes que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches, des plus puiſſantes républiques du monde, & le modele, peut-être, des Etats commerçants. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux: mais ſi les Hollandois commencerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Eſpagnoles, qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe: elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils réſiſterent avec conſtance; ils s'inſtruiſirent par leurs fautes même, par l'exemple de leur ennemi, & ils le ſurpaſſerent enfin dans la ſcience de la guerre. La néceſſité de diſputer pied à pied le terrein étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet Etat ſi foible dans ſa naiſſance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en eſpérer. Elle donna des aſyles aux pirates de toutes les nations, dans le deſſein de s'en ſervir contre les Eſpagnols, & ce fut-là le fondement de ſa puiſſance maritime. Des loix ſages, un ordre admirable, une conſtitution qui conſervoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un Etat puiſſant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Eſpagnole. Elle avoit déja du commerce, & celui qui convenoit le mieux à ſa ſituation. Ses vaiſſeaux faiſoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui: ils ſe chargeoient des marchandiſes d'une nation, pour les porter à l'autre. Les villes anſéatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en poſſeſſion de ces tranſports: les Hollan-

dois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes.

Leurs négociants prirent de l'ambition, & aspirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets, toute relation avec ses ennemis. Ce despote ne prévoyoit pas qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit, en effet, plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contents de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient, les força à sortir d'une sphere, peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

III. Premiers voyages des Hollandois aux Indes.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes: mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation, sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître; on craignit de voir les vaisseaux interceptés, dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon, par les mers du Nord. La route devoit être plus courte & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès; les

Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négociants d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit, en effet, instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formerent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent, en 1595, quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différents commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissements des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux Isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal Souverain de Java : mais les Portugais, quoique haïs & sans établissement dans l'isle, lui susciterent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des Negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de

Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talents, & qui connoiſſoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumieres qu'on devoit à ſon voyage, les négociants d'Amſterdam conçurent le projet d'un établiſſement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des iſles où croiſſent des épiceries plus précieuſes; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon, & qui, de plus, ſeroit éloigné du centre de la puiſſance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck, chargé en 1598, avec huit vaiſſeaux, d'une opération ſi importante, arriva dans l'Iſle de Java, où il trouva les habitants indiſpoſés contre ſa nation. On combattit, on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, ſervirent les Hollandois. On leur laiſſa faire le commerce, & bientôt ils expédierent quatre vaiſſeaux avec beaucoup d'épiceries & quelques toiles. L'Amiral, avec le reſte de ſa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chaſſé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occaſion favorable pour les chaſſer des autres. Il établit des comptoirs dans pluſieurs de ces iſles; il fit des traités avec quelques Souverains, & il revint en Europe chargé de richeſſes.

La joie que ſon retour cauſa fut extrême. Le ſuccès de ſon voyage excita une nouvelle émulation. Il ſe forma des ſociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies.

Bientôt ces aſſociations trop multipliées ſe nuiſirent les unes aux autres, par le prix exceſſif où la fureur d'acheter fit monter les marchandiſes dans l'Inde, & par l'aviliſſement où la néceſſité de ven-

dre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où ſe trouvoit chacune d'elles ſéparément, de réſiſter à un ennemi redoutable, qui ſe faiſoit un point capital de les détruire. Dans cette conjonćture, le gouvernement, quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur ſecours.

IV. Etabliſſement de la Compagnie des Indes.

Les Etats-Généraux réunirent, en 1602, ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les Princes de l'Orient, de bâtir des fortereſſes, de choiſir les Gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des Officiers de police & de juſtice.

Cette compagnie, ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulieres qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient équipés, avoit donné des lumieres certaines ſur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'Officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'expoſant d'abord que des gens ſans aveu & ſans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient reſter oiſifs dans des mains aćtives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puiſſance. Ce fut un nouvel Etat placé dans l'Etat même, qui l'enrichiſſoit, augmentoit ſa force au dehors: mais qui pouvoit diminuer, avec le temps, le reſſort politique de la démocratie, qui eſt l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyents.

Auſſi-tôt après ſon établiſſement, la compagnie fit partir pour les Indes, quatorze vaiſſeaux & quel-

ques yachts, ſous les ordres de l'Amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puiſſantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'iſle de Java; il en bâtit un dans les Etats du Roi de Johor; il fit des alliances avec pluſieurs Princes dans le Bengale. Il eut à combattre ſouvent les Portugais, & il remporta preſque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçants, il eut à détruire les préventions répandues contre ſa nation, qu'ils avoient repréſentée comme un amas de brigands, ennemis de tous les Rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais apprit bientôt aux peuples d'Aſie laquelle des deux nations avoit ſur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à ſe faire une guerre ſanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens, témoins de ces grands combats? Combien leur cœur devoit treſſaillir de joie, en voyant leurs tyrans s'acharner à leur deſtruction mutuelle? Avec quels tranſports ils devoient bénir une Providence vengereſſe des maux qu'on leur avoit faits? Juſqu'où ne devoit pas monter leur eſpérance, puiſque de quelque côté que le ſang fût répandu, c'étoit celui d'un oppreſſeur ou d'un ennemi.

V. Guerres des Hollandois & des Portugais.

Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoiſſance des mers, l'habitude du climat, & les ſecours de pluſieurs nations qui les déteſtoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le ſentiment preſſant de leurs beſoins; par l'eſpoir de donner une ſtabilité entiere à une indépendance qu'on leur diſputoit encore; par l'ambition de fonder un grand commerce ſur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres; par une haine que la diverſité de re-

ligion rendoit implacable. Ces passions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde; de réparer les places fortes, & d'en renouveller les garnisons. On pouvoit penser qu'elle désiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets, qui ne lui paroissoient pas assez soumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de son empire sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même, elle lui enlevoit ses citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandres, dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long-temps égale, & les événements assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais, à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires, mal construits, mal armés, mal défendus; & sur le continent, que des hommes efféminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblants: aulieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs; emporter d'assaut des forteresses réguliérement construites; vaincre & subjuguer des Européens, enorgueillis par un siecle de victoires, & par la fondation d'un Empire immense.

Le temps arriva enfin où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un Roi de Perse. Ce Prince ayant demandé à un Ambassadeur, arrivé de Goa, combien de Gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'Ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le Monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-temps.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une suite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entiere. Si, dans un combat, ils avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient ; & comme ils ne pouvoient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques Princes de l'Inde, y achetoit des marchandises & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses ; mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandois suivirent leur premier dessein, sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Dès 1601, ils avoient cherché, & en 1607 ils chercherent encore à s'ouvrir les ports du vaste Em-

pire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prieres, & ils se déterminerent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, sortie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquoit d'asyle; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand Empire où l'on étoit intéressé à le conserver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-temps.

Quelques années après, les Hollandois assiégerent une place dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouerent dans leur entreprise : mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armements, ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les isles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des temps de sécheresse, & de vivres dans tous les temps. Ces inconvénients n'étoient pas rachetés par des avantages solides, parce que dans le continent voisin, on empêchoit avec la plus grande sévérité toute liaison avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux si près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile, lorsqu'ils furent invités, en 1624, à s'aller fixer à Formose, avec l'assurance que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

VI. Les Hollandois s'établissent à Formose.

Cette isle, quoique située vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas soumise à l'Empire de la Chine qui n'a point la

paſſion des conquêtes, & qui, par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laiſſer périr une partie de ſa population, que d'envoyer la ſurabondance de ſes ſujets dans des terres voiſines. On trouva que Formoſe avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitants, à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroiſſoient deſcendus des Tartares de la partie la plus ſeptentrionale de l'Aſie. Vraiſemblablement la Corée leur avoit ſervi de chemin. Ils vivoient, la plupart, de pêche ou de chaſſe, & alloient preſque nuds.

Les Hollandois, après avoir pris ſans obſtacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établiſſement, étoit une petite iſle voiſine de la grande. Ils trouvoient dans cette ſituation trois avantages conſidérables; une défenſe aiſée, ſi la haine ou la jalouſie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux iſles; la facilité d'avoir dans toutes les mouſſons, une communication ſûre avec la Chine : ce qui auroit été impoſſible dans quelque autre poſition qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie ſe fortifioit inſenſiblement ſans éclat, lorſqu'elle s'éleva tout d'un coup à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur ineſpéré. Ainſi les torrents engraiſſent les vallons de la ſubſtance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au vainqueur, ſe réfugierent à Formoſe. Ils y porterent l'activité, qui leur eſt particuliere, la culture du riz & du ſucre, & y attirerent des vaiſſeaux ſans nombre de leur nation. Bientôt l'iſle devint le centre de toutes les liaiſons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, d'autres contrées, voulurent former. En peu d'années, elle ſe trouva

le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient ſur de plus grands ſuccès encore, lorſque la fortune trompa leurs eſpérances.

Un Chinois, nommé Equam, né dans l'obſcurité, s'étoit fait pirate par inquiétude, & par ſes talents, étoit parvenu à la dignité de grand-Amiral. Il ſoutint long-temps les intérêts de ſa patrie contre les Tartares; mais voyant que ſon maître avoit ſuccombé, il chercha à faire ſa paix. Arrêté à Pékin, où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné, par l'uſurpateur, à une priſon perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoiſonné. Sa flotte ſervit d'aſyle à ſon fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppreſſeurs de ſa famille & de ſa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles, s'il réuſſiſſoit à s'emparer de Formoſe. Il l'attaque, & prend à la deſcente le Miniſtre Hambroeck.

Choiſi entre les priſonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer ſes compatriotes à capituler, ce républicain ſe ſouvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur perſuader, qu'avec beaucoup de conſtance ils forceront l'ennemi à ſe retirer. La garniſon, qui ne doute pas que cet homme généreux ne paye ſa magnanimité de ſa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appeſanti le joug, & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le ſiege commence.

Quoique les ouvrages de la place fuſſent en mauvais

vais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes; que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi, se fussent honteusement retirés, le Gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'Etat communes à tous les gouvernements, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & l'on fut réduit, dans la suite, à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance, que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier, qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que Formose a subi le joug des Chinois, n'ait songé à s'y établir, du moins, aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractere soupçonneux de la nation à laquelle cette isle appartient, ne permettoit pas d'espérer, de sa part, cette complaisance, on peut assurer que ce seroit une mauvaise entreprise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

VII. Commerce des Hollandois avec le Japon.

Cet Empire avoit servi en 1600 de refuge à quelques Hollandois qui avoient fait naufrage à l'isle de Bango : mais ce ne fut qu'en 1609 qu'il reçut des navires de la compagnie.

Depuis près d'un siecle, le gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycosama, de soldat devenu Général, & de Général Empereur, avoit usurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le Daïri du peu qui lui étoit resté

d'autorité, il avoit subjugué tous les petits Rois du pays. Le comble de la tyrannie, est d'établir le despotisme par les loix. Taycosama fit plus encore; il le cimenta par des loix sanguinaires. Sa législation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauds, des supplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'esclavage, il prit les armes: le sang coula dans tout l'Empire; & quoiqu'il semble que la liberté doive être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrete consterna les citoyens: ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'Etat, & les discours imprudents, crimes de lese-Majesté. La persécution fut érigée en législation. Il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang, & des peres rebelles donnerent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siecle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à souffrir. Ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une

religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiete, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du Prince.

La religion nouvelle, suspecte à la Cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentiments. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'Etat. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les Empereurs du Japon enchérirent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le Royaume ou la Province d'Arima, s'armerent au nom, & pour le nom de *Christ*: ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage, excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant, depuis long-temps, le gouvernement & le peuple étoient mécontents d'eux.

Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secretes; & odieux au peuple, par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infidélités. Mais comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer, ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638, lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui, depuis quelque temps, étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce, on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis; soit, comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privileges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Decima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, les voiles, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée, & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la

quantité de leurs marchandifes. Il n'eft pas poffible que la patience avec laquelle ils fouffrent ce traitement depuis plus d'un fiecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en eft le témoin, & que l'amour du gain ait amené à ce point l'infenfibilité aux outrages, fans avoir flétri le caractere.

Des draps d'Europe, des foies, des toiles peintes, du fucre, des bois de teinture, quelques épiceries, principalement du poivre & du girofle : telles font les marchandifes qui font portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-confidérables dans le temps d'une liberté indéfinie. Après les gênes, il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même, on n'envoie alternativement qu'une & deux foibles cargaifons; foit que l'acheteur ait exigé cette réduction, foit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglements, tous les effets réunis ne devroient produire que 1,100,000 livres : mais, quoique vraifemblablement cet ordre ne foit pas exécuté à la rigueur, on eft affuré que le gain ne paffe pas 50,000 livres. Il feroit plus confidérable, fans l'obligation impofée aux Hollandois, d'envoyer tous les ans à la capitale de l'Empire, un Ambaffadeur chargé de préfents. Le payement fe fait avec le meilleur cuivre de l'univers qui fe confomme dans le Bengale, fur la côte de Coromandel & à Surate; il fe fait auffi avec du camphre que l'Europe emploie, lorfqu'il a été purifié à Amfterdam.

Les agents de la compagnie font plus heureux que le corps qu'ils fervent. Par une hofpitalité qui eft particuliere au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtifanes qu'ils peuvent garder jufqu'à leur départ. Ces filles ne fervent pas feu-

lement à leurs plaisirs, mais encore à leur fortune. C'est par ce moyen qu'ils introduisent dans le pays, & l'écaille de tortue dont les Japonois font leurs bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, se trouvant assez parfait pour n'avoir pas besoin de l'opération du feu, est censé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, aussi-bien que la marchandise, passe par les mains de leurs maîtresses, dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, sont également attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'Empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu, & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le temps que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés, à Canton, de les répandre, & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévérement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'Empire.

Ainſi la politique inhumaine de l'Etat, s'eſt ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adouciſſant le caractere national. Le Japonois, ardent comme ſon climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit beſoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit ſeul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les ſupplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude devoit avoir une carriere libre au-dehors, ſi l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu ſéditieux au-dedans. Cette énergie de l'ame, qui eſt dégénérée en fanatiſme, ſe ſeroit exaltée en induſtrie. La contemplation ſe ſeroit changée en action, la crainte des peines en amour du plaiſir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans ſa rage, auroit cédé, dans ſon ame, à la curioſité de courir les mers & de voir les nations. En changeant ſouvent de place & de climat, il eût inſenſiblement changé de mœurs, d'opinions, de caractere; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'eſt pour la plupart des peuples. Par le commerce, on eſt moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonois eſt devenu tigre ſous la verge de ſes tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens, & toutes les nations iſolées qui ont été plus fortes, plus grandes & plus ſtables dans l'état de ſéparation qu'elles s'étoient impoſé. Le genre-humain n'a rien gagné dans ces inſtitutions ſingulieres. Mais l'eſprit de commerce eſt utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin, fut-il inutile ou funeſte à certains peuples, il étoit néceſſaire aux Japonois. Par le commerce, ils ſe ſeroient éclairés à la Chine, hu-

maniſés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandois.

Heureuſement pour les Hollandois, ils avoient des reſſources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces iſles, les plus remarquables de la Zone Torride, lorſqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-temps poſſeſſeurs, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & avec le temps, à leur céder ce commerce preſque entiérement. Les deux nations, toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le temps, ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-Unies. Ceux-ci, ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu-à-peu la ſupériorité. Les anciens conquérants furent chaſſés vers l'an 1621, & remplacés par d'autres auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils chercherent à s'approprier le commerce excluſif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les Rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces Princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât, des iſles laiſſées ſous leur domination, le muſcadier & le giroflier. Le premier de ces eſclaves couronnés reçoit, pour prix de ce grand ſacrifice, une penſion de 70,950 livres ; &

le fecond, une d'environ 13,200 livres. Une garnifon qui devroit être de fept cents hommes, eft chargée d'affurer l'exécution du traité : & tel eft l'état d'anéantiffement où les guerres, la tyrannie, la mifere, ont réduit des Rois, que ces forces feroient plus que fuffifantes pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit furveiller les Philippines, dont le voifinage caufe toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation foit interdite aux habitants, & qu'aucune nation étrangere ne foit reçue chez eux, les Hollandois n'y font qu'un commerce languiffant, parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoyent pour payer les troupes, les commis & les penfions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte, par an, à la compagnie, 154,000 liv.

Elle fe dédommage bien de cette perte, à Amboine, où elle a concentré la culture du girofier.

L'arbre qui donne le girofle a le port du bouleau, l'écorce fine & liffe du hêtre. Son tronc, formé d'un bois très-dur, s'éleve peu, & fe partage en plufieurs branches principales, dont les rameaux fe couvrent, en Mars, de feuilles & de fleurs. Les feuilles font toujours oppofées, pointillées, liffes, entieres fur les bords, prefque femblables pour la forme & la confiftance à celles du laurier. Les fleurs, difpofées en corymbe terminal, ont chacune un calice allongé, terminé par quatre dents, qui porte autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le piftil renfermé dans le fond de ce calice, devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un feul noyau, & connu fous le nom de matrice de girofle. Ce même calice cueilli avant le développement des pétales &

la fécondation du piſtil, eſt le clou proprement dit, dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en Octobre & finit en Février. Lorſque les cloux ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté, on les fait tomber avec de longs roſeaux, ou en ſecouant fortement les branches de l'arbre, ſur de grandes toiles ou ſur un terrein bien nettoyé. Ils ſont expoſés enſuite pendant quelques jours à la fumée ſur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation, à laquelle on devroit peut-être ſubſtituer l'étuve, eſt ſuivie de la deſſiccation au ſoleil, qui eſt cenſée parfaite, lorſqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou, on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrein gras & fertile. On favoriſe ſon accroiſſement en lui donnant de l'eſpace, & en arrachant les herbes & les arbriſſeaux de ſon voiſinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les ſucs nourriciers du ſol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même, il s'éleveroit très-haut: mais on préfere, pour la facilité de la récolte, une tige baſſe & ramifiée dès ſon origine.

Les cloux qui ont été oubliés ſur l'arbre, continuent à groſſir juſqu'à l'épaiſſeur d'un demi-pouce. Ils ſont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette auſſi-tôt en terre, & ils produiſent le giroflier qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux cloux ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du ſucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digeſtion meilleure; ou ils s'en ſervent comme d'un remede agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & sur-tout aux Indes, que l'on y méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mêts, dans les vins, dans les liqueurs ; on l'employe aussi parmi les odeurs. On s'en sert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitants d'Amboine quatre mille terreins, sur chacun desquels elle a d'abord permis, & s'est vu forcée vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres ; ce qui forme un nombre de cinq cents mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle ; &, par conséquent, leur produit réuni s'éleve au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitants d'Amboine, & des petites isles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont in-

cultes & presque inhabitées; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a le port & le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé, est recouvert, ainsi que les branches, d'une écorce lisse & cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, son ovales, aiguës, vertes en-dessus, blanchâtres en-dessous, & répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Aux fleurs, dont les caracteres n'ont pas encore été assez observés, succede le fruit recouvert d'un brou, semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune foncée, & laisse appercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de macis, appliquée immédiatement sur la coque mince & cassante qui renferme la muscade. C'est le temps de la cueillir, sans quoi le macis se détacheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conserve, & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa premiere écorce, & on en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies où elles sechent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l'eau de chaux: précaution nécessaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime

un terrein humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri, il leve très-bien, & supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime sur-tout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amere, & qui, étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les visceres, & arrête la dyssenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la vente, & celle que fournit le macis, sont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui differe de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, & ses matrices très-allongée, rabotteuses à leur surface, & d'un goût désagréable. Les isles de Banda fournissent aussi cinq ou six especes de muscadiers sauvages, que les Hollandois ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les isles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à

Macassar, ou dans l'isle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'est le seul établissement des Indes orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne, parce que c'est le seul où les Européens ayent la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitants de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatients du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques isles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont, la plupart créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On voit aussi, dans la petite isle de Rosingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui l'a fait appeller l'*Isle de correction*. Ces malheureux n'y vivent pas long-temps : mais les autres isles de Banda ne sont guere moins meurtrieres. Cette grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissants intérêts ; celui de l'économie, & celui de la sûreté. Les expériences n'ont pas été heureuses, & les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'assurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandois ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblements de terre qui sont fréquents & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparoître tous les ans des bancs de sable dans ces mers ; tous les ans ils y en forment

de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagere encore le nombre & les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des secours néceſſaires pour ſe bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce excluſif eſt fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande partie de l'année, les vaiſſeaux, repouſſés par les vents & les courants contraires, ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mouſſon favorable qui ſuit ces temps orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilants s'emparent de cet Océan devenu paiſible, pour écarter ou pour ſaiſir tous les bâtiments que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce ſont ces temps calmes que les Gouverneurs d'Amboine & de Banda employent à parcourir les iſles, où, dès les premiers jours de ſa puiſſance, la compagnie détruiſit les épiceries. Leur odieux miniſtere ſe réduit à lutter contre la libéralité de la nature, & à couper les arbres par-tout où ils repouſſent. Tous les ans, ils ſont obligés de recommencer leurs courſes, parce que la terre, rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes; & que la muſcade & le girofle, renaiſſant ſous le fer qui les extirpe, trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle ſeule. Ces abominables expéditions commencent & finiſſent par des fêtes, dont les détails feroient frémir l'ame la moins ſenſible, ſi la plume ne ſe refuſoit à les retracer.

L'eſprit de toutes les fêtes civiles & religieuſes, depuis leur premier origine juſqu'à nos jours, ſous les cabanes du ſauvage & dans les villes policées, eſt de rappeller quelque époque favorable, quelque événement heureux. Elles ont chacune leur caractere. Le Prêtre fait retentir l'air du ſon de ſes clo-

ches ; il ouvre les portes de ſon temple ; il appelle les citoyens au pied des autels ; il ſe revêt de ſes ornements les plus ſomptueux ; il éleve ſes mains vers le ciel, il en implore la bienfaiſance pour l'avenir, & lui témoigne ſa reconnoiſſance pour le paſſé, par des chants d'allégreſſe. Au ſortir du temple, la fête civile commence, & la joie ſe montre ſous un autre aſpect. Les tribunaux de la juſtice ſont fermés. Le bruit qui a ceſſé dans les ateliers, éclate dans les rues & ſur les places publiques. Les inſtruments invitent à des danſes, où les deux ſexes, où les différents âges ſe confondent. Les peres & les meres ſe ſont un peu relâchés de leur ſévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations ſuppléent à l'abſence du ſoleil, & reſtituent au plaiſir ce que la lumiere du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces ſolemnités ne ſont-elles pas attendues ? On en jouit long-temps d'avance. C'eſt un ſujet d'entretien long-temps après qu'on les a célébrées. Et c'eſt ainſi qu'on fait oublier au peuple ſa peine journaliere, s'il eſt malheureux ; qu'on redouble ſon amour pour les auteurs de ſa félicité, s'il eſt heureux ; & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthouſiaſme par le reſſouvenir, ou des bons Souverains qui ont gouverné dans les temps paſſés, ou des honnêtes & braves aïeux dont on eſt deſcendu. Il ſemble qu'aux Moluques, le but des fêtes inſtituées par les Hollandois, eſt d'éterniſer la mémoire des atrocités qu'ils ont commiſes, & d'y entretenir au fond des cœurs le ſentiment de la vengeance. Ce n'eſt que ſous l'empire des démons que les fêtes doivent être lugubres ; mais telle eſt l'averſion de l'homme pour le travail, que, triſtes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'aſſurer de plus en plus le commerce excluſif

clusif des épiceries, les Hollandois ont formé deux établissements à Timor & à Célebes.

IX. Les Hollandois s'établissent à Timor.

La premiere de ces deux isles a soixante lieues de long, sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs Souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérants, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démesuré; qui avoient parcouru une carriere immense & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts: ces conquérants attaqués par les Hollandois, lorsque leur trop vaste Empire, fatigué par son propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrerent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un Royaume, dispersés par une défaite, ils auroient dû chercher un asyle auprès de leurs freres, & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établissements. Loin de prendre une résolution si généreuse, on leur vit mendier un emploi, ou quelque solde, auprès des mêmes Princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté, se réfugierent à Timor, isle pauvre & sans industrie, où ils penserent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les poursuivroit pas. Ils se tromperent.

Ils furent chassés, en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandois, qui y trouverent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoye tous les ans quelques grosses toiles, & elle en retire de la cire, du caret, du bois de sandal & du cadiang,

petite feve dont on ſe ſert communément dans les vaiſſeaux Hollandois, pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établiſſement : la recette égale la dépenſe. Il y a long-temps que les Hollandois auroient abandonné Timor, s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui, de cette poſition favorable, troubleroit aiſément le commerce des Moluques. Le même eſprit de précaution les a attirés à Célebes.

X. Les Hollandois ſe rendent maîtres de Célebes.

Cette iſle, dont le diametre eſt d'environ cent trente lieues, eſt très-habitable, quoique ſituée au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans ſont les plus braves de l'Aſie méridionale. Leur premier choc eſt furieux ; mais une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder un abattement total à une ſi étrange impétuoſité. Sans doute qu'alors l'ivreſſe de l'opium, ſource unique de ce feu terrible, ſe diſſipe, après avoir épuiſé leurs forces, par des tranſports qui tiennent de la frénéſie. Leur arme favorite, le *crid*, eſt d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en ſerpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulieres en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche, ſert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La bleſſure qu'il fait eſt très-dangereuſe, & le duel ſe termine le plus ſouvent par la mort des deux combattants.

Une éducation auſtere rend les habitans de Célebes ou les Macaſſarois agiles, induſtrieux, robuſtes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions repétées aident la nature à ſe développer avec li-

berté. On les ſevre un an après leur naiſſance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-temps du lait maternel. A l'âge de cinq ou ſix ans, les enfants mâles de quelque diſtinction, ſont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne ſoit amolli par les careſſes de leurs meres, & par l'habitude d'une tendreſſe réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de ſe marier.

Voilà certes des eſclaves bien civiliſés ſur le point le plus important de la vie humaine. Quel eſt le peuple civiliſé de l'Europe qui ait pouſſé auſſi loin les ſoins de l'éducation? Qui de nous s'eſt encore aviſé de garantir ſa poſtérité de la ſéduction paternelle & maternelle? Les précautions priſes à Célebes, utiles dans toutes les conditions, ſeroient ſurtout néceſſaires pour les enfants des Rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur & leur eſprit par tous les ſens à la fois. Comment ſeroient-ils ſenſibles à la miſere, qu'ils ignorent & qu'ils n'éprouvent point? amis de la vérité, leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accents de la flatterie? admirateurs de la vertu, nourris au milieu d'indignes eſclaves, tout occupés à préconiſer leurs goûts & leurs penchants, patients dans l'adverſité, qui ne les reſpecte pas toujours, fermes dans les périls auxquels ils ſont quelquefois expoſés, lorſqu'ils ont été enervés par la molleſſe & bercés ſans ceſſe de l'importance de leur exiſtence? Comment apprécieroient-ils les ſervices qu'on leur rend, connoîtroient-ils la valeur du ſang qu'on répand pour le ſalut de leur Empire ou pour la ſplendeur de leur regne, imbus du funeſte préjugé que tout leur eſt dû, & qu'on eſt trop honoré de mourir pour eux? Etrangers à toute

idée de justice, comment ne deviendroient-ils pas le fléau de la portion de l'espece humaine dont le bonheur leur est confié ?

Heureusement leurs instituteurs pervers sont tôt ou tard châtiés par l'ingratitude ou par le mépris de leurs éleves. Heureusement ces éleves, misérables au sein de la grandeur, sont tourmentés toute leur vie par un profond ennui qu'ils ne peuvent éloigner de leurs palais. Heureusement le morne silence de leurs sujets leur apprend de temps en temps la haine qu'on leur porte. Heureusement ils sont trop lâches pour la dédaigner. Heureusement les préjugés religieux qu'on a semés dans leurs ames, reviennent sur eux & les tyrannisent. Heureusement, après une vie qu'aucun mortel, sans en excepter le dernier de leurs sujets, ne voudroit accepter, s'il en connoissoit toute la misere, ils trouvent les noires inquiétudes, la terreur & le désespoir assis au chevet de leur lit de mort.

Les peuples de Célebes ne reconnoissoient autrefois de dieux, que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques, parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'Empire. L'ambition les brouilla. La lune, fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence, pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes ; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistance que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ

deux fiecles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées, le principal Roi du pays fe dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une affemblée générale. Au jour indiqué, il monta fur un endroit élevé, & là, tendant fes mains vers le ciel, & fe tenant debout, il adreffa cette priere à l'Être fuprême :

» Grand Dieu, je ne me profterne point à tes
» pieds, en ce moment, parce que je n'implore
» point ta clémence. Je n'ai à te demander qu'une
» chofe jufte ; & tu me la dois. Deux nations étran-
» geres, oppofées dans leur culte, font venues por-
» ter la terreur dans mon ame, & dans celle de
» mes fujets. Elles m'affurent qne tu me puniras à
» jamais, fi je n'obéis à tes loix. J'ai donc le droit
» d'exiger de toi, que tu me les faffes connoître.
» Je ne demande point que tu me reveles les myfte-
» res impénétrables qui enveloppent ton être, &
» qui me font inutiles. Je fuis venu pour t'interro-
» ger avec mon peuple, fur les devoirs que tu veux
» nous impofer. Parle, ô mon Dieu ! puifque tu es
» l'auteur de la nature, tu connois le fond de nos
» cœurs, & tu fais qu'il leur eft impoffible de con-
» cevoir un projet de défobéiffance. Mais fi tu dé-
» daignes de te faire entendre à des mortels ; fi tu
» trouves indigne de ton effence d'employer le lan-
» gage de l'homme pour dicter les devoirs à l'hom-
» me, je prends à témoin ma nation entiere, le fo-
» leil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux
» qui environnent mon Empire, & toi-même, que
» je cherche dans la fincérité de mon cœur, à con-
» noître ta volonté, & je te préviens aujourd'hui
» que je reconnoîtrai, pour les dépofitaires de tes
» oracles, les premiers Miniftres de l'une ou de

» l'autre religion que tu feras arriver dans nos ports.
» Les vents & les eaux sont les ministres de ta puissance; qu'ils soient le signal de ta volonté. Si dans la bonne foi qui me guide, je venois à embrasser l'erreur, ma conscience seroit tranquille, & c'est toi qui serois le méchant. »

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, & résolu de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célebes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs; & le Souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'isle ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-temps n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employerent, pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant, sans interruption, des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, a écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors ils se trouverent maîtres absolus dans l'isle, sans l'avoir conquise. Les Princes qui la partagent, furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'assemblent de temps en temps, pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque Etat. Lorsqu'il sur-

vient quelque contestation, elle est terminée par le Gouverneur de la colonie Hollandoise qui préside à cette diete. Il éclaire de près ces différents despotes, qu'il tient dans une entiere égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres : mais, en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soyent reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espece de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 88,000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dixmes du territoire qu'elle possede en toute souveraineté Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les fraix de la colonie : elle coûte 165,000 livres au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison, comme la clef des isles à épiceries.

XI. Les Hollandois sont reçus à Bornéo.

L'établissement formé à Bornéo, a un but moins important. C'est une des plus grandes isles, & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitants en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire res-

pecter par les armes, ils imaginerent de gagner la bienveillance d'un des Souverains du pays, en lui offrant quelques pieces de tapisserie. Ce Prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs ne le rassurerent pas, & il refusa opiniâtrément de recevoir les présents dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite, mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au Prince qui possede seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le commerce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui de tout temps fréquentoient ses ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoye à Benjarmassen, du riz, de l'opium, du sel, & de grosses toiles : objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33,000 liv. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamants trouvés de loin en loin dans les rivieres, & sur six cents mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 livres le cent. Ses agents même ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Etabliffement Hollandois à Sumatra.

Cette ifle a onze degrés d'étendue du Nord au Sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la divife en deux parties prefque égales. Les chaleurs y font tempérées par des vents de terre & de mer qui fe fuccedent réguliérement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts, & où la millieme partie du fol n'eft pas défrichée. Sur ce vafte efpace, les volcans font infiniment multipliés, & de-là vient, peut-être, que les tremblements de terre font plus fréquents que deftructeurs.

Le Sud de l'ifle eft occupé par les Malais, dont les ancêtres n'eurent que fix lieues de mer à traverfer pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée, & l'on n'eft pas mieux inftruit des obftacles qu'ils eurent à furmonter pour former leur établiffement. Le gouvernement féodal, fous lequel ils étoient nés, fut celui qu'ils établirent. Chaque Capitaine s'appropria un canton, dont il faifoit hommage à un chef plus accrédité. Cette fubordination s'eft fucceffivement affoiblie; mais il en refte encore quelques traces.

La religion de ce peuple eft un mahométifme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son idée fur l'univers eft fur-tout bizarre. Il croit que la terre, parfaitement immobile, eft portée par un bœuf, le bœuf par une pierre, la pierre par un poiffon, le poiffon par l'eau, l'eau par l'air, l'air par les ténebres, les ténebres par la lumiere. C'eft-là que finit fon fyftême. L'allégorie qui pouvoit envelopper ces abfurdités, eft entiérement perdue.

Les Malais ont peu de loix civiles. Leur code criminel eft plus court encore. Des amendes qui fe partagent entre la perfonne offenfée ou fes héritiers & le Magiftrat, font l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'eft pas

démontré, on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves qui firent si long-temps l'opprobre de l'Europe.

Une des singularités de leurs mœurs, c'est de ne jamais faire de visites sans appprter avec eux quelque présent. Ce sont le plus souvent des oiseaux, des citrons, des noix de coco. Rien ne seroit plus malhonnête que de les refuser; mais c'est une impolitesse qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de besoins de convention, & que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles, ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'est dans ces cabanes élevées sur des pilliers de huit pieds de haut, construites de bambou & couvertes de feuilles de palmier, qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une piece de toile, tournée autour des reins, en forme de ceinture, est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au Nord-Ouest se trouve une autre nation, connue sous le nom de Batta. Elle est dans l'usage de manger les criminels, convaincus de trahison ou d'adultere. C'est l'espoir d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs, qui a seul, dit-on, donné naissance à une coutume si barbare.

C'est au Nord, & au Nord uniquement, qu'on trouve le benjoin, qui est principalement consommé en Perse. C'est là aussi que croît ce précieux camphre, dont l'usage est réservé aux Chinois, & sur-tout au Japonois.

Le camphre est une huile ou résine volatile & pénétrante, propre à dissiper les tumeurs, à arrêter les progrès de l'inflammation, & connue de plus par l'usage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre est une espece de laurier, commun au Japon, & dans quelques

cantons de la Chine. Son tronc s'éleve à la hauteur du chêne. Ses feuilles, diſpoſées alternativement ſur les rameaux, ſont minces, luiſantes, ovales, terminées en pointe, & exhalent, lorſqu'on les froiſſe, une odeur de camphre. Les fleurs, ramaſſées en bouquets, ſont blanches, compoſées chacune de ſix pétales courts, au milieu deſquels eſt un piſtil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûriſſant, une petite baie noirâtre de la groſſeur d'un pois, & remplie d'une amande huileuſe. Toutes les parties de la plante contiennent du camphre; mais on en retire une plus grande quantité du tronc, & ſur-tout des racines. Pour cet effet, on les coupe par tranches, & on les met avec de l'eau dans un vaſe de fer couvert de ſon chapiteau. La chaleur du feu allumé au-deſſous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il eſt ramaſſé avec ſoin, & enſuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle diſtillation, avant de l'expoſer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra eſt de beaucoup le plus parfait. Sa ſupériorité eſt ſi bien reconnue, que les Japonois & les Chinois eux-mêmes, donnent pluſieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'eſt pas encore bien connu des botaniſtes. On ſait ſeulement qu'il s'éleve moins que le premier; ſes pétales ſont plus allongés, ſon fruit plus gros, ſes feuilles plus épaiſſes & moins odorantes, ainſi que le bois. Pour en extraire le camphre, on n'a point recours au feu : mais, après avoir fendu le tronc en éclats, on ſépare cette ſubſtance toute formée & logée dans les interſtices des fibres, tantôt grumelée, & tantôt figurée en larmes ou en grains, plus recherchés, à raiſon de leur volume & de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres

d'un camphre léger, friable & très-soluble, qui se dissipe à l'air, mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'est guere employé intérieurement, parce qu'il excite des nausées & porte à la tête. Il en est tout autrement de celui de Sumatra, qui fortifie l'estomac, dissipe les obstructions, & augmente l'activité des autres remedes auxquels il est joint. L'un & l'autre paroissent la production d'un même arbre, qui probablement est un laurier. On est porté à le croire, parce que le vrai cannelier de Ceylan & le faux cannelier de Malabar, autres especes du même genre, donnent, par la distillation, un véritable camphre, mais moins parfait & en moindre quantité.

Les terres du Nord-Est sont presque généralement submergées. Aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitants sont corsaires. On les détruisit presque tous en 1760 ; mais il est sorti, pour ainsi dire, de leurs cendres de nouveaux brigands, qui ont recommencé à infester le détroit de Malaca & d'autres parages moins célebres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines. On en remue la superficie dans la saison seche. Les pluies qui durent depuis Novembre jusqu'en Mars, & qui tombent en torrents, détachent de la terre l'or qui a pour matrice un spath très-blanc, & l'entraînent dans des circonvallations d'osier, destinées à le recevoir, & très-multipliées, afin que ce qui auroit pu échapper à la premiere soit retenu dans quelqu'une de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein, chaque propriétaire va, avec ses esclaves, recueillir les richesses, plus ou moins considérables, que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou

d'autres marchandises que lui fournissent les Anglois & les Hollandois.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra, selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémisphere. Soit ignorance, soit infidélité, soit quelque autre cause, les deux expériences n'ont pas réussi; & la compagnie a vu enfin, après de trop grandes dépenses, qu'il ne lui convenoit pas de suivre plus long-temps une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes, le peu que Sumatra faisoit de commerce, étoit tout concentré dans le port d'Achem. C'est là que les Arabes & les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseau, le poivre, tout ce que les insulaires avoient à vendre. Les Portugais & les nations qui s'élevoient sur leurs ruines, fréquentoient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleverserent.

A cette époque, les Hollandois imaginerent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'isle qui jouissoient de plus de tranquillité. Les avantages que, dans l'origine, on put retirer de ces foibles établissements, se sont évanouis presque entiérement avec le temps.

Le plus utile doit être celui de Palimban, situé à l'Est. Pour 66,000 liv., la compagnie y entretient un fort & une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 livres 2 sols le cent, & un million & demi d'étain à 61 livres 12 sols le cent. Ce dernier article est tiré tout entier de l'isle de Banka, qui n'est éloignée du continent que d'un mille & demi, & qui donne son nom au détroit fameux par où passent communément les vaisseaux qui se rendent

directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandois ayent à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix eſt avantageux au Souverain du canton, qui force ſes ſujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit deſpote tire de Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ſes Etats; & cependant on eſt obligé de ſolder avec lui en piaſtres. De cet argent, de l'or qu'on ramaſſe dans ſes rivieres, il a formé un tréſor qu'on ſait être immenſe. Un ſeul vaiſſeau Européen pourroit s'emparer de tant de richeſſes; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, ſe maintenir dans un poſte qu'il auroit pris ſans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entrepriſe ſi utile & ſi facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injuſtice, une cruauté de plus, ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les ſentiments de la nature, pour s'approprier l'Univers. Il n'y a pas une ſeule nation en Europe qui ne penſe avoir les plus légitimes raiſons pour s'emparer des richeſſes de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'eſt plus honnête d'invoquer, depuis que ſes Miniſtres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition ſans bornes, combien ne reſte-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir? Un peuple monarchiſte veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de ſon maître : ce peuple, ſi heureux, veut bien aller expoſer ſa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés ſujets qui vivent ſous les loix du meilleur des Princes. Un peuple libre & maître de lui-même, eſt né ſur l'Océan pour y régner; il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant

de la terre; elle eſt au premier occupant, c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitants; il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple, l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangere; il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie; mais ils ont beſoin d'eſclaves. Ils n'ont point de terres chez eux; il faut qu'ils en prennent chez les autres!

XIII. Commerce des Hollandois à Siam.

Le commerce des Hollandois à Siam fut d'abord aſſez conſidérable. Un deſpote, qui opprimoit ce malheureux pays, ayant, vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abondonnant les comptoirs qu'elle avoit placés ſur ſon territoire, comme ſi c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains, qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur préſence comme une faveur, comme une ſûreté, comme une gloire. Ils avoient ſi bien réuſſi à établir ce ſingulier préjugé, que, pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambaſſade éclatante, qui demanda pardon pour le paſſé, qui donna les plus fortes aſſurances pour l'avenir.

Ces différences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon des autres Puiſſances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie, à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de ſoutenir le privilege excluſif qui lui avoit été accordé. Le Roi, malgré les préſents qu'il exige, livre des marchandiſes aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux, à des conditions qui lui ſont avantageuſes. Seulement, on les oblige de s'arrêter à

l'embouchure du Menan; au-lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'Empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoyent plus qu'un vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent de l'étain, à 77 livres le cent; de la gomme-lacque, à 57 liv. 4 sols; quelques dents d'éléphant, à 3 liv. 12 sols la livre; & de temps en temps un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sols le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-temps à un commerce, dont les fraix excedent les bénéfices, parce que le Roi seul, négociant de son Royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

XIV. Situation des Hollandois à Malaca.

Ces républicains, qui connoissoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer; mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'employent jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le Gouverneur Portugais qu'on savoit avare. Le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeants coururent à lui, & le massacrerent, pour être dispensés de payer les 500,000 livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise, pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit? *Lorsque vos péchés seront plus grands que*

que les nôtres, répondit gravement le Portugais.

Les conquérants trouverent une forteresse solidement bâtie ; ils trouverent un climat fort sain, quoique chaud & humide ; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre, soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables, soit qu'elle ait manqué de modération, soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires seroient plus considérables, si les Princes de cette région étoient plus fideles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglois, qui fournissent à meilleur marché à leurs besoins, & qui achetent plus cher leurs marchandises. Elle se dédommage un peu sur ses fermes & sur ses douanes qui lui donnent 220,000 liv. par an. Cependant ces revenus, joints aux bénéfices du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des facteurs. Il en coûte annuellement 44,000 livres à la compagnie.

Il fut un temps où ce sacrifice auroit pu paroître léger. Avant que les Européens eussent doublé le cap de Bonne-Espérance, les Arabes & tous les autres navigateurs se rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils n'attendirent pas qu'on y portât les marchandises de l'est de l'Asie ; ils les alloient chercher eux-mêmes, & faisoient leur retour par les isles de la Sonde. Les Hollandois, devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls passages connus, & en état

d'intercepter les vaisseaux de leurs ennemis dans des temps de trouble. On découvrit depuis les détroits de Lombock & de Baly, & Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureusement pour les Hollandois, à cette époque, ils soumettoient Ceylan qui devoit leur donner la cannelle, comme les Moluques leur donnoient la muscade & le girofle.

XV. Etablissement des Hollandois à Ceylan.

Spilbergen, qui le premier de leurs navigateurs montra son pavillon sur les côtes de cette isle délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays; à détruire, les uns par les autres, les Souverains qui la partageoient; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la Cour de Candy : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le Monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme, mes enfants, nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chassés, vers 1658, après une guerre longue, sanglante & opiniâtre. Leurs établissements tomberent tous entre les mains de la compagnie, qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le Souverain du pays tiroit son sel, ils formerent autour de l'isle un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres.

C'est uniquement à Maduré qu'on cultive, & même depuis assez peu de temps, le poivre & le café. Le territoire de Negombo produit la meilleure cannelle. Columbo, connu par la bonté de

ſon areque, eſt le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenſes que les Portugais avoient faits à cette place, les vices de ſa rade auroient vraiſemblablement déterminé leur vainqueur à établir ſon gouvernement & ſes forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop ſerré & d'un accès difficile, eſt fort ſupérieur. On trouveroit encore plus de commodités & de ſûreté à Trinquemale : mais cet excellent & vaſte port eſt placé dans un terrein trop ingrat, & trop éloigné de toutes les denrées vénales, pour qu'on en puiſſe faire raiſonnablement un entrepôt. La deſtination des ports de Jaffanapatnam, de Manar & de Calpantin, eſt d'empêcher toute liaiſon d'affaires avec les peuples du continent voiſin.

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'iſle. Celles qui entrent dans le commerce ſont :

1°. Diverſes pierres précieuſes, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce ſont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achetent, les taillent, & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achete 8 ſols 9 deniers la livre ; le café, qu'elle ne paye que 4 ſols 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays ſont trop indolents pour que ces cultures, introduites par les Hollandois, puiſſent jamais devenir fort conſidérables.

3°. Une centaines de balles de mouchoirs, de pagnes & de guingans, d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatnam, où ils ſont établis depuis très-long-temps.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphants. On les porte à la côte de Coromandel ; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à

l'homme pour rester libre dans une isle, va sur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque, que la compagnie achete à raison de 11 liv.; l'ammonan, sorte de mesure qui est censée contenir vingt mille areques. Elle le vend 36 ou 40 livres sur les lieux même. L'areque est un fruit assez commun dans la plupart des contrées de l'Asie, & sur-tout à Ceylan. Il croît sur une espece de palmier qui a, comme le cocotier, des racines fibreuses, une tige cylindrique, marquée d'inégalités circulaires; de grandes feuilles aîlées, engaînées à leur base, recouvertes d'un tissu réticulaire lorsqu'elles sont jeunes; des régimes de fleurs mâles & femelles mêlées ensemble, & renfermées avant leur épanouissement dans des spathes. On le distingue, parce que son tronc est également droit dans toute sa longueur; les divisions des feuilles sont plus larges; celles qui terminent la côte sont ordinairement tronquées & dentelées à la pointe. La plus grande différence consiste dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce est lisse & assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre, d'une substance analogue à celle de la muscade & de même grosseur, mais plus dure & veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le sang & desseche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse, part une feuille presqu'en cœur assez longue & rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures, plus ou moins apparentes.

Les fleurs difpofées en épi ferré, viennent aux aiffelles des feuilles & reffemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde; mais il ne profpere véritablement que dans les lieux humides & glaifeux. On en fait des cultures particulieres, qui font très-avantageufes, à caufe de fon ufage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume eft corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint conftamment du chounam, efpece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent fouvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur fenfualité.

On ne peut fe féparer, avec bienféance pour quelque temps, fans fe donner mutuellement du bétel dans une bourfe : c'eft un préfent de l'amitié, qui foulage l'abfence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive fe préfenter à fes fupérieurs. Les femmes galantes font le plus grand ufage du bétel, comme d'un puiffant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas; on mâche du bétel durant les vifites; on s'offre du bétel en s'abordant, en fe quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'eftomac en eft plus fain & plus fort. C'eft, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles eft encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraifemblance, que cette ifle, qui n'eft qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des temps plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'efpace qui la fépare actuellement de la terre, eft rempli de bas-fonds, qui empêchent les

vaîſſeaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles ſeulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y paſſer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la ſouveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'eſt dans ce détroit que ſe fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un ſi grand rapport. Mais on a tellement épuiſé cette ſource de richeſſes, qu'on n'y peut revenir que rarement. On viſite, à la vérité, tous les ans le banc, pour ſavoir à quel point il eſt fourni d'huîtres : mais, communément, il ne s'y en trouve aſſez que tous les cinq ou ſix ans. Alors la pêche eſt affermée ; &, tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 l. Il ſe trouve ſur les mêmes côtes, une coquille appellée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eſt libre : mais le commerce en eſt excluſif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'eſt la cannelle, qui eſt le produit d'une eſpece de laurier. La racine de cet arbre eſt rameuſe, couverte d'une écorce très-odorante, dont on retire un véritable camphre par la diſtillation. Son tronc médiocrement haut, le partage en pluſieurs branches. Ses feuilles, preſque toujours oppoſées & ſubſiſtantes, ſont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles ſont d'un verd foncé, & ont l'odeur du girofle. C'eſt dans leur aiſſelle ou aux extrémités des rameaux, que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, compoſées chacune de ſix pétales, de neuf étamines, & d'un piſtil qui devient, en mûriſſant, une petite baie de la forme & de la conſiſtance d'une olive, remplie d'un noyau oſſeux. Selon quelques obſervateurs, le piſtil & les étamines ſont ſéparés & portés

ſur deux individus différents, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, & l'autre femelle qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui ſurnage & qui ſe brûle. Si on la laiſſe congeler, elle acquiert de la blancheur & de la conſiſtance, & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'uſage eſt réſervé au Roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce, formée de trois couches, qui recouvre le tronc & les branches. Au mois de Février & de Septembre, c'eſt-à-dire, lorſque la ſeve eſt la plus abondante, on enleve les deux couches extérieures, ayant ſoin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois, pour qu'il puiſſe plus facilement recouvrer une nouvelle écorce que l'on enleve comme la premiere au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme griſe & raboteuſe, coupées par lames & expoſées au ſoleil, ſe roulent en ſe ſéchant.

Les vieux canneliers ne donnent qu'une cannelle groſſiere & preſque inſipide : mais il ſuffit, pour les rajeunir, d'en couper le tronc. La ſouche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laiſſent rien à deſirer.

La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons ſont longs & les morceaux petits, eſt préférée par les connoiſſeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondants ſecours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers eſt une occupation particuliere & la plus vile des oc-

cupations. Par cette raiſon, elle eſt abandonnée aux ſeuls Chalias qui forment la derniere des caſtes. Tout autre individu qui ſe livreroit à ce métier, ſeroit ignominieuſement chaſſé de ſa tribu.

L'iſle entiere n'eſt pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément, & l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croiſſent. Les montagnes habitées par les Bedas, en ſont remplies: mais cette nation ſinguliere ne permet l'entrée de ſon pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; & pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats ſans nombre. Les Hollandois achetent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont beſoin, à leurs ſujets de Negombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les ſeuls diſtricts de leur domination qui en fourniſſent. Le reſte leur eſt livré par la Cour de Candy, à un prix plus conſidérable. L'une compenſée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 ſols 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan, plus de 2,200,000 l. Son adminiſtration & ſa défenſe coûtent 2,420,000 livres. Le vuide eſt rempli par les bénéfices qu'on fait ſur la cannelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui ſe renouvellent trop ſouvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes & qui déteſtent le joug Européen, ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même toujours les hoſtilités pour s'éloigner; & quelquefois ils prennent cette réſolution à la moindre méſintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens & leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richeſſes, les uſurpateurs ſont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous

côtés par des rivieres, des bois, des ravins & des montagnes.

Les Hollandois, qui prévoyoient ces calamités, chercherent, dès les premiers temps de leur établissement, à séduire le Roi de Candy par les moyens qui réussissent généralement le mieux avec les despotes de l'Asie. Ils lui envoyoient des Ambassadeurs; ils lui faisoient de riches présents; ils transportoient, sur leurs vaisseaux, ses prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui est la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur les Portugais les forteresses, les terres qu'ils occupoient, ils se contentoient d'être appellés par ce Prince, *les gardiens de ses rivages.* Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagements si marqués, n'ont pas toujours été suffisants pour maintenir la paix: elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre qui a fini le 14 Février 1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un Monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis de peler la cannelle dans toutes les plaines; & la Cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 2 liv. 7 f. 2 d. la livre. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacri-

fices, le Roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produifoient; & fes fujets pourront y aller prendre, fans rien payer, le fel néceffaire à leur confommation. La compagnie pourroit, ce femble, tirer un grand avantage d'une fi heureufe pofition.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le refte de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au Souverain. Ce fyftême deftructeur a eu, dans cette ifle, les fuites funeftes qui en font inféparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils font logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent des fruits; & les plus aifés n'ont, pour vêtement, qu'une piece de groffe toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois faffent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Afie, de n'avoir jamais tenté; qu'ils diftribuent des terreins en propre aux familles, elles oublieront, détefteront peut-être leur ancien Souverain; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles confommeront. Alors l'ifle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a deftinée. Elle fera à l'abri des révolutions, & en état de foutenir les établiffements du continent voifin, qu'elle eft chargée de protéger.

XVI. Commerce des Hollandois à la côte de Coromandel.

A peine les Hollandois avoient paru aux Indes, qu'ils defirerent d'avoir des comptoirs fur les côtes de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des Souverains du pays, ils en formerent, à des époques différentes, à la côte de la Pêcherie, à Negapatnam, à Sadrafpatnam, à Paliacate, à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établiffements, pour les marchés d'Afie ou d'Europe, quatre ou cinq milles balles de toile qui font portées

à Negapatnam, chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entiérement ouvert, lorſqu'en 1690 il y fut conſtruit une citadelle aſſez réguliere, mais peu étendue. Les maiſons qu'on permit de bâtir tout autour, ayant rendu, avec le temps, les fortifications inutiles, on prit le parti, en 1742, d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut ſucceſſivement de dix ou douze villages qui ſe remplirent de manufactures.

En échange des marchandiſes qu'ils reçoivent, les Hollandois donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du ſucre, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, eſpece de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent ſur ces objets réunis 1,100,000 liv., auxquelles on peut ajouter 88,000 liv. que produiſent les douanes. Les dépenſes actuelles montent à 808,000 liv., & l'on peut avancer, ſans crainte d'être accuſé d'exagération, que le fret des navires abſorbe le reſte des bénéfices. Le produit net du commerce n'eſt donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire ſur la vente des toiles.

XVII. Commerce des Hollandois à la côte de Malabar.

Sa ſituation eſt encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés par-tout, ſe maintenoient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde, lorſqu'en 1663, ils s'y virent attaqués par les Hollandois, qui leur enleverent Culan, Cananor, Grandganor & Cochin. Le Général victorieux avoit à peine inveſti la derniere place, la ſeule importante, qu'il apprit la réconciliation de ſa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue ſecrete. On précipita les travaux; & les aſſiégés, fatigués par des aſſauts continuels, ſe ſoumirent le huitieme jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le

vainqueur ne juſtifia pas autrement ſa mauvaiſe foi, qu'en diſant, que ceux qui ſe plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu, quelques années auparavant, la même conduite dans le Bréſil.

Après cette conquête, les Hollandois ſe crurent aſſurés d'un commerce conſidérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux eſpérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réuſſir, comme elle l'eſpéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandiſes qu'elle a dans ſes autres établiſſements, & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés où elle exerce un privilege excluſif.

Ses ventes ſe réduiſent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau qui a porté cette médiocre cargaiſon, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne, au plus, ſur ces objets, 396,000 liv., qui, avec 154,000 liv. que lui produiſent ſes douanes, forment une maſſe de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſements lui coûte 510,400 liv.; de ſorte qu'il ne lui reſte que 39,600 liv. pour les fraix de ſon armement: ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceylan, où il eſt verſé dans les vaiſſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai que, par ſes capitulations, elle ne paye le cent de poivre que 38 liv. 8 ſols, quoiqu'il coûte depuis 43 juſqu'à 48 aux aſſociations rivales, & plus cher encore aux négociants particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article

eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Golonefs, Directeur-général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement de Malabar, qu'il avoit long-temps régi, étoit un des plus importants de la compagnie. » Je ſuis ſi éloigné de penſer » comme vous, lui dit le Général Moſſel, que je » ſouhaiterois que la mer l'eût englouti il y a un » ſiecle ".

XVIII. Etabliſſement des Hollandois au cap de Bonne-Eſpérance.

Quoi qu'il en ſoit, les Hollandois s'apperçurent, au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche, où ceux de leurs vaiſſeaux, qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſements. On étoit embarraſſé du choix, lorſque le chirurgien Van-Riebeck propoſa, en 1650, le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie ſeroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour ſervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Aſie. On lui confia le ſoin de former cet établiſſement. Ses vues furent dirigées ſur un bon plan. Il fit régler qu'il ſeroit donné un terrein convenable à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des beſtiaux & des uſtenſiles à ceux qui en auroient beſoin. Des jeunes femmes, tirées des maiſons de charité, leur ſeroient aſſociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui, dans trois ans, ne pourroient ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangements pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre

en valeur étoit habitée par les Hottentots, peuples divisés en plusieurs hordes, dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux, dans lesquelles on n'entre qu'en rampant, & qui sont distribuées sur une ligne circulaire, composent leurs bourgades. Ces huttes ne servent guere qu'à serrer quelques denrées, quelques ustensiles de ménage. Hors les temps des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. C'est-là, qu'aussi peu touché de l'avenir que du passé, il dort, il fume, il s'enivre.

La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau pour chaque village, & qu'il est commun à tous, chacun est chargé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle, parce que le pays est rempli de bêtes féroces & voraces. Chaque jour le berger envoye à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entiere prend les armes. On vole à l'ennemi, & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fleches empoisonnées, ou à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses, & leurs moutons qui sont tout leur bien étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occasionne entre les bergers.

Ils sont, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance, & ils tiennent quelque chose de la malpropreté, de la stupidité des animaux qu'ils conduisent. Ils ont institué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu quelques-uns des mons-

tres deſtructeurs de leurs bergeries. L'apothéoſe d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces ſauvages avec nos caracteres. C'eſt une eſpece de ramage, compoſé de ſifflement & de ſons bizarres qui n'ont preſque point de rapport avec les nôtres.

La fable, qui donnoit aux femmes de cette nation un tablier de chair, tombant du milieu du ventre juſqu'aux parties naturelles, eſt enfin décréditée. On a vérifié que ces femmes ſont à-peu-près conformées comme on en voit beaucoup d'autres dans les climats chauds, où les organes extérieurs de la volupté, tant ſupérieurs qu'environnants, prennent plus de volume & d'étendue que dans les contrées tempérées.

Mais il eſt très-vrai que les Hottentots n'ont qu'un teſticule. On l'a ſouvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la préſence des mêmes périls, inſpirent les mêmes moyens, & dans le fond des forêts, & dans la ſociété. Je ne ſais même ſi cette obſervation ne doit pas s'étendre juſqu'aux animaux. Les oiſeaux ont un ramage qui leur eſt propre. C'en eſt un autre, lorſqu'ils ont à veiller à la conſervation de leurs petits, ou à la leur. Ces ſignes paſſagers, comme le beſoin, ſont-ils, ne ſont-ils pas réfléchis? C'eſt ce que nous ignorons. Mais il eſt certain qu'ils ſont en eux, comme en nous, des effets de l'intérêt, de la crainte, de la colere, & que l'habitude les rend conventionnels. C'eſt ainſi que, dans les révolutions, les factieux ont des ſignes à l'aide deſquels ils ſe reconnoiſſent, malgré le tumulte & au milieu de la mêlée; c'eſt une croix, une plume, une écharpe, un ruban; c'eſt un cri, c'eſt un mot, c'eſt le ſon d'un inſtrument qui réveille ceux auxquels il s'adreſſe; tandis qu'il laiſſe dans l'aſſoupiſſement du ſommeil

ou dans la ſécurité ceux qui n'en ont pas la clef.

Telle fut, ſelon toute apparence, la premiere origine de la plupart de ces uſages ſinguliers que nous retrouvons chez les Sauvages, & même dans la ſociétés policées. Ce furent des traits caractériſtiques de la horde à laquelle ils appartenoient, des marques auxquelles ils ſe reconnoiſſoient. La circonciſion des Juifs & des Mahométans n'eut peut-être pas d'autre but que les nez écraſſés, que les têtes applaties ou allongées, que les oreilles pendantes & percées, que les figures tracées ſur la peau, les brûlures, les chevelures longues ou courtes, & la mutilation de certains membres. Par l'amputation du prépuce, un Juif dit à un autre, & moi je ſuis Juif auſſi. Par l'amputation d'un teſticule, un Hottentot dit à un autre Hottentot, & moi je ſuis auſſi Hottentot. Et pourquoi ces diſtinctions n'auroient-elles pas été deſtinées à tranſmettre le ſentiment, ou de la haine, ou de l'amitié, la conformité d'un culte religieux; à éterniſer le ſouvenir d'un bienfait ou d'une injure, & à en recommander à une claſſe d'hommes la vengeance ou la reconnoiſſance envers une autre claſſe ?

Plus la condition des hommes ſera vagabonde, plus ces ſortes de reclames ſeront utiles. Deux individus, qui n'auront eu aucune ſorte de liaiſon dans leur contrée, ſe rencontrent dans une contrée éloignée. Auſſi-tôt ils ſe reconnoiſſent, ils s'approchent avec confiance, ils s'embraſſent, ils ſe confient leurs peines, leurs plaiſirs, leurs beſoins, & ils ſe ſecourent. Les légiſlateurs, jaloux d'iſoler les peuples qu'ils avoient civiliſés, des nations barbares qui les entouroient, & craignant encore qu'avec le temps ils ne ſe fondiſſent dans la maſſe générale, mirent ces ſignes ſous la ſanction des Dieux. Les Sauvages les ont rendus auſſi permanents qu'il étoit poſſible, par

la

la confidération qu'ils y ont attachée, & par la violence qu'ils ont faite conftamment à la nature. Et c'eft ainfi que le monde brut n'ayant aucun fyftême fixe d'éducation, d'affociation & de morale, il y fuppléa par des habitudes univerfelles. Le phyfique du climat fit le refte. Les enfants de la nature furent foumis, fans s'en douter, à une efpece finguliere d'autorité qui les domina fans les vexer, & c'eft ainfi que les Hottentots prirent les mœurs des pâtres.

Mais font-ils heureux, me demanderez-vous ? Et moi je vous demanderai, quel eft l'homme fi entêté des avantages de nos fociétés, fi étranger à nos peines, qui ne foit quelquefois retourné par la penfée au milieu des forêts, & qui n'ait du moins envié le bonheur, l'innocence & le repos de la vie patriarchale ? Eh bien, cette vie eft celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté ? il eft libre. Aimez-vous la fanté ? il ne connoît d'autre maladie que la vieilleffe. Aimez-vous la vertu ? il a des penchants qu'il fatisfait fans remords, mais il n'a point de vices. Je fais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmailloté, pour ainfi dire, dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés, vos haines, vos perfidies, votre duplicité, ne révoltent pas plus ma raifon que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes fens ?

Vous riez avec mépris des fuperftitions de l'Hottentot. Mais vos Prêtres ne vous empoifonnent-ils pas, en naiffant, de préjugés qui font le fupplice de votre vie, qui fement la divifion dans vos familles, qui arment vos contrées les unes contre les autres ? Vos peres fe font cent fois égorgés pour des queftions incompréhenfibles. Ces temps de frénéfie renaîtront, & vous vous maffacrerez encore.

Vous êtes fiers de vos lumieres : mais à quoi vous ſervent-elles ? de quelle utilité ſeroient-elles à l'Hottentot ! eſt-il donc ſi important de ſavoir parler de la vertu ſans la pratiquer ! Quelle obligation vous aura le Sauvage, lorſque vous lui aurez porté des arts ſans leſquels il eſt ſatisfait, des induſtries qui ne feroient que multiplier ſes beſoins & ſes travaux, des loix dont il ne peut ſe promettre plus de ſécurité que vous n'en avez ?

Encore ſi, lorſque vous avez abordé ſur ſes rivages, vous vous étiez propoſé de l'amener à une vie plus policée, à des mœurs qui vous paroiſſoient préférables aux ſiennes, on vous excuſeroit. Mais vous êtes deſcendus dans ſon pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de ſa cabane que pour l'en chaſſer, que pour le ſubſtituer, ſi vous le pouviez, à l'animal qui laboure ſous le fouet de l'agriculteur, que pour achever de l'abrutir, que pour ſatisfaire votre cupidité.

Fuyez, malheureux Hottentots, fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent ſont moins redoutables que les monſtres ſous l'empire deſquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence & la liberté. Ou ſi vous vous en ſentez le courage, prenez vos haches, tendez vos arcs, faites pleuvoir ſur ces étrangers vos fleches empoiſonnées. Puiſſe-t-il n'en reſter aucun pour porter à leurs citoyens la nouvelle de leur déſaſtre !

Mais hélas! vous êtes ſans défiance, & vous ne les connoiſſez pas. Ils ont la douceur peinte ſur leurs viſages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en impoſera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas ? c'eſt un piege pour eux-mêmes. La vérité ſemble habiter ſur leurs levres. En vous

abordant, ils s'inclineront. Ils auront une main placée ſur la poitrine. Ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la préſenteront avec amitié. Leur geſte ſera celui de la bienfaiſance; leur regard celui de l'humanité : mais la cruauté, mais la trahiſon ſont au fond de leur cœur. Ils diſperſeront vos cabanes; ils ſe jetteront ſur vos troupeaux; ils corrompront vos femmes; ils ſéduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs folles opinions, ou ils vous maſſacreront ſans pitié. Ils croyent que celui qui ne penſe pas comme eux eſt indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embuſquez-vous; & lorſqu'ils ſe courberont d'une maniere ſuppliante & perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne ſont pas les repréſentations de la juſtice qu'ils n'écoutent pas, ce ſont vos fleches qu'il faut leur adreſſer. Il en eſt temps; Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce : mais cette feinte modération ne ſera pas imitée par ceux qui le ſuivront. Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous reſtent à dévaſter, ne l'entendront. Si mon diſcours vous offenſe, c'eſt que vous n'êtes pas plus humains que vos prédéceſſeurs; c'eſt que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous.

Riebeck, ſe conformant aux idées malheureuſement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à ſa bienſéance, & il ſongea enſuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *pourquoi avez-vous ſemé nos terres? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? De quel œil verriez-vous ainſi uſurper vos champs? Vous ne vous fortifiez que pour ré-*

duire, par degrés, les Hottentots à l'esclavage. Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandois, qui étoient encore foibles, calmerent les esprits par beaucoup de promesses & quelques présents. Tout fut pacifié, & ils continuerent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est prouvé que la compagnie dépensa, dans l'espace de vingt ans, quarante-six millions de livres pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. C'est le plus bel établissement du monde, si l'on en croit la plupart des navigateurs, qui, fatigués d'une longue traversée, sont aisément séduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons si la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthousiasme.

Le Cap de Bonne-Espérance, dont les parages sont si orageux, termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A seize lieues de cette fameuse montagne est une péninsule formée au Nord par la baie de la Table, & au Sud par False-Baie. C'est à la premiere des deux baies, qui ne sont séparées que par une distance de neuf mille toises, qu'abordent tous les bâtiments durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre, la rade est si dangereuse, l'on y a éprouvé de si grands malheurs, qu'il est défendu aux vaisseaux Hollandois d'y mouiller. Ils se rendent tous à l'autre baie, où, dans cette saison, l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du cap seroit très-agréable, si les vents n'y étoient presque continuels & communément violents. On est dédommagé de l'espece d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être embrasé. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remede presque sou-

verain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'eſt pas ſans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite-vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment Danois, y fit d'abord, & y fait encore, par intervalle, de très-grands ravages.

Le ſol de cet établiſſement ne répond pas à ſa réputation. Les Hollandois n'y virent à leur arrivée que d'immenſes bruyeres, quelques arbuſtes, une eſpece d'oignon qui, lorſqu'il eſt cuit, a le goût de la châtaigne, & qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-tout où la chûte périodique de ces plantes n'avoit pas dépoſé un ſédiment gras, la terre n'étoit qu'un ſable ſtérile. On n'eſt pas encore parvenu à la féconder, même dans le voiſinage de la capitale, où les encouragements n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'eſt pas plus fertile, & il eſt encore moins arroſé que les côtes où rien n'eſt pourtant ſi rare qu'un ruiſſeau ou une fontaine. De-là vient que quoique la colonie ne ſoit pas nombreuſe, ſes habitants ſont diſperſés ſur cent cinquante lieues le long des rivages de la mer, & ſur près de cinquante dans les terres.

La ville du Cap, la ſeule qui ſoit dans la colonie, eſt compoſée d'environ mille maiſons, toutes bâties de brique, &, à cauſe de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues ſont larges & coupées à angles droits. Dans la principale eſt un canal, bordé des deux côtés d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté, on voit encore un canal; mais la pente des eaux y eſt ſi rapide, que les écluſes ſe touchent preſque les unes les autres.

A l'extrémité de la ville, eſt le jardin, ſi re-

nommé, de la compagnie. Il a huit à neuf cents toiſes de long. Un ruiſſeau l'arroſe. Pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré de chênes taillés en paliſſades, excepté dans l'allée du milieu où on les laiſſe croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un ſpectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on eſt réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrein. Le petit eſpace conſacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, eſt également déchue. Elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oiſeaux & de quadrupedes, inconnus dans nos climats.

Ce ſont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voiſines de la capitale. Leur produit eſt preſqu'aſſuré dans un climat où la grêle & la gelée ne ſont pas à craindre. Il ſemble que ſous un ciel ſi pur, dans un terrein ſablonneux, avec la facilité de choiſir les meilleures expoſitions, on devroit obtenir une boiſſon exquiſe. Cependant, que ce ſoit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle eſt d'une qualité fort inférieure; à l'exception d'un ſec, aigrelet & aſſez agréable, qui tire ſon origine de Madere, & que conſomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît ſous le nom de Conſtance, & qui eſt blanc en partie & en partie rouge, n'eſt cueilli que dans un territoire de quinze arpents, ſur des ſeps apportés autrefois de Perſe. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muſcat aſſez bon que produiſent des côteaux voiſins. Une partie eſt livrée à la compagnie, au prix qu'elle-même a fixé; le reſte eſt vendu, à raiſon de douze cents francs

la barrique, à tous ceux qui se présentent pour l'acheter.

Les grains se cultivent à une plus grande distance du cap. Ils sont toujours abondants & à un prix modique, à cause de la facilité des défrichements, de l'abondance des engrais, de la faculté de laisser reposer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port, s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement, il ne seroit pas possible de voiturer les denrées avec avantage. Les campagnes ne sont plus couvertes que de nombreux troupeaux, qui, deux ou trois fois l'année, sont conduits au chef-lieu de la colonie. Ils y sont échangés contre quelques marchandises apportées d'Europe & des Indes, ou absolument nécessaires ou seulement agréables. Les paisibles habitants de ces lieux écartés, connoissent peu le pain, & se nourrissent assez généralement de viandes fraîches ou salées, mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique que dans nos contrées. Nos fruits, qui la plupart n'ont pas dégénéré, sont une autre de leurs ressources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Asie qui viennent mal, dont quelques-uns même, tels que le sucre & le café, n'ont jamais pu être naturalisés.

Lorsque la compagnie forma son établissement du cap, elle assigna gratuitement à chacun des premiers colons un terrein d'une lieue en quarré. Ces concessions & celles qui les suivirent, ont été depuis grévées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'est pas le seul reproche que les colons fassent au monopole. Ils se plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarrasse le débit des productions qu'il ne retient pas. Ils se plaignent des droits accordés à diffé-

rents Officiers ſur tout ce qui eſt vendu dans le pays ou même exporté. Ils ſe plaignent de la défenſe qui leur eſt faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entre eux, ou pour aller chercher ſur les côtes voiſines les bois que la nature leur a refuſés. Ils ſe plaignent de ce que, par des formalités auſſi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt exceſſif un argent qui donneroit plus d'extenſion à leurs cultures. Ils ſe plaignent de ce qu'étant la plupart Luthériens, il ne leur eſt pas permis de ſe procurer, à leurs dépens, les conſolations de la religion. Ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, & qui la plupart paroiſſent fondées.

On devroit ſe hâter d'autant plus de redreſſer ces griefs, que les colons ſont plus intéreſſants. Les mœurs ſont ſimples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre de ſpectacle; on n'y joue point; on n'y fait que très-rarement des viſites; on y parle peu. Les plaiſirs des femmes ſe bornent à rendre heureux leurs époux, leurs enfants, leurs ſerviteurs, leurs eſclaves même.

Tandis qu'elles ſe livrent à ces ſoins touchants, les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le ſoir, lorſque les vents ſont tombés, chaque famille réunie, va jouir de l'exercice de la promenade, de la douceur de l'air. La vie d'un jour eſt celle de toute l'année; & l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuiſe au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie, c'eſt qu'on y retrouve l'uſage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune perſonne devient-elle ſenſible, un aveu naïf ſuit de près cette impreſſion délicieuſe. L'amour, dit-elle, eſt une paſſion naturelle qui doit faire le

charme de sa vie, & la dédommager du danger d'être mere. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire est aussi-tôt chéri publiquement, s'il éprouve le goût qu'il inspire. Dans des liens libres & sacrés, que l'ambition, l'avarice & la vanité n'ont point formés, la confiance se joint à la tendresse; & ces deux sentiments produisent dans des ames simples, tranquilles & constantes, une union que les années & les événements n'alterent que très-rarement.

La colonie, qui n'a que sept cents hommes de troupes régulieres pour sa défense, compte quinze mille Européens, Hollandois, Allemands & François, dont la quatrieme partie est en état de porter les armes. Ce nombre se feroit accru, si de funestes préjugés de religion n'eussent repoussé une infinité de malheureux, disposés à aller chercher la paix & l'abondance sous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de succès tous les cultes dans ses provinces, a pu souffrir qu'une compagnie formée dans son sein, portât une odieuse intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus si opposé à ses principes, la colonie se peuplera en raison de ses subsistances; & alors on pourra sans inconvénient abolir la servitude, qui, quoique moins pesante que par-tout ailleurs, est toujours une dégradation de l'espece humaine.

Les esclaves sont au nombre de quarante ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagascar; les autres viennent des isles Malaises. Ils sont nourris comme leurs maîtres, & ne sont condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établissements que l'Europe a formés dans les autres parties du monde, c'est le seul peut-être où les blancs ayent daigné partager avec les

noirs les occupations heureuses, nobles & vertueuses de la paisible agriculture.

Si les Hottentots avoient pu adopter ce goût, c'eût été un grand avantage pour la colonie : mais les foibles hordes de ces Africains qui étoient restées dans les limites des établissements Hollandois, périrent toutes dans une épidémie en 1713. Il n'échappa aux horreurs de cette contagion qu'un très-petit nombre de familles, qui sont de quelque utilité pour la garde des troupeaux & pour le service domestique. Les tribus plus puissantes & qui occupoient les bords des rivieres, le voisinage des bois, les terres abondantes en pâturages, obligées d'abandonner successivement les tombeaux & la demeure de leurs peres, se sont toutes éloignées des frontieres de leur oppresseur. L'injustice qu'elles éprouvoient a beaucoup ajouté à l'éloignement qu'elles avoient naturellement pour tous nos travaux. La vie oisive & indépendante que ces sauvages menent dans leurs déserts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entre eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parents dans leur cabane. La singularité de ce qu'il vit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brebis, & alla rapporter au fort ses habits Européens. » Je viens, dit-il au Gouverneur, » je viens renoncer pour toujours au genre de vie » que vous m'aviez fait embrasser. Ma résolu- » tion est de suivre jusqu'à la mort la reli- » gion & les usages de mes ancêtres. Je garderai, » pour l'amour de vous, le collier & l'épée que » vous m'avez donnés. Trouvez bon que j'aban- » donne tout le reste ". Il n'attendit point de ré-

ponſe ; & ſe dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractere des Hottentots ne ſoit pas tel que l'avarice Hollandoiſe le deſireroit, la compagnie tire des avantages ſolides de ſa colonie. A la vérité, la dixme du bled & du vin qu'elle perçoit, ſes douanes & ſes autres droits ne lui rendent pas au-delà de cent mille écus. Elle ne gagne pas cent mille livres ſur les draps, les toiles, la quincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importants qu'elle y débite. Les fraix inſéparables d'un ſi grand établiſſement, & ceux que la corruption y ajoute, abſorbent au-delà de ces profits réunis. Auſſi ſon utilité a-t-elle une autre baſe.

Les vaiſſeaux Hollandois qui vont aux Indes ou qui en reviennent, trouvent au cap un aſyle ſûr, un ciel agréable, pur & tempéré, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, du fromage, du vin, des farines, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour leurs établiſſements d'Aſie, même depuis quelque temps deux ou trois cargaiſons de bled pour l'Europe. Ces commodités & ces reſſources augmenteroient encore, ſi la compagnie abdiquoit enfin les funeſtes préjugés qui n'ont ceſſé de l'égarer.

Juſqu'à nos jours, les productions du cap ont eu ſi peu de valeur, que leurs cultivateurs ne pouvoient ni ſe vêtir, ni ſe procurer aucune des commodités que leur ſol ne leur donnoit pas. La raiſon de cet aviliſſement des denrées étoit qu'il étoit défendu aux colons de les vendre aux navigateurs étrangers, que la poſition, la guerre ou d'autres raiſons attiroient dans leurs ports. La jalouſie du commerce, l'un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, avoit inſpiré cette interdiction barbare. Le

but d'un ſi odieux ſyſtême étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des ſecours que de l'adminiſtration, qui, pour ne pas s'écarter de ſon plan, les mettoit toujours à un prix exceſſif. Depuis même que l'expérience d'un ſiecle entier á fait abandonner des vues ſi chimériques, & qu'on a perdu l'eſpoir d'éloigner de l'Aſie les autres peuples, les habitants du cap n'ont pas été autoriſés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité, Tulbagh & quelques autres chefs éclairés ſe ſont montrés plus faciles; ce qui a répandu un peu d'aiſance : mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne verra-t-elle jamais que les richeſſes des colons doivent tôt ou tard devenir les ſiennes? En adoptant les idées que nous oſons lui propoſer, elle ſuivra l'eſprit de ſes fondateurs, qui ne faiſoient rien au haſard, & qui n'avoient pas attendu les événements heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du ſoin de donner un centre à leur puiſſance. Ils avoient jetté les yeux ſur Java dès 1609.

XIX. Empire des Hollandois dans l'iſle de Java.

Cette iſle, qui peut avoir deux cents lieues de long, ſur une largeur de trente & quarante, paroiſſoit avoir été conquiſe par les Malais à une époque aſſez reculée. Un mahométiſme fort ſuperſtitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore, dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres, & c'étoient les ſeuls hommes de Java qui ne fuſſent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'iſle, autrefois ſoumiſe à un ſeul Monarque, ſe trouvoit alors partagée entre pluſieurs Souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces diſſentions éternelles avoient entretenu chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'eſprit militaire. Ennemis de l'étranger, ſans confiance entre eux, on

ne voyoit point de nation qui parût mieux ſentir la haine. C'eſt là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il ſembloit que l'envie de ſe nuire, & non le beſoin de s'entr'aider, les eût raſſemblés en ſociété. Le Javanois n'abordoit point ſon frere ſans avoir le poignard à la main; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'eſclaves qu'ils achetoient, qu'ils faiſoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les eſclaves qui cultivoient la terre, & qui faiſoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ſes concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'eſprit; mais il y reſtoit peu de traces de principes moraux. Il ſembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes qui, d'un gouvernement réglé, étoient paſſés à une eſpece d'anarchie, & qui ſe livroient ſans frein aux mouvements impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere ſi corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie ſur Java. Elle pouvoit être traverſée par les Anglois, alors en poſſeſſion d'une partie du commerce de cette iſle. Cet obſtacle fut bientôt levé. La foibleſſe de Jacques I, & la corruption de ſon conſeil, rendoient ces fiers Bretons ſi timides, qu'ils ſe laiſſerent ſupplanter ſans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent aſſervis. Ce fut l'ouvrage du temps, de l'adreſſe, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les Princes qu'ils vouloient mettre ou tenir ſous l'oppreſſion, d'envoyer leurs enfants à Goa, pour y être élevés aux dépens de la Cour de Lisbonne, & s'y naturaliſer, en quelque

maniere, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérants l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit de-là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs éleves de la foiblesse, de la légéreté, de la perfidie de leurs sujets, & plus encore de la puissance, de la sagesse, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs usurpations; mais il faut le dire; la perfidie, la cruauté, furent aussi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'Isle, qui avoit pour unique base les loix féodales, sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du Monarque, & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montroit sur le trône des talents redoutables, on lui suscitoit des concurrents. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas, étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution, toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importants de l'intérieur, & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée, lorsqu'on établit à Java un gouvernement qui eut un palais, des gardes, un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais

avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les Vice-Rois de Goa; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguer, & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitants de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposerent à plusieurs Etats, voisins de Java, d'envoyer des Ambassadeurs au Prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stadhouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilege exclusif, on y avoit assez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes orientales. Isaac Lemaire, un de ces négociants riches & entreprenants, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres australes; puisque la seule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615, passerent par un détroit, qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn & l'isle des Etats, & furent conduits par les événements à Java. Ils y furent confisqués, & ceux qui les montoient envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déja prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il parut absurde qu'au-lieu des encouragements que méritent ceux qui tentent des découvertes, un Etat

purement commerçant mît des entraves à leur induſtrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers ſouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux conceſſions qui lui avoient été faites plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir. On ſentoit que ſon orgueil & ſon crédit augmentant avec ſa puiſſance, les intérêts de la nation ſeroient ſacrifiés dans la ſuite aux intérêts, aux fantaiſies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qui auroit ſuccombé ſous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé ſon privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été ſoutenu par le Prince Maurice, favoriſé par les Etats-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la conſiſtance que lui donnoit ſon établiſſement à Java.

Quoique divers mouvements, pluſieurs guerres, quelques conſpirations ayent troublé la tranquillité de cette iſle, elle ne laiſſe pas d'être aſſujettie aux Hollandois, de la maniere dont il leur convient qu'elle le ſoit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ſes deſpotes, qui avoit remis la couronne à ſon fils, fut rappellé au trône en 1680, par ſon inquiétude naturelle, par la mauvaiſe conduite de ſon ſucceſſeur, & par une faction puiſſante. Son parti alloit prévaloir, lorſque le jeune Monarque, aſſiégé par une armée de trente mille hommes dans ſa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ſes débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volerent à ſon ſecours, battirent ſes ennemis, le délivrerent d'un rival, & rétablirent ſon autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conſéquent peu diſpendieuſe, on ne laiſſa pas de faire monter les dépenſes de la guerre à des ſommes prodigieuſes. La ſituation des choſes ne permettoit pas de diſcuter le prix d'un ſi grand ſervice, & l'é-

puiſement

puiſement des finances ôtoit la poſſibilité de l'acquitter. Dans cette extrêmité, le foible Roi ſe détermina à ſe mettre dans les fers, à y mettre ſes deſcendants, en accordant à ſes défenſeurs le commerce excluſif de ſes Etats.

La compagnie maintient ce grand privilege avec trois cents ſoixante-huit hommes, diſtribués dans deux mauvais forts, dont l'un ſert d'habitation à ſon Gouverneur, & l'autre de palais au Roi. Cet établiſſement ne lui coûte que 110,000 livres, qu'elle retrouve ſur les marchandiſes qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner ſur trois millions peſant de poivre, qu'on s'eſt obligé de lui livrer à 28 livres 3 ſols le cent.

C'eſt peu de choſe en comparaiſon de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit ſans efforts, ſans intrigue & ſans dépenſes. A peine les Hollandois s'étoient établis à Java, que le Sultan de cet Etat reſſerré, mais très-fertile, ſe mit ſous leur protection pour éviter le joug d'un voiſin plus puiſſant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cents mille livres peſant de riz, à 25 livres 22 ſols le millier. Un million de ſucre, dont le plus beau eſt payé 15 liv. 6 ſols 8 deniers le cent; un million deux cents mille livres de café, à 4 ſols 4 den. la livre; cent quintaux de poivre, à 5 ſols 2 den. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'eſt payé que 1 liv. 11 ſ. 4 den. la livre; ſix cents mille livres d'areque, à 13 liv. 4 ſ. le cent. Quoique des prix ſi bas ſoient un abus manifeſte de la foibleſſe des habitants, cette injuſtice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civiliſé de l'iſle. Cent Européens ſuffiſent pour le tenir dans les fers. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au-deſſus de 45,200 livres qu'on gagne ſur les toiles qu'on y porte.

L'Empire de Mataram, qui s'étendoit autrefois ſur l'iſle entiere, dont il embraſſe encore la plus grande partie, a été ſubjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour ſon indépendance, lorſque le fils & le frere d'un Souverain, mort en 1704, ſe diſputerent ſa dépouille. La nation ſe partagea entre les deux concurrents. Celui que l'ordre de la ſucceſſion appelloit au trône, prenoit ſi viſiblement le deſſus, qu'il ne devoit pas tarder à ſe voir tout-à-fait le maître, ſi les Hollandois ne ſe fuſſent déclarés pour ſon rival. Les intérêts que ces républicains avoient embraſſés, prévalurent à la fin; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus ſavants, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune Prince qu'on vouloit priver de la ſucceſſion du Roi ſon pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé; ſans l'avantage que ſes ennemis tiroient de leurs magaſins, de leurs forteresſes & de leurs vaiſſeaux. Son oncle occupa ſa place; mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le ſceptre, lui dicta des loix. Elle choiſit le lieu où il devoit fixer ſa Cour, & s'aſſura de lui par une citadelle où eſt établi une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conſervation du Prince. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés, d'amuſer ſon avarice par des préſents, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque, le Prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtruments du deſpotiſme de la compagnie. Elle n'a beſoin, pour le ſoutenir, que de trois cents cavaliers & de quatre cents ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 livres.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet Etat ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtiments, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différents établiſſements de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres. Elle y charge encore les productions que le Royaume s'eſt obligé à lui livrer, c'eſt-à-dire, quinze millions peſant de riz, à 17 liv. 12 ſols le millier; tout le ſel qu'elle demande à 10 livres 7 ſols 10 deniers le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 ſols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 ſols la livre; le cadjang, dont ſes vaiſſeaux ont beſoin, à 28 liv. 3 ſols 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 ſols juſqu'à une liv. 13 ſols, ſuivant ſa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-temps toute liaiſon avec Balimbuam, ſituée à la pointe orientale de l'iſle. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandois, ce pays a été attaqué dans les derniers temps. Après deux ans de combats opiniâtres & de ſuccès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le Prince Indien, vaincu & priſonnier, a fini ſes jours dans la citadelle de Batavia, & ſa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Eſpérance, où elle terminera, dans l'iſle Roben, une carriere déplorable.

Nous ignorons quel uſage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne ſavons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le Roi de Madure, iſle fertile & voiſine de Mataram, pour y placer ſon fils comme Gouverneur. Ce qui nous eſt malheureuſement trop connu, c'eſt qu'indépen-

damment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à ſupporter les vexations plus odieuſes, s'il eſt poſſible, de ſes trop nombreux agents. Ces hommes avides & injuſtes ſe ſervent habituellement de faux poids & de fauſſes meſures pour groſſir la quantité des denrées ou des marchandiſes qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent ſeuls, n'a jamais été punie, & rien ne fait eſpérer qu'elle puiſſe l'être un jour.

Du reſte, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en ſappant peu-à-peu les mauvaiſes loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être aſſurée d'un commerce entiérement excluſif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'iſle. Tout ſon domaine ſe réduit au petit Royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête de cet Etat, & la tyrannie qui la ſuivit, en firent un déſert. Il reſta inculte & ſans induſtrie.

Les Hollandois, ceux ſur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guere propres à tirer ce ſol excellent d'un ſi grand anéantiſſement. On imagina pluſieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en ſoie tirés de la Chine, des tiſſerands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la proſpérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favoriſoient en rien l'intérêt particulier, ils reſterent toujours de ſimples projets. Enfin, les Généraux Imhoff & Moſſel, frappés d'un ſi grand déſordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réuſſir, ils ont vendu à des Chinois, à

des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont conſacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile & avantageux. L'induſtrie ſe feroit tournée vers des objets plus importants, ſi la compagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions aux mêmes prix que dans le reſte de l'iſle. Le monopole a réduit les cultures à dix milles livres peſant d'indigo, à vingt-cinq mille livres de coton, à cent cinquante mille livres de poivre, à dix millions de ſucre, à quelques autres articles peu importants.

Ces produits, ainſi que tous ceux de Java, ſont portés à Batavia, bâti ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au ſixieme degré de latitude méridionale.

Une ville, qui donnoit un entrepôt ſi conſidérable, a dû s'embellir ſucceſſivement. Cependant, à l'exception d'une égliſe récemment bâtie, aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics ſont généralement lourds, ſans grace & ſans proportions. Si les maiſons ont des commodités & une diſtribution convenable à la nature du climat; leurs façades ſont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde, les rues ne ſont plus larges & mieux percées. Par-tout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres & ſolides. La plupart ſont traverſées par des canaux bordés des deux côtés de ſuperbes arbres qui donnent un ombrage délicieux; & ces canaux, tous navigables, portent les denrées & les marchandiſes juſqu'aux magaſins deſtinés à les recevoir. Quoique la chaleur qui devroit être naturellement

exceſſive à Batavia, y ſoit tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure juſqu'à quatre; quoique les nuits ſoient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore, l'air eſt très-mal-ſain dans cette capitale des Indes Hollandoiſes, & le devient tous les jours davantage. Il eſt prouvé par des regiſtres d'une autorité certaine, que, depuis 1714 juſqu'en 1776, il a peri, dans l'hôpital ſeulement, quatre-vingt-ſept mille matelots ou ſoldats. Parmi les habitants, à peine en voit-on un ſeul dont le viſage annonce une ſanté parfaite. Jamais les traits ne ſont animés de couleurs vives. La beauté, ſi impérieuſe ailleurs, eſt ſans mouvement & ſans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui ſe portoit bien, n'eſt plus, nulle ſurpriſe pour un événement ſi ordinaire. L'avarice ſe borne à dire : *il ne me devoit rien*, ou bien : *il faut que je me faſſe payer par ſes héritiers.*

On ne ſera point étonné de ce vice du climat, ſi l'on conſidere que, pour la facilité de la navigation, Batavia a été placé ſur les bords d'une mer la plus ſale qui ſoit au monde ; dans une plaine marécageuſe & ſouvent inondée, le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupiſſante, couverts des immondices d'une cité immenſe, entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs fétides qui s'en élevent.

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaiſons infectes, on brûle, ſans interruption, des bois & des réſines aromatiques ; on s'enivre d'odeurs ; on remplit les appartements d'innombrables fleurs, la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres même où l'on couche, reſpirent le

plus délicat, le plus pur de tous les parfums. Ces précautions font en ufage jufque dans les campagnes, où tous les champs, tous les jardins font entourés d'eaux ftagnantes & mal-faines. Elles ne fuffifent pas même pour y conferver, & encore moins pour y rétablir la fanté. Auffi les gens opulents ont-ils fur des montagnes très-élevées, qui terminent la plaine, des habitations où ils vont plufieurs fois, dans l'année, refpirer un air frais & fain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement, & qui occafionnent d'affez fréquents tremblements de terre, les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces : mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population eft immenfe dans cette cité célebre. Indépendamment des cent cinquante mille efclaves, difperfés fur un vafte territoire, perdu en objets d'agrément, ou confacré à la culture, il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au fervice domeftique. C'étoient originairement des hommes indépendants, enlevés la plupart par force ou par adreffe, aux Moluques, à Célebes, ou dans d'autres ifles. Cette atrocité a rempli leurs coeurs de rage, & jamais ils ne perdent le defir d'empoifonner ou de maffacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres font moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays fitués à l'Eft de l'Afie. Chaque peuple conferve fa phyfionomie, fa couleur, fon habillement, fes ufages, fon culte & fon induftrie. Il a un chef qui veille à fes intérêts, qui termine les différends étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverfes & fi ennemies les unes des autres, il a été porté des loix atroces, & ces loix font maintenues avec une févérité impitoyable. Elles ne font impuiffantes que contre les Euro-

péens, qui sont rarement punis, & qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations, les Chinois méritent une attention particuliere. Depuis long-temps, ils se portoient en foule à Batavia, où ils avoient amassé des trésors immenses. En 1740, ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible, soit pour les punir, soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célebre contrée qui s'expatrient, ce traitement injuste & jamais mérité ne les a pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire, & l'on en compte environ deux cents mille dans la colonie. Ils y exercent presque exclusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultivateurs; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité, si publique & si étendue, n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humiliants encore. Un pavillon arboré sur un lieu élevé, avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelqu'une, une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singuliérement attribuée à l'usage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes, plus dégoûtants que dangereux, qui couvrent le pays, la plupart de ces hommes blancs y menent une vie délicieuse, au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succedent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce

que peut fournir pour une chere délicate un ſol abondant en productions qui lui ſont propres, ou que l'art y a naturaliſées, les tables ſont ſurchargées de ce que l'Europe & l'Aſie fourniſſent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux même de l'iſle, regardées avec raiſon comme mal-ſaines ou peu agréables, ſont remplacées par celles de *Selſe*, arrivées avec de grands fraix du fond de l'Allemagne.

Une diſſipation ſi générale chez un peuple que, dans le reſte du globe, on trouve ſi économe & ſi laborieux, ſemble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne ſont guere plus libres à Batavia que dans les autres établiſſements formés par les Européens aux Indes. Les liens même du mariage y ſont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes ſans engagements qui ſe permettent d'avoir des concubines, le plus ſouvent eſclaves. Les Prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaiſons toujours obſcures, en refuſant de baptiſer les enfants qui leur devoient le jour : ils ſont moins ſéveres, depuis qu'un charpentier qui vouloit que ſon fils eût une religion, ſe mit en diſpoſition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de réſiſtance que le concubinage. Les femmes, qui ont toutes l'ambition de ſe diſtinguer par la richeſſe des habits, par la magnificence des équipages, pouſſent à l'excès ce goût pour le faſte. Jamais elles ne ſe montrent en public qu'avec un cortege nombreux d'eſclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de ſuperbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur paſſion pour les diamants. Ses réglements furent reçus avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange ſingularité que l'uſage des pierreries

fût devenu étranger au pays même où elles naissent, & que des négociants eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent, pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractere Hollandois dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres & riantes; de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats; de vergers, dont les fruits variés ont un goût exquis; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituellement; & les gens en place ne vont guere à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges, unis, faciles, bordés d'arbres plantés au cordeau & taillés avec symmétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade; mais on y est en sûreté contre tous les vents & dans toutes les saisons, comme dans le meilleur port. Les bâtiments qui y arrivent ou qui en partent, reçoivent une partie de leur cargaison & les réparations dont ils ont besoin dans la petite isle d'Ornust, qui n'en est éloignée que de deux lieues, & où l'on a formé des chantiers & des magasins. Ces navires entroient, il y a soixante ans, dans la riviere qui se jette dans la mer, après avoir fertilisé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux, depuis qu'il s'est formé à son embouchure

un banc de boue, qui devient tous les jours plus impraticable. C'eſt, dit-on, la ſuite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve, pour en entourer leurs maiſons de campagne. Quelle que ſoit la cauſe du déſordre, il faut le combattre par les moyens les plus efficaces. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe ſérieuſement de tout ce qui peut ſoutenir l'éclat & l'utilité de ſa rade. Elle eſt la plus conſidérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiſſeaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Aſie, à l'exception de ceux qui doivent ſe rendre à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions & des marchandiſes que fournit Java; de toutes celles qui ont été portées des différents comptoirs, des différents marchés, répandus ſur ces riches côtes, dans ces vaſtes mers.

Les établiſſements Hollandois de l'Eſt ſont les lieux qui, à raiſon de leur ſituation, de leurs denrées & de leurs beſoins, entretiennent avec Batavia les liaiſons les plus vives & les plus ſuivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avoit envoyés, on en voit arriver beaucoup de bâtiments particuliers. Il leur faut des paſſe-ports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les verſements frauduleux, ſeroient ſaiſis par des chaloupes qui croiſent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur deſtination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement dont elle s'eſt réſervé le privilege excluſif, & vendent les autres à qui bon leur ſemble. La traite des eſclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'éleve annuellement à ſix mille des deux ſexes. C'eſt dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes

qu'il ne leur eſt permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations ſont groſſies par celles d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo & de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'eſpérance d'y acquérir des richeſſes. Le thé, les porcelaines, les ſoies écrues, les étoffes de ſoie & les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir 3,000,000 livres.

On leur donne en échange de l'étain & du poivre, mais ſecretement, parce que le commerce en eſt interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli ſur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin & des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires ſont inconnues dans nos contrées. On leur donne ces nids ſi renommés dans tout l'Orient, qui ſe trouvent en pluſieurs endroits, & principalement ſur les côtes de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, ſont l'ouvrage d'une eſpece d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les aîles d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compoſe de frai de poiſſon, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Leur goût eſt naturellement fade : mais comme on les croit favorables à la paſſion pour les femmes, qui eſt générale dans ces régions, l'art a cherché & peut-être réuſſi à les rendre agréables par les divers aſſaiſonnements.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une ſolde en argent. Elle eſt toujours groſſie par les ſecours que leurs concitoyens établis à Java font paſſer à des familles qui leur ſont cheres, & par les ſommes plus conſidérables qu'emportent tôt

ou tard ceux d'entre eux qui, contents de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays qu'ils perdent rarement de vue.

Les Efpagnols des Philippines fréquentent auffi Batavia. Anciennement, ils y achetoient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont befoin pour leur confommation & pour l'approvifionnement d'une partie du Mexique. C'eft avec l'or, qui eft une production de leurs ifles même; c'eft avec la cochenille & les piaftres venues d'Acapulco, qu'ils payent cet important objet.

Rarement les François vont-ils à Batavia pendant la paix. Le befoin des fubfiftances les y a fouvent attirés dans les deux dernieres guerres. On les y verra moins, lorfque l'ifle de France & Madagafcar fe feront mis en état de nourrir leurs efcadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaiffeaux Anglois qui vont directement d'Europe à la Chine, relâchent à cette rade. C'eft pour y vendre de la quincaillerie, des armes, des vins, des huiles, d'autres articles moins confidérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit auffi arriver autrefois de loin en loin les navigateurs de cette nation qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre, depuis que leurs armements fe font multipliés, depuis que leurs affaires fe font étendues. Leurs ventes fe réduifent à peu de chofe, mais leurs achats font confidérables. Ils y chargent, en particulier, beaucoup d'araque, boiffon exquife, fait avec du riz, du fyrop de fucre, du vin de cocotier, qu'on laiffe fermenter enfemble & qu'enfuite on diftille.

Toutes les denrées, toutes les marchandifes qui entrent à Batavia ou qui en fortent, doivent cinq pour cent. Cette douane eft affermée 1,900,800 li-

vres. La ſomme ſeroit plus forte, ſi ce qui appartient à la compagnie ou qui eſt deſtiné pour elle, étoit ſoumis aux droits; ſi les principaux agents de ce grand corps ne ſe diſpenſoient pas le plus ſouvent de les payer; ſi les fraudes étoient moins multipliées parmi les perſonnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner, c'eſt celui que forment les jeux de haſard. Il en coûte annuellement 384,000 livres aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur ſi ordinaire dans les climats ardents où les paſſions ne connoiſſent pas de borne. Là, vont s'enſevelir les fortunes de la plupart des hommes libres; là, tous les eſclaves vont diſſiper ce qu'il leur a été poſſible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impoſitions encore dans cette capitale des Indes Hollandoiſes, ſans que cependant elles couvrent les dépenſes d'un entrepôt qui s'élevent aſſez réguliérement à 6,600,000.

XX. Maniere dont ſont conduites les affaires de la compagnie aux Indes & en Europe.

Le Conſeil qui domine ſur tous les établiſſements formés par la compagnie, réſide à Batavia. Il eſt compoſé du Gouverneur des Indes Hollandoiſes, d'un Directeur-général, de cinq Conſeillers & d'un petit nombre d'Aſſeſſeurs qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les Conſeillers morts, juſqu'à ce qu'on leur ait donné des ſucceſſeurs.

C'eſt la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque eſt parent ou protégé du Général, y peut arriver. Lorſque ce chef n'eſt plus, le Directeur & les Conſeillers lui donnent proviſoirement un ſucceſſeur, qui ne manque guere d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au Conſeil : mais il jouiroit des honneurs attachés au poſte qu'il auroit occupé paſſagérement.

Le Général rapporte au Conſeil les affaires de l'iſle de Java; & chaque Conſeiller, celles de la Province

des Indes qui lui eſt confiée. Le Directeur a l'inſpection de la caiſſe & des magaſins de Batavia qui verſent dans tous les autres établiſſements. Tous les achats, toutes les ventes ſont de ſon reſſort. Sa ſignature eſt indiſpenſable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive ſe décider, dans le Conſeil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du Général y ſont-elles contrariées. Il doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au beſoin qu'ont les autres de ſa faveur pour pouſſer plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occaſion, il éprouvoit une réſiſtance trop contraire à ſes vues, il ſeroit le maître de ſuivre ſon avis, en ſe chargeant de l'événement.

Le Général, comme tous les autres adminiſtrateurs, n'eſt mis en place que pour cinq ans. Communément il y reſte toute ſa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paiſibles: mais les dégoûts que leur donnoient leurs ſucceſſeurs, ont fait réſoudre les derniers chefs à mourir dans leur poſte. Durant longtemps, ils eurent une grande repréſentation. Le Général Imhoff la ſupprima, comme inutile & embarraſſante. Quoique tous les ordres puiſſent aſpirer à cette dignité, aucun militaire n'y eſt jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle eſt preſque toujours remplie par des marchands, parce que l'eſprit de la compagnie eſt purement mercantille. Ceux qui ſont nés dans l'Inde ont rarement aſſez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le Général actuel n'eſt pourtant jamais venu en Europe.

Les appointements de ce premier Officier ſont médiocres. Il n'a que 2,200 livres par mois, & une ſubſiſtance égale à ſa paye. La liberté qu'il a de pren-

dre dans les magaſins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il ſe donne de faire le commerce qui lui convient, ſont la meſure de ſa fortune. Celle des Conſeillers eſt auſſi toujours fort conſidérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 liv. par mois, & des denrées pour une pareille ſomme.

Le Conſeil ne s'aſſemble que deux fois par ſemaine, à moins que des événements extraordinaires n'exigent un travail plus ſuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de ſergent, qu'on a cru pouvoir abandonner ſans inconvénient aux Gouverneurs particuliers. Tout homme qui eſt élevé à quelque poſte, eſt obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir ſa place. Cet uſage, qui eſt fort ancien, familiariſe avec les faux ſerments, & ne met aucun obſtacle à la corruption. Mais ſi l'on peſoit tous les ſerments abſurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des Etats, pour entrer dans quelque corps ou profeſſion que ce ſoit, on ſeroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna ſur la terre, la ſimple promeſſe ſuffit pour imprimer la confiance. Le ſerment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit, à témoin de ſa véracité, que lorſqu'il ne mérita plus d'être cru. Magiſtrats, Souverains, que faites-vous donc? Ou vous faites atteſter le ciel & lever la main, à l'homme de bien, & c'eſt une injure inutile; ou celui à qui vous ordonnez le ſerment, eſt un méchant. Et de quel prix peut être à vos yeux le ſerment d'un méchant? Mon ſerment eſt-il contraire à ma ſécurité? il devient abſurde. Eſt-il conforme à mon intérêt? il eſt ſuperflu. Eſt-ce connoître le cœur humain que de placer

placer le débiteur entre ſa ruine & le menſonge, le criminel entre la mort & le parjure ? Celui que la vengeance, l'intérêt & la ſcélérateſſe auront déterminé au faux témoignage, ſera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus ? Ignore-t-il, en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité ? & ne l'a-t-il pas mépriſée au fond de ſon cœur avant que de s'y ſoumettre ? N'eſt-ce pas une eſpece d'impiété que d'introduire le nom de Dieu dans nos miſérables débats ? N'eſt-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait, que de ſouffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé & qui ne réclamera pas davantage ? Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin, lorſqu'il a impunément appellé ſur ſa tête la vengeance divine ſans crainte d'être convaincu ? Le ſerment paroît tellement avili & proſtitué par ſa fréquence, que les faux témoins ſont auſſi communs que les voleurs.

Toutes les combinaiſons de commerce, ſans en excepter celles du cap de Bonne-Eſpérance, ſont faites par le Conſeil, & le réſultat en vient toujours à ſa connoiſſance. Les vaiſſeaux même qui partent directement du Bengale, de Ceylan & de la Chine, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaiſons. Leurs comptes, comme tous les autres, ſe rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le Conſeil des Indes n'eſt pas un corps iſolé, ni même indépendant. Il eſt ſubordonné à la direction qui ſubſiſte dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle ſoit une, dans toute la rigueur du terme, le ſoin de vendre deux fois l'an les marchandiſes, eſt partagé entre les ſix chambres intéreſſées dans ce commerce. Leurs opérations ſont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'Etat un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. Quelques esprits mystérieux imaginerent, vers le milieu du dernier siecle, qu'un profond secret pourroit rendre les opérations plus fructueuses; & il fut choisi quatre des plus éclairés ou des plus puissants d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, sans l'aveu de leurs collegues, sans l'obligation même de les consulter.

Malgré les vices qu'il est aisé d'appercevoir dans ces singulieres institutions, la compagnie s'éleva à des prospérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les causes de ce phénomene politique.

XXI. Cause de la prospérité de la compagnie.

Les Hollandois dûrent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siecle, de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtiments, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoibliffement de la marine Portugaife enhardit à attaquer les établiffements de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses folidement bâties, munies d'une artillerie nombreufe, approvifionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante, avoient dû naturellement raffembler. Pour juger fainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permiffion de fe fixer où leur intérêt les appelloit; pour bâtir des maifons, des magafins, des forts; pour acquérir l'arrondiffement néceffaire à leur confervation ou à leur commerce.

Lorfque la compagnie fe vit en poffeffion de tant d'établiffements fi riches & fi folides, elle ne fe livra pas à une ambition trop vafte. C'eft fon commerce qu'elle voulut étendre, & non fes conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injuftices, que celles qui fembloient néceffaires à fa puiffance. Le fang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au temps où l'envie de fe diftinguer par des exploits guerriers & par la manie des converfions, montroit par-tout les Portugais aux Indes fous un appareil menaçant.

Les Hollandois fembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les fubjuguer. Ils n'eurent de guerres contre eux, que pour en obtenir des établiffements fur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérants qu'ils avoient chaffés, laiffoient les Indiens fe gouverner eux-mêmes, & ne les contrai-

gnoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de diſtribuer leurs forces, ils ſurent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent ſur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'eſt dans les iſles de Java & de Ceylan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magaſins; c'eſt de-là que leurs vaiſſeaux ſoutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reſte des Indes.

Il y étoit très-conſidérable, depuis que la ruine de la puiſſance Portugaiſe avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la conſommation s'en fît principalement en Europe, leurs heureux poſſeſſeurs ne laiſſoient pas d'en placer, mais à un prix inférieur, une aſſez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres peſant de macis, cent mille livres de muſcade, cent cinquante mille livres de girofle, deux cents mille livres de cannelle, trois ou quatre millions de poivre. C'étoit aſſez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le ſoin d'exporter & de répandre les épiceries aida les Hollandois à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le temps, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Aſie, comme ils étoient en poſſeſſion de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaiſſeaux & de matelots, qui, ſans rien coûter à la compagnie, faiſoient ſa ſûreté.

Des avantages ſi déciſifs écarterent long-temps les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des

Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement, instruit que la pratique des autres Etats ne devoit ni ne pouvoit lui servir de regle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation, ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différents genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement : mais la passion qu'avoit alors l'Europe, pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un Etat qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres Puissances.

XXII. Décadence de la compagnie.

Cet ordre de choses avoit porté la fortune de la compagnie à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Les premiers fonds de cette association commerçante ne furent que de 14,211,648 liv. Il en fut

fourni 8,084,813 par Amsterdam; 2,934,540 liv. 8 sols par la Zélande; 1,180,905 par Enchuysen; 1,034,000 par Delft; 587,109 liv. 12 sols par Horn; & enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital qui n'a jamais été augmenté, & qui, depuis l'origine jusqu'au premier janvier 1778, a rendu, année commune, vingt-un & un dix-septieme pour cent, fut divisé par sommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant, on les vendit à crédit, comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisoient à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité & l'esprit de calcul imaginerent une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre, des hommes qui n'en vouloient pas acheter, s'engageoient réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé, à un prix convenu & à un temps fixe. Leur valeur, à cette époque, fixoit le sort des joueurs. Celui qui avoit perdu, soldoit avec de l'argent, & la négociation se trouvoit finie.

Le desir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations hardies, causoient ordinairement dans les esprits, la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accréditoit ou l'on combattoit celles qui se répandoient; on cherchoit à surprendre le secret des cours & à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublé par ces intérêts opposés, que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme seroit nulle, à moins qu'il ne fût prouvé, par les registres, que le vendeur, dans le temps du mar-

ché, en avoit la propriété. Les gens délicats ne se crurent pas dispensés, par cette loi, de l'obligation de tenir leurs engagements : mais elle devoit rendre, & rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des temps heureux, les actions s'éleverent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originaire. On les a vues déchoir successivement. Au temps où nous écrivons, elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'est même plus qu'on n'en obtiendroit ailleurs qu'en Hollande, où l'on peut, où l'on sait se contenter d'un intérêt de deux & trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende, qui étoit monté à trente & quarante pour cent, n'est plus que de douze & demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme, ou baissera-t-il encore ? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie, ses dettes payées, ne passoit pas 62,480,000 liv. à la fin de 1751. Dans cette somme même, il n'y avoit en argent, en bon papier, & en marchandises dans les magasins ou sur les mers d'Europe & des Indes, que 38,060,000 liv. Le reste consistoit en créances équivoques ou désespérées, en armes, en vivres, en artillerie, en munitions de guerre, en bestiaux, en esclaves, en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 livres. Mais pour les obtenir, il falloit dépenser 20,460,000 livres. C'étoit donc 7,480,000 livres qu'il restoit pour le dividende, & pour faire face aux guerres, aux incendies, aux naufrages, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette ſituation allarmoit ſi vivement Moſſel, le plus habile des chefs qui ayent gouverné les Indes Hollandoiſes, qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutenoit que par des cordiaux. C'étoit, ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui couloit bas, & dont la ſubmerſion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites, il ne nous a pas été poſſible d'obtenir un bilan poſtérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penſer les intéreſſés, de l'opiniâtreté avec laquelle on les laiſſe dans l'ignorance de leur ſituation? ou que leurs affaires ſont dans le plus grand déſordre; ou que les perſonnages auxquels ils en ont confié l'adminiſtration, ſont de malhonnêtes gens dont le projet conſtant eſt d'ordonner, de diſpoſer de tout à leur gré, de piller, ſans s'expoſer à aucune ſorte de réclamation; ou que s'ils s'expoſent au ſoupçon de malverſation, c'eſt pour ſe garantir du reproche d'impéritie. Nous ſommes, ſe doivent-ils dire à eux-mêmes, nous ſommes dans les mains d'ignorants ou de frippons; & de ces deux ſuppoſitions, quelle que ſoit celle qu'ils adoptent, quel en doit être l'effet? La méfiance des actionnaires, le décri des actions & la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément ſur cette conduite ténébreuſe, on ne ſait qui il faut blâmer davantage, ou des propriétaires indolents qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne ſont, après tout, que leurs commis, & qui certes ne ſe trouveront jamais enveloppés dans leur ruine; ou de la tyrannie inſolante de ces repréſentants, à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune, & qui en uſent comme de la leur; ou de la connivence perfide des chefs de l'Etat, qui n'oſent, ou ne peuvent, ou ne veulent

pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit, le mystere dont la compagnie fait une obligation, sous serment, à ses agents, n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse. Elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confidence de sa détresse, en diminuant de plus en plus ses répartitions. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. Raison de la décadence de la compagnie.

La premiere de toutes fut cette multitude de petites guerres qui se succéderent sans interruption. A peine les habitants des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois, sur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatients du joug. La compagnie, qui craignit les suites de ce mécontentement, attaqua le Roi de Ternate, pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refusoient d'être esclaves. Macassar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-temps des forces considérables. La perte de Formose entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des Rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquents & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne doivent l'être, parce que ceux qui les conduisoient les faisoient servir à leur fortune particuliere.

Ces diſſentions éclatantes ont été ſuivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuſes. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perſe, à Baſſora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des deſpotes qui préferent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui eſt poſſible, paroît juſte.

Les bénéfices que faiſoit la compagnie dans des lieux où ſon commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-temps les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occaſionnoient ailleurs. Les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduiſit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ſes avantages naturels l'auroient-ils miſe en état de ſoutenir ce revers, ſi ſes rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négociants particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations néceſſaires pour porter les marchandiſes d'une contrée de l'Aſie à une autre contrée de l'Aſie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perſe, & en Arabie. C'eſt par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour preſque rien, les riches cargaiſons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chaſſerent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montroit ſi bien la route qu'elle devoit ſuivre, ne l'éclaira pas même ſur une pratique ruineuſe en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandiſes de

l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verſoit dans les différents comptoirs, où la vente en étoit avantageuſe. Cet uſage occaſionnoit des fraix & une perte de temps, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvénients. Lorſque les autres nations ſe livrerent à une navigation directe, il devenoit indiſpenſable d'abandonner un ſyſtême, mauvais en lui-même, inſoutenable par les circonſtances. L'empire de la coutume prévalut encore, & la crainte que ſes employés n'abuſaſſent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la néceſſité.

Ce motif ne fut vraiſemblablement qu'un prétexte, qui ſervoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des Amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir abſolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur adminiſtration. Dès que le gouvernement eut été rendu ſédentaire, les agents, moins ſurveillés, ſe relâcherent. Ils ſe livrerent à cette molleſſe, dont on contracte ſi aiſément l'habitude dans les pays chauds. On ſe vit réduit à en multiplier le nombre, & perſonne ne ſe fit un point capital d'arrêter un déſordre, qui donnoit aux gens puiſſants la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles paſſoient en Aſie avec le projet de faire une fortune conſidérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointements étoient inſuffiſants pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malverſations. La compagnie fut trompée dans toutes ſes affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à ſa proſpérité. L'excès du déſordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui ſe vendroit

pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, ſuivant leurs grades. Ils furent obligés, à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne ſubſiſta que cinq ans, parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On ſupprima la gratification & le ſerment. Depuis cette époque, les adminiſtrateurs mirent à leur induſtrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs ſubalternes, gagna peu-à-peu les principaux établiſſements, &, avec le temps, Batavia même. On y avoit vu d'abord une ſi grande ſimplicité, que les membres du gouvernement vêtus, dans le cours ordinaire de la vie, comme de ſimples matelots, ne prenoient des habits décents que dans le lieu même de leurs aſſemblées. Cette modeſtie étoit accompagnée d'une probité ſi marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une ſeule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le tréſor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amaſſer pour un corps particulier de l'Etat, des richeſſes, dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'auſtérité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Aſiatiques. Le relâchement fut plus ſenſible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence ſur lequel on crut devoir monter l'adminiſtration, donna du goût pour les choſes d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs, & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richeſſes. Le mé-

pris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un Gouverneur-général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite, en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eut-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencements de la république, où les mœurs étoient pures & frugales ? Dans ces établissements Hollandois, les loix avoient été faites pour des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses même. Les places de directeurs confiées d'abord à des négociants habiles, tomberent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles, occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émoluments considérables, & la facilité de placer leurs parents ; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un secretaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printemps & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils fu-

rent obligés d'accorder une confiance entiere à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modele des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jetta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, ou les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandises, en proportion de ses armements. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination, & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigerent des secours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit six, plus souvent encore dans le Bengale, à la côte de Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les Etats-Généraux, chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie, de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi, qu'elle rend justice aux intéressés, qu'elle fait son commerce d'une maniere qui n'est pas préjudiciable à la république : les Etats-Généraux auroient pu & dû arrêter le désordre. Ils ne remplirent leur de-

voir en aucune occafion ni dans aucun temps. Jamais on ne préfenta à cette affemblée qu'un état de fituation fi confus, que les hommes les plus verfés dans les matieres de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le cahos, après les plus longues veilles; & cependant, par une complaifance dont nous craindrions d'approfondir les motifs, il fut toujours approuvé d'une voix unanime, fans le plus court délai, fans la plus légere difcuffion.

XXIV. Moyens qui reftent à la compagnie pour rétablir fes affaires.

Nous nous laffons de parcourir les défordres qui ont corrompu le régime d'une affociation autrefois fi floriffante. Les couleurs du tableau font trop fombres. Voyons quels remedes il conviendroit d'appliquer à des maux fi graves & fi multipliés.

On commencera par fe bien convaincre que le gouvernement de la compagnie eft trop compliqué, en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne néceffairement des inconvénients fans nombre. Il n'eft pas poffible que le même efprit préfide par-tout, que les opérations ne fe reffentent des vues oppofées de ceux qui les conduifent dans des lieux divers, fans concert & fans dépendance. L'unité fi néceffaire dans les arts, eft également précieufe dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il eft important pour tous les Etats démocratiques, que les richeffes y foient divifées, qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité poffible. Cette maxime, vraie en elle-même, ne fauroit être appliquée à une république fans territoire, qui n'exifte que par le commerce. Il faudra donc foumettre à une infpection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie fera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre, où toutes les lumieres ſeront réunies, on ira chercher, on ira combattre les déſordres juſques dans le fond de l'Aſie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les Princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce excluſif, ſera un des premiers abus qui ſe préſenteront. Depuis trop long-temps, on les traite avec une hauteur inſultante; on veut pénétrer à découvert les myſteres de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voiſins; on entretient la diviſion parmi leurs ſujets; on leur montre une défiance pleine d'animoſité; on les force à des ſacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur aſſurent leurs capitulations: tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occaſionnent de fréquentes diviſions, qui dégénerent quelquefois en hoſtilités. Pour rétablir une harmonie qui devient tous les jours plus néceſſaire & plus difficile, il faut employer des agents qui joignent à l'eſprit de modération, la connoiſſance des intérêts, des uſages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il ſe peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels inſtruments; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négociants de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'eſprit d'obſervation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établiſſements dans l'Inde; & qu'en ſe bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépenſe, ſans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'eſt pas poſſible que la compagnie ait ignoré ce qui eſt ſi généralement connu. On peut penſer qu'elle n'a été déterminée à conſerver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour

pour n'être pas ſoupçonnée de l'impuiſſance de les ſoutenir. Cette foible conſidération ne l'arrêtera plus. Toute ſon attention doit être de bien diſtinguer ce qu'il lui convient de proſcrire, de ce qu'il lui eſt avantageux de maintenir. Elle a ſous ſes yeux une ſuite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de ſe méprendre ſur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes, que les intérêts de ſon commerce la détermineront à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles; elle ſupprimera les conſeils que le faſte, plutôt que la néceſſité, lui a fait établir; elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires. Que la compagnie ſe rappelle ces temps heureux, où deux ou trois facteurs, choiſis avec intelligence, lui expédioient des cargaiſons infiniment plus conſidérables que celles qui lui ſont arrivées depuis; où elle obtenoit ſur les marchandiſes des bénéfices énormes, qui, avec le temps, ſe ſont perdus dans les mains de ſes nombreux agents : alors elle ne balancera pas à revenir à ſes anciennes maximes, & à préférer une ſimplicité qui l'enrichiſſoit, à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agents de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conſéquent moins diſpoſé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laiſſé établir, cauſeroient néceſſairement avec le temps la ruine totale des intérêts qu'ils conduiſent. On auroit peine à voir ailleurs des malverſations égales à celles qui regnent dans les atteliers, les magaſins, les chantiers, les arſenaux de Batavia, & des autres grands établiſſements.

Ces arrangements en ameneroient de plus conſidérables. La compagnie établit, dès ſon origine, des regles fixes & précifes, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raiſon, ni dans quelque occaſion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvements. Cette direction abſolue & univerſelle, lui parut néceſſaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ſes agents, la plupart tirés d'un état obſcur, & communément privés de cette éducation ſoignée qui étend les idées. Elle-même ne ſe permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le ſuccès de ſes entrepriſes. Des malheurs aſſez fréquents qu'entraîna ce ſyſtême, ne le lui firent pas abandonner, & elle fut toujours opiniâtrément fidelle à ſon premier plan. Il eſt néceſſaire qu'elle adopte d'autres maximes, & qu'après avoir choiſi ſes facteurs avec plus de précaution, elle abandonne des intérêts éloignés, & qui changent tous les jours, à leur activité & à leurs lumieres.

Ses vues s'étendront plus loin. Laſſe de lutter avec déſavantage contre les négociants libres des autres nations, elle ſe déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuſe innovation rendra ſes colonies plus riches & plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenants qui en verſeront les abondantes & précieuſes productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ſes comptoirs, qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées & languiſſantes qui s'y faiſoient ſi rarement.

A cette époque tomberont ces trop ruineux armements qu'on ne ceſſe de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du ſiecle, elle

adopta dans ſes chantiers une conſtruction vicieuſe qui lui fit perdre beaucoup de navires & de très-riches cargaiſons. Ces expériences funeſtes la ramenerent aux méthodes généralement reçues : mais, par des conſidération blâmables, elle continua d'employer dans ſa navigation un tiers de bâtiments de plus qu'il ne falloit. Cette corruption, qui n'auroit dû trouver d'excuſe dans aucun temps, eſt devenue ſur-tout intolérable, depuis que les matériaux qui ſervent aux opérations navales ſont montés à de très-hauts prix ; depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une ſolde plus conſidérable.

Ces réformes ameneront l'extenſion du commerce. Relativement aux mœurs & aux circonſtances, il fut autrefois très-conſidérable : mais il s'arrêta, malgré le grand accroiſſement que prenoit, en Europe, la conſommation ; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique & le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder, puiſque ſon produit n'augmenta pas, quoique les marchandiſes euſſent preſque doublé de valeur. Actuellemment les ventes ne s'élevent pas au-deſſus de quarante à quarante-cinq millions, ſomme qu'elle donnoit il y a ſoixante ans, & même plus long-temps.

On y trouve des toiles, du thé, de la ſoie, des porcelaines, du borax, de l'étain, du camphre, de la toutenague, du ſalpêtre, du coton, de l'indigo, du poivre, du café, du ſucre, des bois de teinture, quelques autres objets plus ou moins conſidérables, achetés dans les différenss marchés de l'Aſie, ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions, ces marchandiſes ſont auſſi la plupart fournies par celles des nations Européennes qui ont formé des liaiſons aux Indes. Il n'y a guere que la cannelle, le girofle, la muſcade, le macis, dont la conſommation s'éleve annuellement à douze mil-

lions, qui appartiennent exclusivement aux ventes Hollandoises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouveroit rétabli pour quelque temps. Nous disons pour quelque temps, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, & l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, qu'il faut réparer continuellement.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.

Quand même il seroit possible que la compagnie trouvât un remede efficace & durable, aux maux qui la fatiguent depuis si long-temps, elle n'en seroit pas moins menacée de perdre le commerce exclusif des épiceries.

On a soupçonné long-temps que ces riches productions croissoient dans des régions inconnues. Il se répandoit obscurément de tous côtés que les Malais, qui seuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté du girofle & de la muscade dans plusieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains, & il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur Anglois Forrest partit de Balambangan, dans la vue d'éclaicir enfin, si les épiceries croissoient dans la nouvelle-Guinée, comme le bruit en étoit répandu depuis fort long-temps. A peu de distance de cette contrée sauvage, il trouva, dans l'isle de Manaswary, un muscadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, & les planta en 1776 à Bunwoot, isle saine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-

huit milles de circonférence ſeulement, & que la Grande-Bretagne tient de la libéralité du Roi de Mindanao. C'eſt-là qu'eſt certainement cultivé le muſcadier & vraiſemblablement auſſi le giroflier, puiſqu'il eſt prouvé que Forreſt a abordé à pluſieurs des Moluques.

Un fait certain, & aujourd'hui généralement connu, c'eſt que les François ont réuſſi en 1771 & en 1772 à tirer des Moluques des muſcadiers & des girofliers qu'ils ont tranſplantés ſur leur territoire. Si ces plants qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup & de bonne qualité, voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les ſeuls Hllandois cette ſource féconde de richeſſes. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un ſeul point facile à garder, les acquiſitions qu'on venoit de faire. Soit généroſité, ſoit imprudence, le gouvernement a voulu que cette culture fût établie dans pluſieurs de ſes poſſeſſions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts, paſſeront néceſſairement dans les colonies des autres nations; & en peu de temps, des productions aſſujetties, durant des ſiecles, à un monopole odieux, deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être n'y aura-t-il guere que les anciens poſſeſſeurs de ces productions précieuſes, qui en ſoient déſormais privés. Les ſeules iſles où elles ayent crû juſqu'ici n'ont & ne peuvent avoir que ce genre d'utilité; la garde en eſt très-diſpendieuſe, & le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour conſerver des établiſſements qui auront perdu tous leurs avantages? Ils les abandonneront donc; & alors que deviendra un corps qui, depuis

cinquante ans, n'avoit que cette ressource, contre les infidélités de ses agents, la multiplicité de ses comptoirs, les vices de son administration!

Indépendamment de cette guerre d'industrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout, mais singuliérement la maniere dont ils composent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de six cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paisibles, si l'on excepte celle du Japon, n'exigent pas des bâtiments solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée, les vaisseaux partent séparément : mais pour revenir, ils forment toujours, au cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaisseaux de la république les attendent, & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des temps de guerre cette route détournée, pour éviter les croisieres ennemies; on a continué à s'en servir en temps de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages, qui sortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification surmonterent cette difficulté. L'usage à prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam tenterent de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, désapprouve le despotisme de ce corps puissant, & gémit de son privilege. La marine de la compagnie est comman-

dée par des Officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouſſes. Ils ſont pilotes, ils ſont manœuvriers; mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inſpirer à l'eſpece d'hommes qui leur eſt ſoumiſe.

La formation des troupes de terre eſt encore plus mauvaiſe. A la vérité, des ſoldats déſerteurs de toutes les nations de l'Europe, devroient avoir de l'intrépidité : mais ils ſont ſi mal nourris, ſi mal habillés, ſi fatigués par le ſervice, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs Officiers, la plupart tirés d'une profeſſion vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne ſont pas faits pour leur communiquer l'eſprit militaire. Le mépris qu'un peuple qui n'eſt que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces cauſes de relâchement, de foibleſſe & d'indiſcipline, on peut en ajouter une qui eſt commune aux deux ſervices de terre & de mer.

Il n'exiſte peut-être pas, dans les gouvernements les moins libres, une maniere de ſe procurer des matelots & des ſoldats, moins honnête & plus vicieuſe que celle qui, depuis long-temps, eſt miſe en uſage par la compagnie. Ses agents, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité ſur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puiſſent déterminer à s'embarquer pour les Indes, ſous l'eſpérance d'une fortune rapide & conſidérable. Ceux qui ſe laiſſent leurrer par cet appât, ſont enrôlés, & reçoivent deux mois de paye, qu'on livre toujours à leur ſé-

ducteur. Ils forment un engagement de 300 livres au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtements, qu'on peut eſtimer le dixieme de cette valeur. La dette eſt conſtatée par un billet de la compagnie, qui n'eſt payé que dans le cas où les débiteurs vivent aſſez long-temps pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété qui ſe ſoutient malgré ce mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers ſiecles. Il a fallu ſuppléer ſans ceſſe à la force par des traités, de la patience, de la modeſtie & de l'adreſſe : mais on ne ſauroit trop avertir des républicains, que ce n'eſt-là qu'un état précaire, & que les moyens les mieux combinés en politique, ne réſident pas toujours au torrent de la violence & des circonſtances. La ſûreté de la compagnie exigeroit des troupes compoſées de citoyens ; mais cet ordre de choſes n'eſt point praticable. La dépopulation de la Hollande en ſeroit une ſuite néceſſaire. Le gouvernement s'y oppoſeroit, & diroit à ce corps déja trop favoriſé :

» La défenſe & la conſervation de notre pays » nous eſt tout autrement à cœur que le bon ordre » de vos affaires. A quoi nous ſerviroit l'or dont » vos flottes reviendroient chargées, ſi nos Pro- » vinces devenoient déſertes ? Si nous renonçons » jamais au ſervice des étrangers, ce ſera dans nos » armées & non ſur nos vaiſſeaux que nous les » remplacerons. N'expatrions, n'expoſons à la mort » que le moins de nos concitoyens qu'il ſera poſ- » ſible. Les chefs de nos comptoirs ſont aſſez opu- » lents pour ſe garantir, par tous les moyens con- » nus, des funeſtes influences d'un climat empeſté. » Et que nous importe que des Allemands, aux-

» quels d'autres Allemands ſuccéderont, périſſent
» ou ne périſſent pas, s'il s'en trouve toujours aſſez
» que la miſere chaſſera de leur patrie, & qui ſe
» laiſſeront bercer d'une fortune qu'ils ne feront
» point! Leur paye ceſſe au moment où ils expi-
» rent; nos coffres continuent à ſe remplir, & nos
» Provinces ne ſe vuident point. La compagnie
» n'a de ſûreté que celle de la république; & où
» ſera celle de la république ſi, par une dépopu-
» lation conſtante, nous réduiſons notre contrée
» à la miſérable condition de nos colonies "?

La compagnie ne ſera jamais donc ſervie que par des troupes étrangeres, & jamais elle ne parviendra à leur inſpirer cet eſprit public, cet enthouſiaſme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps eſt toujours à cet égard comme un gouvernement qui ne doit jamais conduire ſes troupes que par les principes ſur leſquels porte ſa conſtitution. L'amour du gain, l'économie, ſont la baſe de l'adminiſtration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le ſoldat à ſon ſervice. Il faut, qu'employé dans des expéditions de commerce, il ſoit aſſuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il employera pour les faire réuſſir, & que la ſolde lui ſoit payée en actions. Alors les intérêts perſonnels, loin d'affoiblir le reſſort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que ſi ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie imporportante de ſon adminiſtration, qu'elle ſe réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle ſe verroit enlever ſes établiſſements en beaucoup moins de temps qu'elle n'en mit pour les conquérir ſur les Portugais. Ses meilleures places ſont ſans défenſe, & la marine feroit hors d'état de les protéger. On

ne voit pas un ſeul vaiſſeau de ligne dans les ports; & il ne feroit pas poſſible d'armer en guerre les bâtiments marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en réuniſſant ce qui eſt diſperſé ſur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un ſeul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puiſſance Hollandoiſe pourroit être détruite en Aſie, avant que le gouvernement eût eu le temps de venir au ſecours de la compagnie. Ce coloſſe, d'une apparence giganteſque, a pour baſe unique les Moluques. Six vaiſſeaux de guerre, & quinze cents hommes de débarquement, feroient plus que ſuffiſants pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la Cour de Verſailles formoit cette entrepriſe, ſon eſcadre partie de l'iſle de France, fondroit ſur Ternate, où ſes hoſtilités porteroient la premiere nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi ſouvent bouleverſé par des tremblements de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il y regne des courants violents; de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on feroit emporté ſans reſſource au-deſſous du vent: mais cet obſtacle feroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, ſans foſſé, ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions, en mauvais

état. Un petit fort, bâti ſur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenſe de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eſt vraiſemblable, les garniſons exceſſivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitements qu'elles éprouvent, refuſoient de ſe battre, ou ſe battoient mollement, la conquête ſeroit plus rapide. Pour lui donner le degré de ſolidité dont elle ſeroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui ſeroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'eſcadre, avec ceux de ſes ſoldats qu'elle n'auroit pas laiſſés en garniſon, avec la partie des troupes Hollandoiſes qui ſe ſeroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à temps, viendroit ſûrement à bout de cette entrepriſe.

A la vérité, il ne ſeroit pas poſſible de former par mer le ſiege de la place. Sous ſes murs, l'eau eſt généralement ſi baſſe, que les vaiſſeaux ne pourroient jamais aſſez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en pluſieurs endroits, ſur-tout à l'embouchure de la riviere qui embellit la ville. Mais ſur des côtes plates, par-tout acceſſibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la deſcente comme exécutée.

L'aſſaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonférence, défendue par un double foſſé plus ou moins profond; par un rempart peu élevé & qui tombe en ruine; par une citadelle irréguliere & mal entre-

tenue ; par quelques Indiens, sans valeur & sans expérience, ramassés de divers pays ; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort, & commandées par des Officiers qui n'ont ni élévation, ni expérience. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteroient des guerriers entreprenants & animés par l'espoir d'un butin immense ? Non sans doute. Aussi l'espoir des Hollandois a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier, qu'une partie considérable des soldats qu'on y porte de nos contrées périssent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort, languissent dans les hôpitaux. A peine en reste-t-il le quart qui puisse faire réguliérement le service de la place. Les Hollandois se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale, qui est toujours aisée, ils creuseroient un tombeau aux assaillants, ou les forceroient à se rembarquer. Les aveugles ! qui ne voyent pas que tous ces moyens de ruine ont besoin du secours du temps ; & que la prise de la place ne seroit qu'un coup de main, pour une nation aguerrie & entreprenante.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Anglois commenceroient peut-être par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance, relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette fameuse colonie, sont défendus par des redoutes multipliées & judicieusement placées : mais leurs batteries seroient aisément démontées par les vaisseaux qui peuvent mouiller assez près de la terre pour les battre. Le fort, placé près du

rivage, auroit le même ſort. Il réſiſteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Conſtruit ſans art, dominé, ne pouvant contenir que cinq ou ſix cents défenſeurs, il ſeroit néceſſairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons, diſperſés dans un eſpace immenſe, & ſéparés les uns des autres par des déſerts, n'auroient pas le temps de venir au ſecours. Peut-être ne le voudroient-ils pas, quand ils le pourroient. Il doit être permis de ſoupçonner que l'oppreſſion dans laquelle ils gémiſſent, leur fait deſirer un changement de domination.

XXVI. Motifs que peut avoir la républi-que pour ne pas laiſſer périr la compagnie.

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce & ſes poſſeſſions des Indes, elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'eſt un des ſoins les plus importants qui puiſſent l'occuper. Quels avantages l'Etat n'a-t-il pas tiré, depuis deux ſiecles, de ces régions lointaines ? quels avantages n'en tire-t-il pas encore ?

D'abord, l'aſſociation marchande qui régit les divers établiſſements qu'elle-même y a formés, ſans aucun ſecours du gouvernement, a ſucceſſivement acheté le renouvellement de ſon privilege. Elle obtint, en 1602, ſon premier octroi pour 55,000 liv. Vingt ans après, il fut gratuitement renouvellé. Depuis 1643 juſqu'en 1646, on ne fit que le prolonger de ſix en ſix mois, pour des raiſons qui ne nous ſont pas connues. A cette époque, un don de 3,300,000 liv. le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré, lorſqu'en 1665 le monopole fut autoriſé juſqu'en 1700, à condition qu'il entretiendroit à l'Etat vingt bâtiments de guerre tout le temps que dureroient les hoſtilités commencées entre la républi-

que & l'Angleterre. 6,600,000 liv. mériterent au corps privilégié la continuation de ses opérations jusqu'en 1740. Les deux années suivantes, son sort fut précaire. Puis il acquit de la consistance pour douze ans, en payant trois pour cent de ses répartitions, & ensuite pour vingt ans moyennant une somme de 2,640,000 liv., en argent ou en salpêtre. En 1774, ses prérogatives furent bornées à deux ans, & bientôt étendues à vingt, sous la condition qu'il sacrifieroit trois pour cent de son dividende.

Dans des temps de crise, la compagnie a donné des secours au trésor public, déjà épuisé ou prêt à l'être. On l'a, il est vrai, remboursée un peu plutôt, un peu plus tard de ses avances; mais une conduite si noble soulageoit & encourageoit les citoyens.

Les besoins des flottes & des armées exigeoient beaucoup de salpêtre. La compagnie s'est obligée à le fournir à un prix modique, & a de cette maniere soulagé le fisc.

Les manufactures de Harlem & de Leyde voyoient diminuer tous les jours leur activité. La compagnie a retardé leur décadence, & prévenu peut-être leur ruine entiere en s'engageant à exporter pour 440,000 livres des étoffes sorties de ces atteliers. Elle s'est aussi soumise à les pourvoir de soies à des conditions qui lui sont certainement onéreuses.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions & un tiers a été accordé au Stadhouder. Il est à desirer que ce sacrifice fait par la compagnie au premier Magistrat de l'Etat, tourne au profit de la république.

Les marchandises qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois soumises à des droits assez considérables. C'étoient des formalités très-embarrassantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient réguliérement 850,000

liv., & depuis cette époque, la compagnie paye cette somme au fisc chaque année.

Indépendamment des charges que doit porter le corps en général, les intéressés ont encore à remplir des obligations particulieres. Depuis plus d'un siecle, ils payoient annuellement à l'Etat six pour cent de la valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre & demi pour cent, & il ne pourra être augmenté de nouveau que lorsque le dividende sera remonté au-dessus de douze & demi pour cent. Les intéressés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *Ampt-Geld*, & qui de 39 livres 12 sols est tombé depuis peu à 4 livres 8 sols.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'Etat des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, & dont la quatrieme partie ne se consomme pas sur le territoire de la république. Qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandises procure à ses négociants, & les vastes spéculations dont elle est la source. Qu'on y ajoute la multiplicité & l'étendue des fortunes particulieres, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde. Qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ses matelots, l'activité qu'elle donne à sa marine. Alors on aura une idée juste des ressources que le gouvernement a trouvées dans ses possessions d'Asie. Le privilege exclusif qui les exploite devroit même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies, & le motif en est sensible.

Aucune nation, quel que fût son régime, n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un Etat, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulieres

tiennent essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un Empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les législations, est surtout sensible dans les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune. Telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république; sa sûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'Etat.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramenera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe; & ce secours, elle doit l'attendre principalement d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des intéressés: il suffira de le rappeller à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premieres prospérités.

XXVII. Ancienne sagesse des Hollandois, & leur corruption actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissements éloignés. C'étoit aux dépens

dépens de l'Europe entiere, que la Hollande augmentoit sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissoit, & la douceur des loix, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On voyoit les habitants des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle & du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouroient la mer; ils en tiroient leur nourriture; ils s'aguerrissoient aux tempêtes. A force de risques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport qu'elle faisoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne consommoit pas les hommes, & les faisoit subsister par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande. Elle étoit comme une production du pays. Ses vaisseaux étoient ses fonds de terre, qu'elle faisoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitants connoissoient les commodités qu'on ne pouvoit se procurer qu'à haut prix, tous, ou presque tous, ignoroient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, & il y étoit entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même esprit;

Le deſſein de conſerver ſa population, préſidoit à ſon économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangeres; elle en entretenoit dans ſes colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés; & des matelots étrangers ſervoient continuellement ou ſur ſes vaiſſeaux marchands, ou ſur ſes vaiſſeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suiſſes, ne chercha plus que la Hollande à ſe maintenir en bonne intelligence avec ſes voiſins; & plus que les Suiſſes, elle chercha à maintenir ſes voiſins en paix.

La république s'étoit propoſé de maintenir l'union entre les citoyens, par de très-belles loix qui indiquaſſent à chaque corps ſes devoirs, par une adminiſtration prompte & déſintéreſſée de la juſtice, par des réglements admirables pour les négociants. Elle ſentit la néceſſité de la bonne foi: elle en montra dans ſes traités, & elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui permettoient d'entreprendre, & qui eût mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduite pour conſerver l'un & l'autre.

Mais combien ces mœurs ſont déja déchues & dégénérées de la ſimplicité du gouvernement républicain! Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont iſolés entiérement, & la corruption eſt devenue générale. Il n'y a plus de pa-

trie, dans le pays de l'univers, qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitants.

Quels ſentiments de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même : Cette terre que j'habite, c'eſt moi qui l'ai rendue féconde ; c'eſt moi qui l'ai embellie ; c'eſt moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme ; celui que je laiſſerai à mes enfants, je l'ai arraché aux éléments conjurés contre ma demeure, & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté, tout eſt ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du paſſé ; & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient ſe former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer ſa patrie ! Cependant il n'y a plus de patriotiſme, il n'y a plus d'eſprit public en Hollande. C'eſt un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles, que la place qu'elles occupent. La baſſeſſe, l'aviliſſement & la mauvaiſe foi, ſont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur ſerment comme d'une denrée, & ils vont devenir le

rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémissez du moins des dangers qui vous environnent! Avec l'ame des esclaves, on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces temps d'anarchie, où tous les Souverains de l'Europe, également contrariés par la Noblesse de leurs Etats, ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret, ni union, ni célérité; où l'équilibre des Puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, assure aux monarchies des avantages dont un Etat libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable? Des vertus; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos Magistrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté; & votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi, nous disent tous les jours : Le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits; voilà les suites heureuses de ce systême de liberté qui vous est si cher. Aux vices que vous reprochez au despotisme, ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer le mal. Que répondre à cette satyre amere de la démocratie?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves & si redoutés, aujourd'hui si opulents & si foibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé & qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis; ce

ſont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

» N'eſt-ce donc que pour cette ignominie que » nous avons rougi les mers de notre ſang, que » nous en avons abreuvé cette terre ? La miſere que » nous n'avons pu ſupporter, eſt celle que vous » vous préparez. Cet or, que vous accumulez & » qui vous eſt ſi cher, c'eſt lui qui vous a mis ſous » la dépendance d'un de vos ennemis. Vous trem- » blez devant lui, par la crainte de perdre les ri- » cheſſes que vous lui avez confiées. Il vous com- » mande, & vous obéiſſez. Eh ! perdez-les, s'il le » faut, ces perfides richeſſes, & recouvrez votre » dignité. C'eſt alors que, plutôt que de ſubir un » joug, quel qu'il ſoit, vous préférerez de renver- » ſer de vos propres mains les barrieres que vous » avez données à la mer, & de vous enſevelir ſous » les eaux, vous, & vos ennemis avec vous.

» Mais ſi dans l'état d'abjection & de puſillani- » mité où vous êtes, ſi demain il arrivoit que l'am- » bition ramenât une armée ennemie au centre de » vos Provinces ou ſous les murs de votre capitale, » parlez, que feriez-vous ? On vous annonce qu'il » faut, dans un moment, ou ſe réſoudre à ouvrir » les portes de votre ville, ou à crever vos di- » gues ; vous écrieriez-vous : LES DIGUES ! LES » DIGUES ! Vous pâliſſez. Ah ! nous ne le voyons » que trop : il ne reſte à nos malheureux deſcen- » dants aucune étincelle de la vertu de leurs peres.

» Par quel étrange aveuglement ſe ſont-ils don- » nés un maître ? Par quel aveuglement, plus étrange » encore, ont-ils éternifé ſon autorité, en la ren- » dant héréditaire ? Nous dirions : malheur à ceux » qui ſe promettoient de dominer le Prince par la » reconnoiſſance, & la république par l'appui du » Prince, s'ils n'avoient été les premieres victimes

» de leur baſſe politique, & plongés dans la retraite
» & l'obſcurité, les plus cruels des châtiments pour
» des hommes intrigants & ambitieux. Un peuple
» libre, un peuple commerçant qui ſe donne un
» maître ! Lui, à qui la liberté doit paroître d'au-
» tant plus précieuſe, qu'il eſt à craindre que ſes
» projets ne ſoient connus, ſes ſpéculations ſuſpen-
» dues, ſes entrepriſes traverſées, les places de l'E-
» tat remplies par des traîtres, & celle de ſes co-
» lonies procurées à d'indignes étrangers. Vous vous
» confiez dans la juſtice & les ſentiments du Chef
» que vous avez aujourd'hui, & peut-être avez-
» vous raiſon. Mais qui vous a garanti que ſes ver-
» tus ſeront tranſmiſes à ſon ſucceſſeur, de celui-ci
» au ſien, & ainſi d'âge en âge à tous ceux qui naî-
» tront de lui ?

» O nos concitoyens ! ô nos enfants ! puiſſe l'a-
» venir démentir un funeſte preſſentiment ! Mais ſi
» vous y réfléchiſſiez un moment, & ſi vous pre-
» niez le moindre intérêt au ſort de vos neveux,
» dès à préſent vous verriez ſe forger ſous vos yeux,
» les fers qui leur ſont deſtinés. Ce ſont des étran-
» gers qui couvrent les ponts de vos vaiſſeaux. Ce
» ſont des étrangers qui compoſent & commandent
» vos armées. Ouvrez les annales des nations ; liſez
» & frémiſſez des ſuites néceſſaires de cette impru-
» dence. Cette opulence qui vous tient aſſoupis &
» ſous les pieds d'une Puiſſance rivale de la vôtre,
» c'eſt cette opulence même qui allumera la cupi-
» dité de la puiſſance que vous avez créée au milieu
» de vous. Vous en ſerez dépouillés, & en même-
» temps de votre liberté. Vous ne ſerez plus rien :
» car vous chercherez en vous votre courage, &
» vous ne l'y trouverez point.

» Ne vous y trompez point. Votre condition
» préſente eſt plus fâcheuſe que la nôtre ne le fut

» jamais. L'avantage d'un peuple indigent qu'on » opprime, eſt de n'avoir à perdre qu'une vie qui » lui eſt à charge. Le malheur d'un peuple énervé » par la richeſſe, c'eſt de tout perdre, faute de » courage pour ſe défendre. Réveillez-vous donc. » Regardez les progrès ſucceſſifs de votre dégrada- » tion. Voyez combien vous êtes deſcendus de » l'état de ſplendeur où nous nous étions élevés, » tâchez d'y remonter, ſi toutefois il en eſt temps » encore. "

Voilà ce que vos illuſtres & braves aïeux vous diſent par ma bouche. Et que vous importe, me répondrez-vous, notre décadence actuelle & nos malheurs à venir? Etes-vous notre concitoyen? Avez-vous une habitation, une femme, des enfants dans nos villes? Et que vous importe à vous-même où je ſuis né, qui je ſuis, où j'habite, ſi ce que je vous dis eſt la vérité? Les anciens demanderent-ils jamais à l'augure, dans quelle contrée il avoit reçu le jour, ſur quel chêne repoſoit l'oiſeau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite? Bataves, la deſtinée de toute nation commerçante eſt d'être riche, lâche, corrompue & ſubjuguée. Demandez-vous où vous en êtes?

Fin du ſecond Livre.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

C.

H.

L.

M.

N.

P.

R.

S.

Fin de la Table des Matieres du Tome premier.

État des Fonds faits en 1602 par la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Nombre des Actions, leur valeur. Dividendes distribués depuis 1605 jusqu'en 1777. Total des Répartitions faites jusqu'en 1777. Produit de ces Répartitions, année commune. Révolutions des Actions depuis 1723 jusqu'en 1774.

CAPITAL. en florins.	CAPITAL. en livres tournois.	Villes & Provinces qui ont fait les fonds de ce capital.	Somme pour laquelle chaque ville & province est intéressée. en florins.	Somme … en liv. tourn.	Nombre des actions.	Leur valeur.
fl. 6,459,840	*liv.* 14,211,648	Amsterdam,	*flor.* 3,674,915	*liv. f.* 8,084,813	2153 plus une fraction de 840 fl. ou 1848 l. tourn.	3000 fl. ou 6600 liv. tourn.
		La Zélande,	2,333,882	2,934,540 8		
		Delft,	470,000	1,034,000		
		Rotterdam,	177,400	390,280		
		Hoorn,	266,868	587,109 12		
		Enkhuysen,	536,775	1,800,905		
			6,459,840	14,211,648		

DIVIDENDES DISTRIBUÉS DEPUIS 1605 JUSQU'EN 1777.

Années.	Quotité pour cent.	En quelle valeur.
1605	15	argent.
1606	75	*idem.*
1607	40	*idem.*
1608	20	*idem.*
1609	25	*idem.*
1610	50	*idem.*
1611	....	....
1612	57$\frac{1}{2}$	*idem.*
1613	....	....
1614	....	....
1615	42$\frac{1}{2}$	*idem.*
1616	62$\frac{1}{2}$	*idem.*
1617	....	....
1618	....	....
1619	....	....
1620	37$\frac{1}{2}$	*idem.*
1621	....	....
1622	....	....
1623	25	girofle.
1624	....	....
1625	20	argent.
1626	....	....
1627	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1628	....	....
1629	25	*idem.*
1630	....	....
1631	17$\frac{1}{2}$	*iaem.*
1632	....	....
1633	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
	20	*idem.*
1634	....	....
1635	20	*idem.*
	12$\frac{1}{2}$	girofle.
	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1636	25	*idem.*
	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1637	15	*idem.*
	25	*idem.*
1638	10	capleten.
	25	argent.
1659	....	....
1640	15	girofle.
	25	argent.
1641	15	girofle.
	25	*idem.*
1642	50	argent.
1643	15	girofle.
1644	25	*idem.*
	20	argent.
1645	....	....
1646	22$\frac{1}{2}$	*idem.*
	25	*idem.*
1647	....	....
1648	25	*idem.*
1649	30	*idem.*
1650	20	*idem.*
1651	15	*idem.*
1652	25	*idem.*
1653	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1654	15	*idem.*
1655	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1656	27$\frac{1}{2}$	*idem.*
1657	....	....
	910	

Années.	Quotité pour cent.	En quelle valeur.
de l'autre part......	...910	
1658	40	argent.
1659	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1660	40	*idem.*
1661	25	*idem.*
1662	....	....
1663	30	*idem.*
1664	....	....
1665	27$\frac{1}{2}$	*idem.*
1666	....	....
1667	....	....
1668	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1669	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1670	40	*idem.*
1671	45	*idem.*
1672	15	*idem.*
1673	15	*idem.*
1674	33$\frac{1}{2}$	obligat.
1675	....	....
1676	....	....
1677	25	argent.
1678	....	....
1679	....	....
1680	12$\frac{1}{2}$	contrats.
1681	25	*idem.*
1682	22$\frac{1}{2}$	*idem.*
1683	33$\frac{1}{3}$	*idem.*
1684	....	....
1685	....	....
1686	40	argent.
1687	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1688	20	*idem.*
1689	33$\frac{1}{3}$	*idem.*
1690	33$\frac{1}{3}$	*idem.*
1691	40	*idem.*
1692	40	*idem.*
1692	25	*idem.*
1693	20	*idem.*
1694	20	*idem.*
1695	25	*idem.*
1696	15	*idem.*
1697	15	contrats.
1698	15	*idem.*
	15	*idem.*
1699	20	argent.
	15	*idem.*
1700	25	*idem.*
1701	20	*idem.*
1702	20	*idem.*
1703	25	*idem.*
1704	25	*idem.*
1705	25	*idem.*
1706	25	*idem.*
1707	25	*idem.*
1708	25	*idem.*
1709	25	*idem.*
1710	25	*idem.*
1711	25	*idem.*
1712	15	*idem.*
1713	30	*idem.*
1714	33$\frac{1}{3}$	*idem.*
1715	40	*idem.*
1716	40	*idem.*
1717	40	*idem.*
	2249$\frac{1}{6}$	

Années.	Quotité pour cent.	En quelle valeur.
de l'autre part......	..2249$\frac{1}{6}$	
1718	40	argent.
1719	40	*idem.*
1720	40	*idem.*
1721	33$\frac{1}{3}$	*idem.*
1722	30	*idem.*
1723	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1724	15	*idem.*
1725	20	*idem.*
1726	25	*idem.*
1727	20	*idem.*
1728	15	*idem.*
1729	25	*idem.*
1730	25	*idem.*
1731	25	*idem.*
1732	25	*idem.*
1733	25	*idem.*
1734	25	*idem.*
1735	25	*idem.*
1736	20	*idem.*
1737	15	*idem.*
1738	15	*idem.*
1739	15	*idem.*
1740	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1741	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1742	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1743	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1744	15	*idem.*
1745	15	*idem.*
1746	20	*idem.*
1747	20	*idem.*
1748	20	*idem.*
1749	25	*idem.*
1750	25	*idem.*
1751	25	*idem.*
1752	25	*idem.*
1753	20	*idem.*
1754	20	*idem.*
1755	20	*idem.*
1756	20	*idem.*
1757	20	*idem.*
1758	15	*idem.*
1759	15	*idem.*
1760	15	*idem.*
1761	15	*idem.*
1762	15	*idem.*
1763	15	*idem.*
1764	15	*idem.*
1765	17$\frac{1}{2}$	*idem.*
1766	20	*idem.*
1767	20	*idem.*
1768	20	*idem.*
1769	20	*idem.*
1770	15	*idem.*
1771	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1772	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1773	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1774	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1775	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1776	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
1777	12$\frac{1}{2}$	*idem.*
	3650	

Total des Dividendes jusqu'à cette epoque.	Produit de ces dividendes, année commune.
3650 pr. %	21 $\frac{1}{17}$ pr. %

RÉVOLUTIONS DES ACTIONS depuis 1723 jusqu'en 1774.

Années.	Quotité pour cent.		Prix des actions. en florins.		Prix des actions. en livres tournois.	
			fl.	*fl.*	*liv.*	*liv.*
1723	de 654	à 631	de 22620	à 21930	de 49764	à 48246
1724	603	653	21090	22590	46398	49698
1725	614	660	21420	22800	47124	50160
1726	658	563	22740	19890	50028	43758
1727	560	658	19800	22740	43560	50028
1728	655	612	22650	21360	49830	46992
1729	628	679	21840	23370	48048	51414
1730	715	650	24450	22500	53790	49500
1731	692	742	23760	25260	52272	55572
1732	779	711$\frac{1}{4}$	26370	24337 10 f.	58014	43542 10 f.
1733	644	788	22320	26640	49104	58608
1734	754	647	25620	22410	56364	49302
1735	645	714	22350	24420	49170	53724
1736	756	675	25680	23250	56496	51150
1737	532	586$\frac{1}{2}$	18960	20595	41712	45309
1738	585	534	20550	19020	45210	41844
1739	494	572	17820	20160	39204	44352
1740	506	403	18180	15090	39996	33198
1741	391	439	14730	16170	32406	35574
1742	403	350	15090	13500	33198	29700
1743	350	434	13500	16020	29700	35244
1744	407	464$\frac{1}{2}$	15210	16935	33462	37257
1745	470$\frac{1}{2}$	420	17115	15600	37653	34320
1746	368	450	14040	16500	30888	36300
1747	434	369	16020	14070	35244	30954
1748	366	455	13980	16650	30756	36630
1749	423	495	15690	17850	34518	39270
1750	489	594	17670	20820	38874	45804
1751	603	575	20190	20250	46398	44550
1752	580	546	20400	19395	44880	42669
1753	559$\frac{1}{2}$	534	19785	19020	43527	41844
1754	555$\frac{1}{2}$	507$\frac{1}{2}$	19665	18225	43263	40095
1755	515$\frac{1}{2}$	407	18465	15210	40623	33462
1756	404$\frac{1}{2}$	446	15135	16380	33297	36036
1757	555$\frac{1}{2}$	507$\frac{1}{2}$	19665	18225	43263	40095
1758	458	396	16740	14880	36828	32736
1759	386$\frac{1}{2}$	417	14595	15510	32109	34122
1760	414	378	15420	14340	33924	31548
1761	390	335	14700	13050	32340	28710
1762	323	379	12690	14370	27918	31614
1763	407	353$\frac{1}{2}$	15210	13605	33462	29931
1764	374	406	14220	15180	31284	33396
1765	406	585	15180	20550	33396	45210
1766	593	546	20790	19380	45738	42636
1767	580$\frac{1}{2}$	503	20415	18090	44913	39798
1768	518	455	18540	16650	40788	36630
1769	472	410	17160	15300	37752	33660
1770	412	325	15360	12750	33792	28050
1771	314	386	12420	14580	27324	32076
1772	369	326	14070	12780	30954	28116
1773	323	363	12690	13890	27918	30560
1774	336	363	13080	13890	28776	30560

ÉTAT des Navires expédiés aux Indes Orientales par la Compagnie de Hollande, depuis 1720 jusqu'en 1729, du dénombrement des Équipages, des Navires qui sont revenus, du Produit général des Ventes, des Dividendes distribués aux Intéressés, & de l'argent comptant envoyé tant au Cap qu'aux Indes.

Années.	Navires expédiés.	Dénombrement des Équipages.	Navires revenus.	Produit général des Ventes. En Florins.			Produit général des Ventes. En Livres tournois.			Dividendes.	Argent envoyé tant au Cap qu'aux Indes. En Florins.		Argent envoyé tant au Cap qu'aux Indes. En Livres tournois.		
				flor.	f.	d.	liv.	f.	d.	pr. $\frac{o}{o}$.	flor.	f.	liv.	f.	d.
1720..	36	8205	26	19,597,874	12		43,115,324	2	$4\frac{5}{4}$	40	4,125,000		9,075,000		
1721..	40	8000	34	14,072,985	13		32,967,159	16	$7\frac{1}{5}$	$33\frac{1}{2}$	6,825,000		15,015,000		
1722..	41	7400	26	19,494,365	19		42,887,605	1	$8\frac{3}{5}$	30	7,075,000		15,565,000		
1723..	38	7785	29	16,247,505	17		35,744,512	17	$4\frac{4}{5}$	$12\frac{1}{2}$	6,887,000		15,151,400		
1724..	38	6425	31	20,577,447	9		45,270,384	7	$9\frac{3}{5}$	15	7,419,000		16,321,800		
1725..	35	6250	36	19,385,441	10		42,647,971	6		20	7,412,500		16,307,500		
1726..	38	6850	32	21,312,626	8		46,887,778	1	$7\frac{1}{5}$	25	7,675,000		16,885,000		
1727..	40	6400	36	18,564,986	17		40,842,971	1	$4\frac{4}{5}$	20	8,091,994		17,802,386	16	
1728..	34	5800	28	20,322,402			44,709,284	8		15	5,558,100		12,227,820		
1729..	34	6390	25	18,100,116	12	9	39,820,255	12	$9\frac{3}{5}$	25	4,525,009		9,955,000		
	374	69505	303	188,587,839	17	9	414,893,246	15	$9\frac{3}{5}$	236	65,593,594		144,305,906	16	
Année commune.	de 37 à 38	6950	30	18,858,733	18	10	41,489,324	13	7	$23\frac{3}{5}$	6,559,359	8	14,430,590	13	7

OBJET pour lequel les Épiceries entrent dans le produit général des Ventes, Année commune.

			flor.	liv.
4500000 livres....................	Poivre, à..............................	11 sols.... la Livre..............	2,475,000	5,445,000
400000..............................	Cannelle, à...........................	5 flor. $\frac{3}{4}$ la Livre..............	2,300,000	5,060,000
400000..............................	Girofle, à.............................	4 flor. $\frac{1}{4}$ la Livre..............	1,700,000	5,740,000
250000..............................	Noix muscades, à...............	3 flor. $\frac{3}{4}$ la Livre..............	937,500	2,062,500
90000................................	Macis, à...............................	6 flor. $\frac{1}{2}$ la Livre..............	585,000	1,287,000
			7,997,500	17,594,500

